



Christian Laguille
Sauce Madère
Roman

*FUNCHAL, lundi 12 avril 1996,
Département des Investigations Criminelles.*

– J’ai tué Maria. Il y a cinq ans.

– Maria ? Mais...

– C’est vous la police. Moi, je ne m’en souviens plus.

Gomez n’en revient pas. Maria ? C’est quoi cette histoire ! C’est qui ce type ! D’où sort cet accent ! Et...

– Eh, Olibo, viens voir un peu. J’ai un client pour toi.

Gomez n’aime pas les trucs compliqués, encore moins les vagues et les emmerdes. Allons donc... un meurtre !

Amarante, Juin 2004.

C'était il y a huit ans. J'étais alors en poste à Funchal, tête d'épingle de 100 000 habitants posée sur l'Atlantique, capitale et unique ville de Madère, l'île aux fleurs. J'étais d'ailleurs bien tranquille à l'époque sur mon petit volcan éteint aux belles plantes grimpantes. J'y pantouflais. L'ennui pointait souvent son nez mais on ne quitte pas comme cela le paradis...

Et puis bien des copains de promo étaient tombés dans les faubourgs glauques de Lisbonne, Porto ou Faro.

Et puis il y avait Césaré, mon épouse éteinte.

Je m'emmerdais, certes, sur mon joli caillou vert, mais j'y atteignis tranquillement un âge raisonnable et le grade d'*Inspector-Chefe*. Et je finis par plus ou moins diriger le Département des Investigations Criminelles. A l'ancienneté.

Et puis Oussaga est apparu, Gomez me l'a refilé, les emmerdes ont commencé, et ma vie a basculé.

C'était il y a huit ans, je me souviens. Et cinq ans auparavant, il avait tué, disait-il. Je vous en parle aujourd'hui, au seuil de mes soixante deux ans, renaissance tardive à Amarante où j'ai grandi, près de Porto où j'ai vu le jour, chez moi, au bord du Tamêga. Près de mon frère. Les années ayant fini par adoucir l'histoire terrible que j'ai vécue, je vous la livre maintenant.

Huit ans...

I

Oussaga...

Déjà, une gueule. Il avait une gueule ce type. Il n'y avait pas beaucoup de gens de couleur à Funchal, et celui-ci avait une gueule. Le spécimen en face de moi, en tant que réfugié angolais, était constitutionnellement à moitié portugais.

D'habitude je n'aimais pas trop le genre... Ces infiltrés des ex-colonies, ces Portugais plutôt par procuration. Mais lui, il avait l'air d'en avoir bien chié chez les communistes. Ce qui me le rendait au fond plutôt sympathique.

J'étais plutôt content en réalité que Gomez me bipe vers seize heures. J'étais en effet à ce moment très affairé, à m'emmerder consciencieusement.

Et puis rapidement l'Angolais m'a énervé. Et j'ai de nouveau maudit Gomez.

*

* *

– Nom ?

– Salif Oussaga Boaventura.

Il roulait les « r »...

– Nationalité ?

– Déjà dit à votre collègue. Angolaise. Ne faites pas semblant de ne pas savoir.

Je ne relevai pas l'outrecuidance. Bon... Angolais.

– Dites... Il n'y a pas de meurtre recensé ici il y a cinq ans... Alors ?

Il me tendit un dessin qui était plié dans la poche arrière de son vieux Wrangler, dessin et pantalon tout abîmés à force de s'asseoir dessus. Un joli dessin. Et une très jolie fille. Type portugais. Nue, et pose explicite. Assise sur ses chevilles, de trois-quarts arrière, regardant effrontément par dessus son épaule l'artiste au fusain. Brune. Des cheveux affolants. Un petit nez et une bouche, comment dire...

C'était signé « Sadi Valordal », mais on n'allait pas m'usurper avec un aussi piètre anagramme. Je réquisitionnai le chef-d'œuvre.

– Au fait, moi c'est Olivario Braga, *Inspector-Chefe* Olivario Braga. Olibo, c'est réservé aux intimes et accessoirement aux collègues. Alors, cette petite ?

– Je l'ai tuée il y a cinq ans, Olibo.

Il se foutait de moi. Je lui aurais bien mis mon pied au cul si je n'avais pas risqué les foudres de toutes les ligues pour les droits de l'Homme et contre le racisme réunies. Puis il n'a plus ouvert la bouche pendant quatre heures, semblant avoir sombré dans une sorte de transe

silencieuse. On allait donc le coffrer pour la nuit. Oussaga au trou, il était plus de vingt heures lorsque, fatigué, j'allai regagner mon épouse fantôme et notre pavillon.

*
* *
*

Je montai dans mon Niva Lada bleu pâle, concession que je m'étais accordée aux bolcheviques. Le vieux Lada n'avait pas son pareil pour l'escalade, tant ce pays n'était que pentes, montées et descentes.

J'habitais sur les hauteurs de la ville, faubourg chic mais finalement peu onéreux, avec mon épouse Césaré. Mon ombre d'épouse, depuis le drame. Depuis que notre petit troisième, Joachim, avait été fauché par l'autobus de la Rodoeste, une des quelques compagnies qui sillonnaient l'île. Deux ans déjà. Deux ans que Césaré ne parlait plus. Deux ans qu'elle ne sortait plus. Deux ans qu'on ne baisait plus. Deux ans qu'elle s'enfonçait doucement dans un autisme profond. J'allais voir ailleurs, sans en être fier.

Pour enfoncer le clou, Carlos et Léna, nos deux aînés, s'étaient fait la belle vers l'Afrique du Sud, terre d'appel pour Madériens à l'étroit. Ils y réussissaient aujourd'hui dans la vigne... Ils auraient pu se contenter du *vinho verde* de notre vallée familiale, près d'Amarante, avec Tonton Armando.

Bon. Ils étaient heureux, c'était le principal, et le faisaient savoir avec force baisers sur cartes postales ; mais quand bien même, ils me manquaient. Vingt-cinq et vingt ans. Et six pour Joachim, mon tout petit, au compteur bloqué pour l'éternité.

Ils étaient partis tous les trois, et m'avaient laissé leur coquille vide de mère. Pour se faire pardonner de ne plus revenir, Carlos et Léna nous envoyaient des caisses de Cabernet blanc de leur domaine, pour les fêtes. Il y avait longtemps que Césaré ne buvait plus, et je me cuitais, seul, à la sève de mes enfants pour passer le Nouvel An.

Joachim, quant à lui, nous attendait bien sagement au Paradis. Je m'accrochais finalement à bien peu de choses... Curieusement, je n'en ai jamais vraiment voulu au chauffeur.

Je vous assure que j'avais aimé Césaré. Passionnément. Je l'aimais certainement encore, à ma manière. Mais aujourd'hui, c'est elle qui ne s'aimait plus. Ou alors en silence, d'un silence assourdissant.

Moi, toujours vert dans ma cinquante-troisième année, il me restait pourtant encore pas mal de libido dans le réservoir, alors...

Alors heureusement, il y avait Dona.

J'étais perdu dans mes pensées, dans l'embouteillage fluide surplombant les grands hôtels côtiers, avant d'engager la grande montée en zigzag. Puis le visage d'Oussaga m'est apparu. Demain, j'allai le cuisiner sévère, celui-là. Et il allait se mettre à table. C'était quoi, bordel, ce meurtre sans cadavre ? Et c'était qui, ce type ? Et la Maria du croquis ? Et pourquoi ça tombait sur moi ?

Merci Gomez, merci...

*

* * *

- Nom ?
- Je vous l'ai donné hier.
- Oui, mais c'est la procédure.
- Alors, si c'est la procédure, Salif Oussaga...
- Boaventura, oui, je sais.
- Et vous, Olibo.
- *Inspector-Chefe* Braga, nom de Dieu ! Et je ne te permets pas de...

- Et vous de me tutoyer ! J'ai des droits.

Cela commençait fort bien.

- Profession ?
- Cela dépend...
- De ?
- De la météo. De la conjoncture. Des Blancs. Les bananes sur la côte sud, les vignes au Nord, la pioche dans vos tunnels, mais *levadero** dès que possible. Ça, c'est le job que je préfère. Même si cela consiste à cureter de la boue. Non pas que cela paie. C'est pour les paysages.

(Précision : les *levaderos* entretiennent l'incroyable enchevêtrement des *levadas*, étroits canaux d'irrigation qui parcourent le volcan madérien. NDR)

- Et c'est le gouvernement qui vous embauche ?
- Oui. Mais jamais pour longtemps. Je suis angolais. Alors je reviens régulièrement gratter à la porte.
- Adresse ?
- Cela dépend, aussi. Partout et nulle part. Les nuits sont douces, ici.
- Bon... Marié ?
- Non. Mais j'ai trois enfants au pays.
- Quel âge ?

- Les enfants ?
- Vous !...
- Trente et un, ou trente-deux... L'Angola et ses archives ont bien souffert. La guerre.
- Bon. Et la fille, alors ?
- Je ne me souviens plus. Ecoutez, vous avez le dessin, elle s'appelle Maria, et vous êtes la Police !

*
* *
*

Il s'immobilisa et se remit à jouer le chaman vitrifié. J'avais presque envie de rechercher la clé entre ses omoplates pour le remonter. Je l'observais. Oui, il avait une gueule. Pas de tueur. Plutôt celle d'un type qui en avait bavé. Ses trente ans paraissaient quarante, quarantaine efflanquée, au cuir tanné.

Je regardai mon bide replet et louai l'Union européenne.

L'Union européenne... Elle nous creusait des tunnels partout, de telle sorte qu'il commençait à y avoir de sérieux courants d'air sous les basaltes. Mais ça allait. A peu près. Les tunnels, ça ne se voyait pas trop. Je mis la main sur ma bedaine.

Ce type à l'âge incertain vivait nulle part, venait d'un vague pays communiste à la dérive et affirmait avoir assassiné une fille au cadavre non recensé. Avec ça... Si, on avait son nom. A lui. Salif Oussaga Boaventura. Pour la fille, on se contenterait pour l'instant du prénom. Comble de malchance, il était sûrement le prénom féminin le plus répandu sur l'île.

Les collègues de l'aéroport de Santa Catarina furent

formels. Oussaga existait bien sous le nom d'Oussaga et avait débarqué en guenilles il y avait sept ans. Je pensai qu'avec déjà trois enfants, il s'était reproduit bien jeune. Sept ans, donc. Puis on avait perdu sa trace. Entre foyers de réfugiés, *pensiaos*, et surtout belle étoile. Mais il était en règle. A peu près.

A peine un peu moins en guenilles, du reste, sept ans plus tard, mais en paix sur l'île aux fleurs, comparé à son pays à la noix où l'égalité consistait à ce que tout le monde soit pauvre. Nous les Portugais avons bien fait de nous tirer à la Révolution des œillets et de refiler la patate chaude aux Cubains et aux Russes qui, toujours aussi compétents, avaient encore pourri davantage la situation, comme si cela était possible.

Et puis cela monta d'un cran. L'Afrique du Sud voisine, le pays qui m'avait chipé mes gosses, entreprit la guérilla. Apartheid contre dictature du prolétariat. Beaucoup d'Angolais choisirent alors d'aller crever de faim ailleurs. Certains, dont Oussaga, vinrent toquer à la porte de l'ex-diable colonisateur qui les accueillit à bras ouverts.

Un peu trop à mon goût, mais ça, ça me regarde. Nous, les flics, on ne nous a pas formés aux bons sentiments et si Oussaga n'avait pas été en règle, il y a longtemps qu'on l'aurait mis dans un avion avec un sandwich et direction la maison.

*
* *

– Césaré ! Ouvre. C'est moi.

Le soir tombait. De la véranda, on voyait scintiller en

contrebas les lumières magiques du front de mer et du port, dont celles du trois-mâts qui avait disait-on appartenu aux Beatles, aujourd'hui définitivement à quai, recyclé en restaurant pour Anglais cossus.

Les Anglais étaient bien pire que les Angolais. Ils étaient partout sur l'île, sans que le Portugal n'ait eu à se faire pardonner de les avoir envahis un jour. Ils pourvoyaient toutefois en devises.

D'autres lumières allaient et venaient, verticalement. Celles du téléphérique pour Monte.

Césaré apparut. J'avais l'impression que ma femme chaque jour perdait quelques centimètres. Elle se ratatinait. Elle m'ouvrit silencieusement et je la suivis dans le corridor jusqu'à la cuisine où nous attendait le repas du soir. Comme tous les soirs. Sauf une fois où je l'avais trouvée en pleurs. Une coupure de gaz... On avait mangé froid, ce n'était pas bien grave.

Pour Césaré, si. Il lui restait bien peu de choses. Ménage, lessives, repassage, cuisine. S'il y avait eu la place, elle y aurait dormi, dans la cuisine. Elle me nourrissait comme on nourrit un animal de compagnie. Mais on parle aux animaux de compagnie. Césaré s'était éteinte en même temps que notre fils, et ce deuil vocal pourrait bien durer jusqu'à la mort, les psychiatres de l'hôpital me l'avaient affirmé. Sauf miracle. Je n'avais cependant jamais eu le courage d'aller emmerder Fátima sur le continent, tant il était vrai que ce n'était pas la Foi qui aurait risqué de m'emporter à l'époque.

Si ma pauvre mère avait pu m'entendre... Aussi blanche d'âme que noire d'étoffe, elle aussi avait perdu ses

centimètres, mais en se courbant, sous les fagots dorés des terrasses chaudes du Tâmega. Le raisin. Le vin. Une vie de labeur, et mon père partit le premier, longtemps en avance, transformant ma mère en veuve noire. Puis elle aussi finit par disparaître. Aujourd'hui, c'était mon frère aîné Armando qui arpentait les terrasses, en tracteur, en quête pour son *vinho verde* de l'excellence. Il était resté sur le continent, et des millions de mètres cubes d'eau nous séparaient.

Césaré, même raccourcie, était encore à peu près droite. Simplement, plus rien n'y entraît ni n'en sortait, hormis la nourriture, l'eau. Même plus les mots, même plus mon sexe. Rien. Même l'évocation de Joachim la laissait maintenant froide. Seul son repas du soir semblait lui arracher encore quelques miettes d'humanité.

Après avoir avalé mes beignets de *peixe espada*, j'allai à mon habitude fumer un Cigarillo au salon.

Il était bien moche, celui-là, et il était grand temps d'y remettre un coup de papier peint.

*
* * *

C'était toujours Oussaga qui me turlupinait. Cela faisait deux jours qu'il était au frais dans les caves du Département des Investigations Criminelles, et je n'étais guère avancé. On avait vérifié, faxé le portrait. Le visage uniquement. Hôpitaux, cliniques, services publics, écoles, rien. Pas de Maria disparue, il y avait cinq ans. Pas dans ces circonstances, en tout cas, et encore moins avec ce visage... Et impossible de connaître ses liens avec Oussaga, pour le moment.

J'avais contacté Lisbonne, au cas où. Rien, rien...

Mais j'allais enquêter sur quoi, bordel ? Il n'y avait jamais de meurtre sur cette île de paysans, objectivement un petit paradis. Une croupe volcanique sortie de l'océan joliment sculptée par l'érosion, et fleurie par l'humidité constante et providentielle venue du nord. Entre vingt et vingt-cinq degrés toute l'année. Une petite métropole, Funchal, belle et agréable, et des villages blancs et rouges parachutés ça et là sur les pentes. Des falaises incroyables dont le Cabo Girao, à sept-cents mètres au dessus de la mer qui aurait pu faire le « bonheur » des candidats au suicide.

Sauf qu'à Madère, même si on pouvait parfois se sentir à l'étroit, on ne se suicidait pas. Et pourquoi donc, d'abord, puisqu'on était déjà au paradis ? Quoique... J'en avais bien connu, quelques névrosés, cachés dans les franges du beau tapis vert vallonné. Mais pas à se tuer. Et puis il y avait la religion... Et puis on avait bien le droit de s'emmerder et de déprimer un peu, à mille kilomètres de Porto et de l'Estádio das Antas.

Enfin ! Quoiqu'il en fût, on ne tuait pas au paradis. Ni soi-même, ni personne.

J'habitais donc au paradis, et pourtant, honnêtement, par moments cela me pesait. Cela m'oppressait.

En bon continental d'origine, il me plaisait de me dire qu'à partir d'Amarante, en visant est-nord-est, je pouvais rallier Saint-Petersbourg à pied sec. De Madère, *niet*. Le seul bout de terre que j'apercevais par beau temps de la baie de Funchal étaient les îles Desertas, aussi pelées que Madère était luxuriante.

Le sentiment d'appartenir à un modèle réduit du Monde. Madère la Terre, les Desertas la Lune et l'Atlantique l'Univers. Heureusement, quelques vaisseaux spatiaux de la TAP-Air Portugal nous rattachaient encore aux lointaines galaxies Porto et Lisbonne...

Quelquefois, j'aimais bien ce sentiment d'éloignement, d'isolement, d'enfouissement, d'enfant caché, qui retient son souffle... Quelquefois, en revanche, j'en paniquais presque.

Sûrement à cause de mes ronflements intempestifs, Césaré avait élu domicile dans la pièce la plus éloignée de notre chambre, devenue depuis la sienne.

Elle était couchée lorsque je quittai le sofa. Il était jaune, le sofa. Aussi moche que la tapisserie, mais pour rien au monde je ne l'aurais remplacé, celui-là. Il était fait à mes fesses, et il causait au moins autant que ma pauvre femme.

Je passai à la cuisine pour un dernier petit verre de vin. La vaisselle était faite.

*
* * *

Il était assez tôt lorsque j'effectuai mon slalom matinal avec le Lada. A mi-pente, j'aperçus, ce jour-là comme tous les jours, la baie rougie par le soleil levant. Les perturbations arrivaient toujours par le nord, et la crête centrale de l'île faisait de la résistance au moins pour la demi-journée. Il faisait donc toujours beau à Funchal le matin, au Sud. Rien que cela, c'était de l'or. La mer était

d'huile, à peine éraflée par un thonier s'approchant du port. Nous étions en avril.

Le Département des Investigations Criminelles, mon bureau, était plein centre, c'est-à-dire aux abords du front de mer. C'était cela, Funchal. Un centre qui n'était pas au centre, mais au bord de l'eau. Là où c'était à peu près plat.

Les locaux de la Police de la Sécurité Publique étaient de l'autre côté de la rue. Quelquefois, on se faisait des bonjours à travers les fenêtres. Quelquefois, c'était des gestes obscènes. Et pas toujours pour rigoler... La Sécurité Publique se foutait souvent de nous : les investigations criminelles sur une île sans crime... On passait pour des branleurs.

En tout cas, j'avais la chance d'officier sans uniforme et, ultime prestige, on me laissait utiliser mon vieux Lada. Comble de l'ironie, il était de la même couleur que l'habit réglementaire des jaloux d'en face.

Deux nuits déjà qu'Oussaga croupissait dans mon sous-sol. Il allait dépasser la date de péremption. Je risquais gros à le garder encore, la loi ne m'autorisant que quarante-huit heures. Ceci dit, je n'étais pas allé le chercher, et il n'avait pas l'air pressé de partir.

Mais c'était aujourd'hui ou jamais, car ce soir, j'allais le rendre à la nature.

*

* * *

Gomez l'avait déjà fait monter dans mon bureau, et menotté à sa chaise. Deux nuits à la cave. Bientôt quarante-

huit heures. Il commençait à sentir mauvais. Je le libérai et l'autorisai à aller se rafraîchir au petit lavabo dans l'angle. Debout, il impressionnait. Un mètre quatre-vingt dix, au jugé.

– Asseyez-vous. On se passera des menottes.

– Merci, *Inspector*.

Une certaine complicité semblait naître. Pour le meilleur, ou pour le pire...

– *Chefe. Inspector-Chefe*. Bon. Parlons de la fille. Maria.

– Elle est morte. Et c'est moi.

– Ça, je sais ! Et après ? Mais enfin !!! Vous l'avez quoi !... Violée ? Etranglée ? Empoisonnée ? Fusillée ? Electrocutée ? Empalée ? Dépecée ? Découpée ? Calcinée au lance-flammes ? A la chaux vive ? Dites-moi, allons !!!

– Je vous ai dit que je ne m'en souvenais pas. Ecoutez... Je ne vous dirai pas comment je l'ai tuée, ni où, ni exactement quand, ni comment j'ai fait disparaître le corps. Si tant est que je l'aie fait disparaître... Non pas par mauvaise volonté ou pire, par défiance. Non. Je ne serais pas là aujourd'hui, dans votre bureau, si mon vœu le plus cher n'était pas de faire toute la lumière sur cette affaire. Si je ne vous dis pas, c'est que je ne sais pas. Appelons cela de l'amnésie...

Malgré les « r » roulés, il parlait plutôt bien pour un *levadero*.

– Vous avez suivi des études ?

– Oui. Débuté Sciences Po à Luanda. Voyez le résultat : cueilleur de bananes et récurateur de gadoue chez les Blancs.

– Revenons à Maria. Si je vous suis, on ne peut même pas être certain que vous l’avez tuée...

– Si. Ça, j’en suis sûr. Je l’ai fait, parce qu’il le fallait, et...

Oh bon sang ! Il retombait dans sa foutue transe. Je le secouai si fort que Gomez crut bon d’intervenir.

– Eh doucement, Olibo ! Transforme pas la pièce à conviction en bavure !

– Ta gueule petit con ! Tu me l’as refilé, l’Africain, je m’en débrouille !

– Oh moi, ce que j’en dis...

Il retourna à sa paperasse, en haussant les épaules.

*
* * *

Et merde. Trois fois qu’Oussaga me faisait le coup. Je revins après la pause déjeuner et il n’avait pas bougé. Je me rendis compte que j’avais oublié de l’attacher. Peine perdue économisée, il n’avait pas bougé d’un micron. Seule son ombre s’était allongée au soleil bientôt déclinant. Bon Dieu ! Toujours au moment où...

J’allais le relâcher ce soir. Il fallait bien. Tant pis, j’allais me débrouiller tout seul. J’allai voir Fernando et sa grande carcasse à la PAO, pour qu’il bricolât la croûte de Valordal.

– C’est une affiche que tu veux, Olibo, c’est ça ?

– Oui. Juste le visage de la petite et le texte :

« MARIA, DISPARUE IL Y A 5 ANS ».

Plus le téléphone du standard. Puis on placarde sur toute l'île.

– Et son cul ? Tu veux pas son cul ? Il vaut le coup, pourtant, son cul !

– Imbécile...

– Je plaisante, Olibo. T'auras ça demain. En cinq cents exemplaires.

– En attendant, viens m'aider.

Il se faisait tard. Avec Fernando, on souleva l'Africain en panne, et dès que la rue fut déserte, on le déposa sur le premier banc public, à cinquante mètres de l'immeuble. On avait pris soin de ne pas lui remettre ses effets personnels, histoire qu'il repassât nous voir.

De la fenêtre de mon bureau, je jetai un œil. Dix minutes, et il avait déjà disparu ! Les bleus d'en face n'avaient même pas bronché.

J'en avais un peu marre, en fait. Le soir, j'allai voir Dona.

*

* *

Je rejoins Dona, donc. C'était génial, cette fille était toujours disponible ! J'appelai aussi à la maison. Le répondeur, évidemment. Mais je savais qu'il était écouté en direct. J'allais rentrer tard ce soir. Je pouvais féliciter l'inventeur du micro-ondes.

A propos, Dona n'était plus à proprement parler une « fille », à cinquante et un ans. Mais je ne pouvais m'y contraindre : ce grand corps aérodynamique, cette

opulente chevelure rousse et les deux pékinois de service pouvaient faire passer Dona pour poule de luxe au Savoy ou au Casino Park...

Elle était pourtant l'épouse du Président, *himself*!

En bonne région autonome, Madère avait son Président. Le même depuis 1978, réélu tous les quatre ans avec plus de soixante-dix pour-cent des voix. Et pourtant, il n'avait rien d'un dictateur, le bougre. PSD, c'est-à-dire Parti Social Démocratique (du Peuple), c'est encore à dire ventre mou d'un centre gauche gentillet et un poil conservateur. Il pouvait cependant dire merci à l'Europe et aux subventions, car depuis 1986, le volcan fleuri avait connu une élévation du niveau de vie sans précédent.

Ainsi, les Madériens aimaient leur Président et l'Europe, et les opposants de droite comme de gauche s'étaient quelque peu résignés.

Moi, j'aimais bien sa femme... Dona Magistina. J'étais d'autant moins gêné que, comme tout ce qui touchait au régalien, je dépendais directement de Lisbonne.

*
* *
*

J'avais rencontré Dona Magistina à une réception glauque au Palais du Gouverneur, même si aujourd'hui on disait Président. Je n'avais pas encore à l'époque été promu au grade d'*Inspector-chefe* et je me tapais donc les bas-morceaux, par exemple jouer au chien de garde dans ce genre de soirée. Ça allait, il y avait de l'alcool et de quoi grignoter. C'était toujours mieux que de se morfondre en bleu à un carrefour.

La première chose que je vis de Dona, fut la descente vertigineuse vers le départ des fesses qu'autorisait sa robe de soirée, fendue au couteau. Le tout était chapeauté d'un feu d'artifice flamboyant. Une chevelure dantesque.

Elle était de dos, et appuyés à la rambarde des fines épaules, encadrant la folle exubérance rousse, deux extra-terrestres me dévisageaient en grognant. Deux célébrités sur l'île : Dinky et Donky, la paire canine de pékinois présidentielle.

Je contournai négligemment. De face, ça se gâtait un peu. Dona faisait enfin presque son âge, mais surtout, quelques tics nerveux et les pupilles toutes voiles dehors indiquaient qu'elle avait dû s'en mettre quelques grammes dans les narines.

Mais je ne pouvais déceimment coffrer l'épouse du Président.

Comme par enchantement, la cour s'était un peu dispersée et je me trouvai accoudé au buffet, seul face à la tigresse.

– Monsieur ?...

– *Inspector Braga*, Madame... Madame la Présidente ! Pour votre sécurité. N'hésitez pas à me solliciter au moindre...

– J'y compte bien...

Et elle darda ses pupilles dilatées sur ma braguette.

Où le Président passa-t-il la nuit ? Et bien je n'en su rien. Toujours fut-il que je terminai la soirée dans le lit présidentiel, avec la plus grande baiseuse que j'avais jamais connue. Qui en reprit d'ailleurs encore au réveil. Si ce

n'était les deux affreux qui bougonnaient au pied du lit, puis dans le lit dès que celui-ci s'agitait, je passai une nuit extraordinaire. Essoré au matin, mais requinqué par le petit déjeuner au Champagne.

Vidé de partout, heureux, je la remerciai mentalement de s'être si consciencieusement poudré le nez.

Lorsque je me levai enfin, à la fois fier et inquiet de mon forfait, elle dormait à nouveau, plus que profondément, le visage planté entre les deux oreillers. Flinguée en plein vol par le Champagne matinal et le reste. Les affreux avaient investi chaque oreiller, et il me sembla que leurs yeux m'aboyèrent « dégage ! ». Ce que je fis illico, presto.

Ma carte de Police me fut d'un grand secours pour sortir du Palais.

*
* *
*

A l'époque, Césaré parlait et baisait encore. Elle criait, même. J'avais eu droit en rentrant ce jour-là à une scène mémorable. Si j'avais pu à cet instant disparaître dans mes chaussures...

J'aurais donné cher aujourd'hui pour l'entendre une nouvelle fois crier. Cela surprendra peut-être, mais j'étais maintenant heureux pour Césaré de ma liaison avec Dona. J'avais l'impression que cela la déculpabilisait un peu, d'être devenue un automate. Belle encore, pourtant, et si brune et gracile... Pour rester un minimum correct, j'appelais tout de même le répondeur pour signaler mes absences. Je n'eus cependant jamais le courage nécessaire

pour lui annoncer solennellement mes escapades extra-conjugales.

Ce soir, j'avais besoin de voir Dona. Comme souvent. A peu près une fois par semaine, dans une *pensiao* populaire du centre, la Residencial Zarco. Je n'aimais pas Dona. Elle avait l'air nunuche lorsque nous nous retrouvions, avec ses immenses lunettes de soleil et sa perruque blonde qui ne trompait personne. Je n'étais cependant guère mieux loti avec ma moumoute et mes lunettes de hibou. Mais Dona ne m'aimait pas non plus. Elle s'emmerdait surtout, sans fonction ni but dans son bunker doré. Et puis le Président était toujours très, très occupé. Mais surtout, elle aimait le sexe. Notamment le mien. Dit de façon imagée, je jardinais la potiche du Président, et elle aimait à se faire arroser, par moi, et quelques autres.

Ce que je fis avec application ce soir-là, comme à chaque fois. J'avais négocié, Dinky et Donky étaient *animalia non grata* à nos rendez-vous.

Aux alentours de vingt-trois heures, je rentrai doucement pour ne pas réveiller Césaré et enfournai mon *carne de vinho e alho* au micro-ondes. Avec Dona, le repas n'était pas toujours compris. Au « Ding ! » de l'appareil, je devinai un léger mouvement dans la chambre de ma femme.

Puis plus rien. Je me couchai au silence revenu, pour une nuit sans rêve.

*

* *

Au matin, j'avais des courbatures. Cinquante-trois ans et surtout, quelques kilos superflus. Mais je me rasai et me trouvai pas si mal dans la glace, comme tous les lendemains de jambes en l'air. Et puis, quoique grisonnants, j'avais encore tous mes cheveux.

Il faisait beau et bon, normal. Je pris mon café, sans lait, sur la véranda face à la baie. J'étais trop en hauteur pour apercevoir le port, mais je voyais au loin les Desertas, tas de cailloux et de sable où les phoques étaient relativement peignards.

Comme un symbole, au dessus, dans un ciel à peine plus clair que la mer, subsistait un dernier croissant de lune blafard. Il était huit heures et j'entendais l'aspirateur dans ma chambre. Césaré était levée.

Arrivé au bureau, je m'enquis :

– Boaventura est passé ?

– Il y a dix minutes. Il a récupéré ses papiers et ses lacets. Il vous a laissé un mot. Sur votre bureau. Bien dormi, chef ?

Le gamin de la réception me fit un clin d'œil. A croire que je sentais encore le stupre à cinq mètres. Je lui répondis par un sourire puis filai vers l'escalier, fier de ma cinquantaine altière. A la PAO, je récupérerai les affiches.

– Cinq cents, Olibo. Gaffe, c'est lourd. Format A3. Matte le bijou !

Fernando déroula la première. Je reculai d'un bon mètre. Agrandie et reliftée par Photoshop, la petite Maria devenait une princesse. Vingt ans, peut-être. Sur le croquis initial, son cul faisait diversion. Quel visage ! Et j'allais en coller à tous les carrefours...

Une telle princesse avait-elle réellement existé ?... Car j'avais de sérieux doutes. L'histoire d'Oussaga était bien mince. Peut-être avait-il trouvé un moyen original d'afficher ses talents de croqueur au fusain sur toute l'île, et par la même occasion se foutre de la Police ?

De trois choses l'une : ou Maria n'existait pas et n'avait jamais existé. Ou Maria avait existé et n'existait plus. Ou Maria existait et existait... encore. Cette fille était trop belle, j'optai instinctivement pour la troisième option. Mais si tel avait été le cas, pourquoi alors Oussaga se serait-il accusé d'un crime imaginaire ?... Le mot !

Je courus vers mon bureau.

« *Olibo.*

Je me permets de t'appeler Olibo, et même de te tutoyer. N'oublie pas que j'ai passé presque trois jours dans ta demeure... A toi de jouer, maintenant. Trouve Maria. Ou plutôt ce qu'il en reste. Délivre-moi de cela. S'il te plaît. Je te contacterai, ne me cherche pas, je suis partout et nulle part.

Ton nouvel ami, Salif O.B. »

Nouvel ami... Voilà-t-il pas qu'il me provoquait à nouveau, l'Angolais. Qu'il me tutoyait et qu'il se permettait de me donner des ordres !

Et cela me turlupinait... Cet homme avait, comment dire, une assise que lui permettait à la fois son physique et sa manière de s'exprimer. De la séduction aussi, je devais bien m'y résoudre, mais également une envergure qui suscitait une forme de crainte. De la crainte, oui. Et une grosse part de mystère...

Ainsi, il tissait sa toile. Il m'avait refilé le virus, j'allais donc rechercher Maria. Seul. Gomez irait se faire cuire un œuf. Elle était à moi, cette affaire, il n'avait qu'à ne pas me la refiler au début. Et puis de toute façon, des affaires, il n'y en avait pas d'autres.

Oui, elle était bien à moi, cette affaire.

Et si Oussaga avait réellement tué Maria, il allait entendre parler de moi, et si je la retrouvais vivante...

Mais, peut-être, cette fille n'existait que dans sa cervelle tordue. J'avais cependant envie d'y croire.

Il était neuf heures trente. Il faisait toujours aussi beau. Je décidai sur le champ d'aller décorer vallées et villages du beau visage de Maria. Je n'en avisai pas mon supérieur hiérarchique. Notre Coordinateur des Investigations Criminelles s'en foutait, de toute façon il était toujours fourré à Lisbonne. Pour lui, Madère n'évoquait, au fond, guère plus qu'une île de pécores et un vin lourd, excellent pour les sauces.

*

* *

J'enfournai mon rouleau d'affiches et moi-même dans le Niva, pestai derrière les éboueurs dans la rua da Alfândega, maudis ma charrette slave dépourvue de gyrophare, débouchai au Fort de San Lourenço, pilai presque et me garai à l'intuition.

Olibo, il fallait se ressaisir. Et avant d'aller se promener dans la verdure, peut-être débiter l'affichage là où il y avait le plus d'yeux pour le voir : ici, à Funchal.

Je fis donc machine arrière, mais à pied cette fois-ci, mon rouleau sous le bras. Je croisai évidemment les éboueurs, qui avaient l'air contents de l'être. Un job pour Oussaga, ça. En haut de la rua da Alfândega qui longeait à petite distance l'océan, je passai en baissant la tête instinctivement devant la Residencial Zarco, la *pensiao* populaire que j'avais visité la veille avec Dona.

Malgré (ou à cause de) nos moumoutes, les filles de la réception n'étaient pas dupes, mais un pourboire généreux au frais du contribuable défrayait leur silence. Quant aux assoiffés du bistrot du rez-de-chaussée, j'avais la vague impression qu'ils se foutaient de nos gueules. A chaque fois. Il n'y avait qu'en plein carnaval que nous devions passer vraiment inaperçus. Ils n'avaient pourtant pas à faire les malins, ceux-là, avec leurs vilaines moustaches d'ivrognes portugais baignant dans la mousse. Les plus gros avaient ainsi l'air de vieux morses, lorsque la bière Corral coulait à flots.

*
* *
*

J'achetai du ruban adhésif et pénétrai le poumon de Funchal, le Mercado do Lavradores. Je placardai jusque dans les moindres recoins de cette fourmilière grouillante du matin. Les types se retournaient sur Maria, les épouses y jetaient des regards au vinaigre. Un vieux me demanda si je la connaissais. Je lui répondis que j'aurais bien aimé.

C'était noir de monde, ça pullulait autour des étals. Ça parlait fort. Ça sentait le chorizo, la fleur fraîchement coupée, le vin épais, les épices rances, le poisson du jour.

Ça vivait. Ça respirait. C'était le poumon de l'Atlantique. Je sortis vers midi et l'extérieur m'apparut presque silencieux malgré les quatre voies accompagnant la ribeira da Santa Luzia, une des trois rivières qui découpaient la ville. J'allai croquer un *bolo de caco* dans le quartier des pêcheurs, à l'allure vieillotte et à la bouffe encore abordable.

L'après-midi, je sillonnais. A pied. Funchal était bâtie en amphithéâtre au dessus de son golfe. A l'est, le fort de Santo Tiago projetait ses miradors vers le large. Vers l'ouest, le quartier des pêcheurs était maquillé sur sa bordure sud en front de mer, avec de beaux jardins et quelques restaurants à touristes. Il y planait toutes les demi-heures l'ombre des cabines du téléphérique pour Monte.

Depuis le Mercado do Lavradores, le port de plaisance succédait avec sa marina et ses marchands de glaces aux vieux quartiers, légèrement surplombé par le centre administratif et ses bâtisses grand-siècle. Puis venaient, plus à l'ouest, le port proprement dit, les beaux jardins et les grands hôtels pour les vieux Anglais.

La ville n'était pas gigantesque, au final. Une bande en écharpe autour de la baie de deux kilomètres, en pente douce vers la mer. Les habitants de la capitale étaient surtout éparpillés en taches blanches et rouges sur les hauteurs de l'amphithéâtre. Là où la pente était raide. De jolis pavillons, surtout de près (notre manie du détail à nous, les Portugais). Si on suivait les ficelles du téléphérique, on arrivait à Monte, aujourd'hui proche banlieue, mais toujours avec son mémorable jardin et surtout son hallucinante église, dont on escaladait encore les marches à genou lors de la procession du quinze août.

Se détournant du relativement proche Maroc musulman, elle dardait plein sud, vers le tropique.

Dans le centre ancien, rénové, le brun remplaçait le rouge. La pierre volcanique, nue, mais toujours soulignant le blanc éclatant de la chaux des grands murs, alignant les ruelles étroites. Curieusement, il y avait à Funchal peu d'embouteillages. Elle était à taille humaine, belle, et encore plus depuis que le visage de Maria ornait les carrefours.

J'avais marché. Il était tard. J'étais épuisé. Je retrouvai la voiture, un beau papillon décorait son essuie-glace. Les cons. Ils le connaissaient pourtant, mon Lada. Et ils savaient que je n'avais pas à payer mes manches. Juste pour m'emmerder. Parce que j'étais de la Criminelle.

*

* *

Je me réveillai habillé, au petit matin, sur le sofa, le Cigarillo éteint, sur le tapis maintenant troué. Perclus de courbatures j'étais, comme la veille, mais pas pour les mêmes raisons. Et dire que la plupart des touristes venaient à Madère pour le *trek*... Ils auraient pu m'aider à coller mes affiches, jusqu'au sommet du Pico Ruivo... La frimousse de Maria était si délicieuse qu'elle aurait illuminé les plus majestueuses des cimes.

J'ouvris les yeux. C'était Césaré. Elle était devant moi, en peignoir. Elle aussi avait été belle. Etait belle, encore. A genoux à mes pieds, elle y ôtait les chaussettes cramoisies qui avaient sévèrement embaumé l'atmosphère toute la nuit avec la complicité du Cigarillo.

Ça me prit ainsi. J'écartai doucement mes cuisses, ouvris ma braguette, lui agrippai la nuque, lui mis mon machin dans la bouche. Elle suça, avala, se releva et quitta la pièce avec les chaussettes et le Cigarillo. Comme si de rien n'était. Il ne s'était rien passé.

Toute la honte de l'Humanité s'abattit sur moi, j'étais à l'instant un sale type.

Cafardeux, j'allai prendre mon petit déjeuner sur la véranda avec en fond le lointain « flic-floc » de mes chaussettes dans la machine à laver.

*
* * *

Je passai à neuf heures au bureau, constatai que je n'avais rien de spécial à faire. En outre, Oussaga ne s'était pas manifesté.

Mauro Silva, si.

Je n'avais il est vrai pas encore averti la presse. J'avais sûrement mes raisons... Pas besoin, de toute façon, car elle était déjà là, de bon matin. Silva travaillait pour le Diário de Notícias, le seul canard à peu près supportable de l'île. J'aimais bien Silva. A peine plus grand que moi, ce qui en soi ne relevait pas de l'exploit, il avait le cheveu clair et court, et le sourire éternel. Il était surtout réglo avec moi, nous avions nos codes.

– Alors Braga ! On s'intéresse aux pubères, maintenant ? On se refuse rien et on le montre partout en ville ! Plus sérieusement, Braga. Cette petite...

– Ecoutez, Silva. Pas d'article dans l'immédiat, vu ?

Sinon, je vous balance à la Financière pour vos petits arrangements avec le PSD ! Je plaisante, Mauro... Pour le moment, relayez juste l'info, et passez à la PAO récupérer une disquette pour la photo. Un petit encart discret, en dernière page. En retour, je vous promets l'exclusivité lorsque je mets la main sur la petite. Ça vous va ?

- Ai-je le choix ? Bon d'accord, *inspector-CHEFE*, vous avez gagné ! Motus, pour l'instant... Juste l'information, service minimum. Mais attention, Braga. Si vous nous taquinez avec le PSD, je vous balance la Magistina dans les pattes !

- Sachant qu'elle est au PSD !

- Et carbure au LSD. Allons, Braga ! Madère, c'est tout petit petit, on est tous les uns sur les autres. A bientôt, Braga. Et ne m'oubliez pas...

Il me quitta pour Fernando après une franche poignée de main. Nous pouvions mutuellement dormir tranquilles. Tant qu'il ne m'emmerdait pas avec Dona, je ne mettais pas le nez dans ses tripatouillages médiatico-politiques. C'était la guerre froide, la persuasion. Ça créait des liens.

Je chargeai Gomez des affaires courantes, pris mon restant d'affiches et gagnai la campagne.

J'étais maintenant sur la voie rapide côtière. Je décidai d'occulter pour le moment cette pipe matinale.

Je me recentrai sur mon job. J'estimais avoir de la chance, finalement. J'étais cul verni. Une hiérarchie lointaine et en pointillé, un second, Gomez, certes limite mais pas trop casse-pieds, la presse dans ma poche, j'imprimais à la Criminelle de Funchal mon propre rythme. Et Oussaga me redonnait goût à la chose, au moment où j'en avais peut-être le plus besoin. Car je me

rendais enfin compte, ou plutôt je me l'avouais : ça n'allait pas très fort avant l'intrusion de l'Africain.

Et ce n'était sûrement pas à la maison que j'allais compenser. Mes crises de claustrophobie maritime s'étaient dangereusement multipliées ces derniers temps. Mes enfants et mon frère dans leurs vignes respectives me manquaient de plus en plus. Jusqu'à notre petit Joachim, comme s'il avait été maintenant grand temps de le rejoindre. J'en venais presque par moments à envier ma femme. Les femmes... Dona avait été ma perfusion, mais j'avais besoin de durcir le traitement. Un électrochoc.

Je dévalais la côte sud, là où les hameaux blancs et rouges escaladaient par dizaines la montagne à travers les bananiers. Là où il y avait du monde. Il me faudrait bien plus que la journée pour couvrir toute l'île. Et tant mieux. Car malgré sa modestie, cinquante kilomètres sur vingt à vol d'oiseau, Madère paraissait bien plus grande lorsqu'on la parcourait.

C'était les routes en lacets hallucinants, l'enchevêtrement des *levadas*, les belvédères à couper le souffle, les terrasses (« *poios* ») en fantastiques escaliers vers les cieux, le désert aride de Paúl da Serra, plateau piqué d'éoliennes, infini sous sa casquette de brume... Pour relier Funchal à Porto Moniz, sur la pointe septentrionale, en autobus et sans tunnels, il fallait presque la journée.

Je soignais ainsi mes crises. Je partais à l'assaut de cette montagne ceinte d'eau, pour y découvrir un continent. Et là, au rythme forcément ralenti du poseur d'affiches, j'allais découvrir un monde !

J'étais Européen convaincu à Funchal, plus du tout à la campagne. Leurs tunnels express allaient faire fondre mon île. Un petit bout de gruyère pour tapette à souris. Porto Moniz à vingt minutes de Funchal. Je n'y voyais qu'un point positif, les voitures seraient sous terre.

*
* *

A Camara de Lobos, je déposai Maria au petit port de pêche, puis quittai l'autoroute pour les corniches et les hameaux suspendus. Des gosses m'entouraient, des vieux me saluaient, sans un mot comme de coutume à Madère, des veuves noires changeaient de trottoir, car pour être si belle, Maria devait être au moins le Diable. Partout, je croisais les paysans, à pied.

Je sautai le Cabo Girao jusqu'à Ribeira Brava, point stratégique à l'entrée de la vallée d'où partait l'invraisemblable tunnel central en construction qui rejoindrait bientôt le Nord. Je déjeunai en terrasse au milieu des autobus, à quelques pas de la minuscule plage de galets noirs.

Les autobus étaient garés. La pause déjeuner. Ils étaient une institution sur l'île. Cinq compagnies, dont la Rodoeste qui avait accidentellement emporté mon fils, se partageaient une flotte hétéroclite qui allait du Pullman climatisé haut de gamme à impériale jusqu'à l'antique machin m'évoquant plutôt un saucisson sur roues, déglingué et surpeuplé.

Il y avait d'ailleurs peu de voitures à Madère. Et impossible de se garer devant sa maison. Encore et

toujours la pente. Certains petits malins avaient trouvé la solution. Profitant de la pente, justement, ils construisaient en contrebas de la route, avec une toiture plate-forme pour se garer... dessus. Quant à l'esthétique...

Ribeira Brava était la vraie porte d'entrée du volcan. Avec le tunnel, bientôt, et le col d'Encuméada sur les hauteurs. Ici, descendait toute une foule cosmopolite de types à godillots et sacs à dos à l'assaut de la montagne. Des touristes. Un moment, je bloquai sur un jeune couple d'hirsutes aux sacs plus gros qu'eux. Ils se tiraient un peu la gueule, la fatigue sûrement. Parfois les liaisons en autobus étaient plus harassantes que la randonnée elle-même.

Mon café expédié, je placardai de plus belle et cela me prit une bonne partie de l'après-midi.

*
* * *

Je poussai à travers les bananiers et les eucalyptus géants jusqu'à Calheta au Sud-Ouest, puis rentrai par la voie rapide à Funchal. Je me gardais le Nord et l'Est pour les jours à venir. J'en avais un peu marre de conduire et révisai quelque peu mon avis sur les tunnels. Sur le siège à ma droite Maria me regardait. Le rouleau maintenant déplié avait bien diminué, j'allais repasser par la PAO.

Bon Dieu, Maria ! Je faisais de toi une star dans le moindre bled reculé, qu'allais-je récolter en retour ? Et toi Césaré ? Je repensai à ce matin, lorsque tu m'avais négligemment gâté. Bon sang, de quoi te souviendras-tu ? De mon sexe ou de mes chaussettes ? Non, il ne fallait plus occulter, mais oser. Te prendre, t'aimer, t'emplir de

semence. Comme à la gentille époque où tu me désirais encore. Deux ans. Te prendre sur le vieux sofa jaune, pour que ma petite compagnie domestique soit enfin réunie. T'emplir de semence, et en éclabousser mon vieux compagnon du soir.

A Funchal, je me garai près du Mercado do Lavradores. Mal, pour emmerder la Sécurité Publique. Au supermarché d'à côté, je me procurai un lubrifiant gel intime, au cas où. J'emplis mon panier d'un tas de conneries pour masquer cet achat pernicieux. A la caisse, le code barre a merdé. Ce fut évidemment ce moment précis qu'un ancien prévenu choisit pour me reconnaître et me serrer la main, avec du *Inspector* par ci et du *Inspector* par là, bien fort pour faire l'important. Je crus déceler un petit sourire narquois sur le joli visage de la caissière... Je payai sans croiser son regard, oubliai ma monnaie puis filai ras les murs, le tube magique bien au fond de ma poche revolver.

A la sortie du centre commercial, je laissai le restant de mes courses à un pauvre, occupé accroupi à faire la manche. Du Coca, des olives et une semaine de biscuits. A son air ahuri, je compris qu'il n'était pas content du tout de mon filet garni.

*
* *
*

J'avais de la chance, Fernando finissait assez tard. Le retirage prit une petite demi-heure. Gomez goguenard me signala les premiers appels : quelques demeurés malades de leurs bites persuadés d'être sur une ligne rose.

Les cons. On ne s'ennuyait pas au standard, à ce que je

voyais. Ça promettait pour les jours à venir. Même Gomez, un poil coincé d'habitude se marrait en rougissant. Je n'étais pas peu fier, finalement. J'avais emmené un peu de distraction dans ce service qui sentait depuis trop longtemps la feuille morte.

– Et Oussaga ?

– Quoi, Oussaga ?

– Bon, un peu de sérieux, les gars. N'oublions pas qu'on a peut-être un meurtre sur les bras. Oussaga s'est-il manifesté ?

– Ben... Non.

– Même pas avec les autres malades ? On ne sait jamais, après tout ! Il a un accent identifiable, vous l'avez déjà entendu.

– Oui, chef. Mais là, au téléphone...

– Oui, bref, pour conclure... soyez vigilants, nom de Dieu ! Au besoin, enregistrez les appels. Et ce n'est pas fini, croyez-moi. Car je ne suis pas encore allé placarder chez les tordus arriérés du versant nord ! A mon avis, ils ne vont pas être tristes, ceux-là...

*

* * *

Je venais de rentrer.

J'ouvris le frigo. Césaré avait préparé une soupe froide. Je la vidai sans ménagement dans l'évier. Elle m'aperçut du couloir et je me retournai. Il me sembla deviner une pointe de désapprobation dans son regard. Une étincelle de vie, enfin. Puis pof, éteinte...

Je lui pris le bras, l'entraînai vers sa penderie et jetai sa

robe rouge sur son lit. La seule avec quelques restes de glamour. Elle sembla comprendre et l'enfila. Je lui pris à nouveau le bras et la conduisis à la salle de bain. J'oubliais cependant qu'il n'y avait plus rien de cosmétique dans cette maison. Depuis longtemps.

Dans le 4x4, elle ne quitta pas la mer des yeux. Nous descendîmes dans le quartier des pêcheurs nous gaver de *bolos de cacao* et de bière Corral. Elle ne voulut pas boire mais finit par obtempérer sous mon regard de feu. Je m'efforçais de la traîner dans tous les bars, des plus miséreux des ruelles aux clinquants du front de mer. Je poussai même le vice jusqu'à l'emmener sous chez Zarco, dans le bistrot aux morses, ceux qui se foutaient d'habitude de ma gueule. Je les intriguais encore, ce soir, mais pas à cause de la perruque. C'était à cause de ma poupée gonflable, rouge, grandeur nature. Je m'en foutais, je méprisais ces types.

Césaré se détendait, un peu. Je finis de me finir à la Corral et lui offrit un dernier *poncha* carabiné à l'alcool de sucre. Il était plus de deux heures lorsque nous rejoignîmes le pavillon. Ses yeux brillaient d'alcool.

Habillée de rouge, Césaré était bandante, même après dix Corral. Nous devions nous donner une putain de nouvelle chance, même après deux ans ! Peut-être un coït miracle allait-il nous rallumer ? Ou à l'inverse, nous éteindre à jamais ?

Juste un trop plein. De bière et de tout le reste.

Césaré.

Je te pris sur le sofa. Tu dormais déjà lorsque j'explosai en toi. Je libérai mes spasmes en criant dans l'espoir de te

réveiller, et c'est moi qui m'endormis...

*
* * *

Je gagnai le Nord par le col d'Encuméada. Il était tôt et il faisait frais sous la brume à mille mètres d'altitude. Je pris un café rapide à la gargote du moustachu du sommet, puis plongeai sous les gouttes à travers la forêt primitive vers la côte sauvage. Sur ce versant, les hortensias accompagnaient routes et *levadas* et fabriquaient de bien belles guirlandes à travers la montagne. A l'étage inférieur, la forêt laissait place au maraîchage, à la vigne suspendue et à quelques prairies. Le vert profond, partout. Les villages, blancs. Rares, de ce côté-ci. J'aimais bien le Nord, moins ses habitants.

Je débouchais à Sao Vicente, l'antipode de Ribeira Brava. Je placardai Maria tout autour de l'immense parking de la Rodoeste, puis en bordure de la route qui longeait quelques bistrots et l'océan. L'axe Porto Moniz-Seixal-Sao Vicente-Boaventura. Boaventura...

J'aperçus à cinquante mètres mes deux hirsutes à sacs à dos de la veille. Avaient-ils passé la nuit ici ou au cœur de la montagne ? En tout cas, la fille boitait bas, et son genou gauche était bandé. Un vieux en pick-up les chargea direction Seixal. J'eus comme un coup de blues. Comme si le vieux me les avait subtilisés.

J'avais de bien curieuses pensées. J'étais préoccupé d'hier soir. Du blues post mortem après avoir joui. Césaré s'était finalement réveillée, essuyé le sexe et était allée sagement se coucher. Une mécanique. Une bête muette. Petite mort.

Eux vivaient, traçant la route. La fille au genou flingué et son garde chiourme barbu filaient vers l'Ouest à l'arrière d'un pick-up japonais à dix mètres au dessus des flots. Sous les embruns. A l'aventure.

Je terminai à Porto Moniz, jusqu'à plus d'affiches. Je rentrai par l'Ouest en longeant la *levada* de Fajã da Ovelha. Dès que j'apercevais les hortensias, au détour d'un virage, je jetais un œil.

Où donc étais-tu passé, Oussaga ?

*
* *
*

Au retour, enfin ce que j'espérais. Oussaga m'attendait. Dans mon bureau, sans menottes. Il avait changé de pantalon et était rasé de près.

– Olibo ! Maria est partout.

– Cette blague !... Je dois cependant renouveler le stock. Reste l'aéroport, et l'Est. Si vous coopérez enfin, je n'aurais plus à jouer au yo-yo dans la montagne avec mon rouleau de ruban adhésif...

– Quoique ce n'est pas pour vous déplaire, permettez-moi d'en être persuadé...

– Vous logez où ? Je veux dire... Ces jours-ci.

– Quelle importance... Ce soir ? Je n'en sais encore rien. Il y a les foyers s'il pleut.

– Les foyers ?

– La ville met à disposition. Et puis les caritatifs. Et les catholiques. *Inspector-Chefe* Braga, vous savez cela !

– Oui, bien sûr... Bon. Maria.

– Guère plus. Si ce n'est que, grâce à vous, il y en a des centaines !

Il avait l'air en forme. Peut-être allai-je enfin échapper à son habituel court-circuit.

– Pourriez-vous me donner son patronyme ?

– C'est décidément beaucoup me demander. Non. Ni son âge. Ni rien. Rien. Absolument rien.

– Le portrait... C'est vous ?

– Encore une fois, quelle importance ?

– Bon, Oussaga, va falloir se remettre un peu à table, là. Ça fait plusieurs jours qu'on tourne en rond... Après tout, je ne sais pas trop pourquoi je m'entête. Officiellement, il n'y a pas de meurtre. Je pourrais instamment vous faire débarrasser le plancher et aller vous faire voir chez ceux d'en face. Si vous ne dites rien, je ne vois pas pourquoi je m'emmerde.

– Oui, mais vous avez tout de même mis des affiches partout...

– Il faut bien que quelqu'un me dise ce que vous ne dites pas ! Un début de quelque chose, enfin ! Avouez que la situation est singulière. Alors qu'on ne vous a jamais rien demandé, vous vous accusez d'un meurtre, puis faites mine de nous mettre à l'épreuve. Dites... vous vous payez notre fiolle ? Il faudra choisir : soit vous êtes réellement un assassin, qui aurait agi dans une sorte d'état second, meurtre que vous regrettez aujourd'hui. Seulement moi, il me faut un cadavre. Soit vous êtes un sacré mythomane et c'est pas chez moi qu'il vous faut vous adresser, mais à l'hôpital... Ou bien vous vous foutez tout simplement de nous, et vous cherchez à nous mettre à l'épreuve et à nous ridiculiser, et là je tiens à vous dire que si tel était le cas, vous risquez également gros !

J'avais tapé juste. Il se raidit, puis éructa :

– Sauf que c'est trop tard, OLIBO ! TU es entré dans le

jeu ! TU ne t'arrêteras plus ! TU trouveras Maria et TU pourras me passer à nouveau les menottes. Et il me tarde ce moment ! Ma vraie libération, les menottes. TU auras enfin un meurtrier à te mettre sous la dent. Je suis sûr que ça te manque un peu, sur cette île d'enfants de cœur. Je te le confirme bien en face, OLIBO : les menottes, mon procès et la prison seront ma VRAIE délivrance. OLIBO, j'ai fait appel à TOI. Pour retrouver Maria. TU seras mon détective. TU vas m'aider à retrouver la dépouille de Maria. Que j'accomplisse enfin mon destin. J'ai une adresse postale. Chez Marcelino, en ville. OLIBO, TROUVE MARIA !

Ses pupilles trahissaient l'approche d'une crise imminente, mais surtout, il m'avait outrageusement tutoyé, appelé Olibo, et donné des ordres. Cela suffisait, j'explosai.

– Foutez-moi le camp, espèce de malade !!! Et ne vous avisez plus à vous retrouver ici à respirer mon air ! Partez rejoindre la savane, avec votre histoire de dingue !!!

*
* *
*

Putain. J'aurais dû me méfier. Il m'était presque devenu sympathique, et puis il avait dérapé. Il était allé trop loin. Vraiment. Il n'était plus crédible. Objectivement, je me devais de lâcher cette affaire fantôme.

Oui mais voilà. Alors que j'aurais dû être soulagé, je me sentais mal. Bien que sous le coup de la colère, le relent xénophobe qui m'avait inondé me glaça. Je me fis peur. Je finis cependant par comprendre. C'était Oussaga, lui seul, Oussaga, qui me glaçait, qui me faisait peur. Il avait pris l'ascendant. Il avait gagné.

Quelles étaient ses obscures intentions ? En se livrant, il m'avait fait prisonnier. Je savais au fond de moi que, maintenant, je ne lâcherais plus l'affaire. Et il le savait. Ainsi. Il le voulait ainsi. Il pilotait. Vers quelle destination ? Il savait que je n'allais plus lâcher, parce qu'il me poussait insidieusement sur les traces de Maria.

Avait-il eu vent de mon désastre conjugal ? De ma liaison avec Dona ? Allait-il me faire chanter ? « Olibo, trouve Maria ! ». C'était bien un ordre... un voile d'inquiétude se posa sur mes épaules. Et si...

Je m'ébrouai. Il fallait à tout prix garder les manettes.

*

* * *

– Allô, oui ? Ah, bonjour, Monsieur le Juge !

– *Inspector Braga*, ces affiches... J'attends vos explications.

Flûte, je l'avais oublié, celui-là.

– *Chefe. Inspector-Chefe*, Monsieur le Juge. Ne vous inquiétez pas. Simplement, une disparition qui vient de nous être signalée... Oui, il y a cinq ans... Oui, je sais que ce n'est pas dans nos attributions, mais... Bien, Monsieur le Juge. Je n'y manquerai pas, Monsieur le Juge. Au revoir, Monsieur le Juge.

Encore un qui, comme Gomez, n'aimait ni les vagues, ni les emmerdes. Normal, il était un proche du Président. Centriste. Consensuel. Vieillissant. Aussi petit que chauve que maigre. Seul acte de bravoure répertorié, officieusement, il baisait Dona lui aussi.

J'avais édulcoré. Je n'avais pas évoqué le supposé meurtre. Mal m'en avait pris, il me retirait l'affaire. En gros, les disparitions, ce n'était pas mes oignons mais ceux des cons d'en face, et j'avais une semaine pour retirer toutes les affiches.

Et bien non ! Tant pis, je n'allais plus reculer. Enfin, je franchissais le Rubicon, je transgressais. La joie qui m'envahit tout à coup me laissa pantois, le cul par terre. Je me délivrais, et j'assumais.

J'emmerdais solennellement le juge, et en même temps, le remerciais. Je coupais les ponts. Ma hiérarchie quelque part à Lisbonne devait bien s'en foutre. Le Juge aussi, finalement. Il m'avait gourmandé bien mollement. Il se couvrait en ne me couvrant pas. Supplémentaire motivation pour y aller et réussir, lui mettre son nez proéminent dans sa relative incompétence et dans son inertie. Tacitement en me dessaisissant le juge me refilait les rênes, c'était curieux mais je décidai sur le champ de le comprendre ainsi...

Le lendemain, je placardai de plus belle. A l'Est. Le Juge irait se faire voir ailleurs. J'étais le sheriff sur mon île et comme lui, je baisais la Présidente.

Tu avais gagné, Oussaga. J'entrai définitivement dans ton jeu, pour le meilleur et pour le pire.

II

Les semaines passaient. L'été s'installait, sans outrage, sur cette île de douceur. Oussaga s'était vaporisé dans la nature mais cela ne faisait rien, je ne cherchais pas non plus à le contacter chez Marcelino. J'étais enfin maître de mon destin. Enfin, le pensais-je à cette époque là.

Comme je l'avais supputé, le Juge me foutait une paix royale, ce qui me permit d'entretenir sans trop de soucis mon joli parc de portraits. Certains étaient parfois arrachés, d'autres portaient maintenant des moustaches au feutre, ou arboraient des inscriptions obscènes... Je remplaçais alors. J'avais fini par tartiner l'ensemble de l'île, aéroport compris.

Les retours étaient pour le moment bien minces, à part les habituels allumés. Et ils étaient plutôt nombreux, je ne l'aurais pas soupçonné sur Madère. Sous leur vernis austère, les Madériens savaient se lâcher sous couvert d'anonymat, évidemment. Jusqu'à la Sécurité Publique, de l'autre côté de la rue qui participait bien involontairement à la moisson, le plus souvent pornographique. Mais cela n'avait pas l'air de les déranger outre mesure.

Ce fut cependant chez eux que tomba la première piste à peu près sérieuse. A Santa, à l'aplomb de Porto Moniz. Enfin, un type avait reconnu Maria ! L'information ne mit pas long à traverser la rue.

J'allais peut-être pouvoir décoller. Je joignis le type pour nous retrouver le lendemain, en fin de matinée.

*
* * *

Nous étions à la mi-juin. Il était huit heures. Je quittai Césaré récurant la baignoire, passai faire le plein et m'enfonçai via Ribeira Brava dans le volcan éteint.

Cela faisait bien des années que j'étais en poste à Madère, mais rien n'y faisait : je pénétrais toujours l'île avec les yeux d'un aventurier. C'était toujours la première fois. Je remontai l'étroit corridor creusé par la rivière dans les basaltes. Devant moi, se dessinait l'immense muraille de la crête centrale, chapeauté à son habitude par l'énorme langue de nuages arrivée par l'autre versant. Elle semblait immobile, posée en équilibre, hésitant encore à basculer vers le Sud. Ce spectacle quasi-quotidien me fascinait à chaque fois, tant il était grandiose. La seule chose qui me chagrinait, c'était que j'allais encore passer le col d'Encuméada dans la purée de pois.

Je pris un café chez le moustachu du sommet, tout en me disant qu'au retour, ce serait plutôt une Corral. Accrochés au comptoir en bois massif, quelques *levaderos* m'avaient précédé. Je ne reconnus pas Oussaga parmi les fonctionnaires emmitouflés. Même en juin, il faisait plutôt frais au col de bon matin.

De Sao Vicente, je suivis la sauvage route côtière via Seixal. Celle qu’avaient empruntée en pick-up mes deux auto-stoppeurs à sacs à dos... que je retrouvai dans les derniers lacets de Porto Moniz à Santa. Ils exhibaient leurs pouces gauche sur l’autre voie. Eux descendaient. Je fis demi-tour et les chargeai.

Ils étaient français me sembla-t-il, lui baragouinait deux trois mots d’anglais. Elle, se taisait. Je crus comprendre qu’ils se rendaient à Porto Moniz, mais le bus de la Rodoeste les avaient déposés à Santa, cinq kilomètres plus haut.

A l’odeur âcre de transpiration qui envahit le Lada, je compris qu’on ne se bousculait pas pour les convoyer. Pour faire un peu le malin, je choisis l’ancienne route, au pourcentage incroyable, au dallage chaotique et aux épingles hallucinantes et non protégées. Je pris l’option sport avec un bras au volant et les virages au frein à main. Je les débarquai au rond-point de Porto Moniz, près de l’unique terrain de camping de l’île.

Elle n’avait pas bronché, et me défia du regard lorsqu’elle descendit du Lada. Je remarquai enfin qu’elle était grande et plutôt jolie. C’était lui que j’avais impressionné, un petit barbu qui avait perdu toutes ses couleurs pendant cette folle descente. Il bredouilla un *obrigado* approximatif et ils se dirigèrent vers le camping, main dans la main.

Pas peu fier de mon petit numéro, je repartis à l’ascension sur la nouvelle route, confortable celle-ci.

*

* *

J'étais heureux d'avoir retrouvé mes globe-trotters. Peut-être les associais-je à la recherche de Maria, en papillons de bon augure...

... Mais si je les voyais aussi souvent, c'était surtout que cette île était plus petite que j'aurais bien voulu l'admettre.

A Santa, je me garai sur l'esplanade près de l'église. J'étais en avance. J'avais rendez-vous sur la placette dans le grand virage, à la Pensiao Residencial Fernandes, espèce de fourre-tout commercial, tout à la fois bar, supermarché, boucherie, taxi, hôtel et restaurant. Ça tombait bien, j'avais faim.

Je devais y retrouver Jobim Calhau, mon premier espoir. Devant chez Fernandes, je m'installai à la petite terrasse. Je n'étais guère rassuré : la vitrine dans mon dos semblait prête à éclater sous le poids et le volume du bric-à-brac abracadabrant du bazar Fernandes. De la boîte de conserve périmée à la poupée Barbie en passant par le fusil de chasse à canons superposés, on trouvait de tout chez Fernandes, sauf bien évidemment ce que l'on y recherchait.

Par la porte ouverte et en me tournant un peu, je pouvais apercevoir l'intérieur. C'était encore plus kitsch. Trois femmes dissertaient à haut volume, la mère Fernandes et deux veuves noires. On allait déprogrammer définitivement une des six messes du dimanche. Sacrilège ! Blasphème ! Comment donc ! Est-ce possible ! C'est honteux ! Où va-t-on ! Impies ! *Onde é la luz !?!? Onde é Fátima !?!?*

Et tout le tremblement...

Pour couper court, je commandai une Corral. Enfin

quelques types investirent le bar. Des paysans. Ici, dans le Nord, ils n'avaient pas bougé depuis les années cinquante. Pantalons gris, vestes noires et casquettes plates, je n'avais aucune chance de me fourvoyer. A chaque armée son uniforme.

Le dernier du groupe me dévisagea, c'était l'heure, c'était forcément Calhau. Je lui offris un clin d'œil, lui tendis la main. Puis il s'assit en face, lâchant ses coreligionnaires.

*
* *
*

– Corral ?

– Non, merci. *Vinho verde* ! Assez fort, pour la Fernandes.

L'odeur, il fallait un peu s'habituer. Un subtil mélange de tabac, de fromage frais, d'eau de Cologne et d'alcool. Question effluves, Calhau était raccord avec la boutique. Il avait la quarantaine sèche, courte sur pattes, et à moustaches. Un archétype.

– Alors, c'est vous la Police ?

La Fernandes déposa le ballon, prit mon bock vide pour l'emplir à nouveau.

Calhau me dévisageait. Il s'attendait à qui... Hercule Poirot ? Pepe Carvalho ? Comme s'il me reprochait mon allure bonhomme, mon embonpoint et mon jean Levi's...

Et oui, Jobim ! Nous, les flics, étions bien nourris à Funchal, et puis nous ne courrions pas souvent derrière les bandits. Ceci expliquait peut-être cela.

- Oui, c'est moi la Police. *Inspector-Chefe* Braga. Déçu ?
- Non, non... Mais je ne sais pas...
- Je ne travaille pas en uniforme.
- Justement...
- Ecoutez, Calhau. Je n'ai pas fait quatre-vingt bornes en lacets par dessus la montagne pour parler chiffons. Maria...

- Vous l'avez retrouvée, n'est-ce-pas ? Dites !!!
- Hein ? Et bien non puisque je la recherche !
- Vous l'avez retrouvée, puisque vous avez mis sa photo partout ! Et comment d'abord auriez-vous eu sa photo, d'abord, hein ?

- On se calme, Calhau. D'abord, il ne s'agit pas d'une photo. Ce portrait nous a été remis par un individu qui affirme l'avoir tuée il y a cinq ans.

- Oui, il y a cinq ans ! Mais personne l'a tuée. C'était la méningite.

- Mais ? Que...
- Suivez-moi !

Son vieux pick-up Peugeot 504 était garé à côté de mon Lada. J'avais totalement perdu le fil, j'obtempérai, et nous partîmes sans payer. Il me conduisit à Lamaceiros, quelques kilomètres à l'est, vers le petit cimetière contigu au pâté de maisons qui constituait le village.

- Elle est là, Maria !

Sous la petite stèle reposait Maria. En tout cas une Maria. Maria Calhau Delsol. Décédée effectivement il y avait cinq ans, à l'âge de trente-neuf ans. Elle n'avait pas trente-neuf ans, la mienne ! Ce n'était donc pas la mienne.

...

Sauf que bête à brouter, j'étais... Bien sûr que Maria pouvait avoir eu trente-neuf ans. Et toutes les Maria de trente-neuf ans avaient eu vingt ans ! Qui, quoi me disait que le portrait correspondait à la période de sa mort ? J'étais affligé. J'étais un flic naze. Voilà pourquoi on m'avait envoyé faire des ronds en 4x4 sur cette île de demeurés jusqu'à la retraite !

*

* *

Je me repris.

– Maria était votre épouse...

– Maria n'était pas mon épouse. Non. Elle *est* mon épouse ! Car Dieu vous en rende grâce, vous avez retrouvé Maria !

– Mais elle est *là*, Maria ! C'est vous qui le dites ! C'est quoi ces conneries ?

– Si vous la cherchez, c'est qu'elle est quelque part, et non là. Car elle est pas là, car là, vous voyez, y'a rien. Si, une fleur. Et une plaque. Et une croix. Et une Madone. Sinon rien. Vous la cherchez, n'est-ce pas ? Et pour moi, vous l'avez trouvée. Car si on cherche, on trouve, surtout si vous la suivez. Et pas de doute, vous la suivez. Vous me suivez ?

A défaut de le suivre, je l'aurais bien accompagné jusqu'à l'asile, ce tordu. Il fallait se méfier des types du Nord. Abusaient-ils des bienfaits de leurs vignes ? Ils avaient beau vivre dans le jardin d'Eden, ils collectionnaient les tares. La consanguinité, peut-être.

– Calhau, emmenez-moi chez vous. Je veux voir l'acte

de décès, et examiner quelques effets personnels de votre épouse.

Il habitait tout près, au départ de la *levada*.

Nous pénétrâmes, accompagnés du cliquetis des rubans anti-mouches de l'entrée, dans sa salle à manger. Son unique pièce, en fait. Il dormait dans une alcôve, le lit était défait et ça sentait encore le renard aviné. Deux bouteilles vides trônaient sur l'unique table.

– Vous buvez, Calhau...

Il se raidit.

– Et alors ? Ça me regarde ! Ça gêne personne, ici.

Effectivement, il avait l'air bien seul, comme le suggérait cet ersatz de calendrier Pirelli, fossilisé depuis bien des années, placardé au dessus de son lit. Il sortit d'un tiroir une liasse informe, l'éplucha puis me tendit l'acte de décès, jauni par cinq années de miasmes de mauvais tabac.

C'était bien la méningite. Foudroyante.

– Vous avez des photos ?

Il me tendit un moche album à la couverture fleurie. Je l'ouvris et dus réprimer un sourire.

– C'est elle ?

– Oui...

– Ah, d'accord...

Sur une des photos, une pauvre femme molle souriait tristement, à peine égayée par une large robe à grosses fleurs orange. Les autres photos confirmaient : Maria Calhau Delsol n'avait définitivement pas été gâtée par la nature.

– Vous avez eu des enfants ?

– Et non...

– En tout cas désolé, Calhau, mais ce n'est pas la personne que je recherche.

– Oui mais pourtant, les affiches...

Tout d'un coup, j'en eus plus que marre. J'explosai.

– Dites, vous vous foutez de moi ! Vous même ressemblez davantage à la fille de l'affiche, espèce de demeuré ! Mais bon Dieu, allez donc vous faire soigner ! Vous croyez que j'ai que ça à foutre, moi, aller consoler les veufs neurasthéniques et alcoolos ? Ah, elle vous fait rêver, la petite Maria ! Peut-être même bander, non ? Putain, astiquez-vous sur votre pauvre copie Pirelli et laissez-moi mener mon enquête, à la fin !

Je ne me reconnus pas. J'étais allé trop loin. Il s'effondra, puis se reprit dans un sanglot, et contre-attaqua.

– Mais tu t'es pas vu, toi, à me parler comme ça, avec ta tête de lotte que même les poissonniers les coupent pour pas faire peur aux enfants, tellement qu'elles sont horribles, les têtes de lottes ! A ça oui, t'as pas vu la tienne de tête, sale flic ! Et ta femme, oui, ta femme, elle doit être au moins aveugle. Ou aussi moche, elle aussi, qu'une lotte. Oui, ma femme était moche, aussi. Et alors ? Salopard ! Rejoins donc ta ville pervertie avec tous tes portraits de chiennes ! Tu es le Diable ! Tu vois pas que tu nous rends tous dingues avec ta salope ?

Il décrocha sa ceinture et prit sa grappe intime à la main.

– Tiens, regarde ma bite ! A quoi elle sert, hein ? Ma bite ! Putain de bite ! Tu vas voir c'que j'en fais moi de c'te bite !

Son pantalon était maintenant à ses chevilles, et il se dirigeait à cloche-pied vers l'évier pour saisir un couteau. Il allait se mutiler, le con ! Je lui décochai un revers. Il s'affala sur le sol. Sonné.

Je lui passai les menottes et appelai une ambulance de son propre téléphone. Arrivé vite de Porto Moniz toute proche, l'homme en blanc lorgna sur les menottes et les fesses de Jobim. J'aurais pu le refroquer, tout de même...

– Allez hop, aux urgences ! Il est dangereux ?

– Pas pour vous, en tout cas. Pour lui, oui... Non, pas les urgences. En psy. Et du Laudanum.

Jobim Calhau commençait à émerger. Il allait bien, on se passerait de l'hélicoptère.

– T'es qu'un fils de pute, Braga... On n'affiche pas n'importe quoi, au Nord !

On l'endormit, l'embarqua, et l'ambulance me déposa à Santa.

*

* *

Je retournai chez Fernandes, réglai l'ardoise, commandai un *bife de atum* gros comme ça et une Corral. Il y avait trop longtemps que j'avais faim, et les attributs de Jobim ne m'avaient pas coupé l'appétit.

Les copains de Calhau serraient le bar de près,

s'aspergeant l'intérieur de *vinho verde* et pelotant la Fernandes qui pourtant, à l'évidence, avait déjà beaucoup servi, et pas que des tournées. Ils étaient déjà bien plombés à la demi-journée et ne firent pas attention à moi. Attention à rien. Calhau, d'ailleurs, n'avait pas l'air de vraiment leur manquer... Pauvres types. Pauvres types qui allaient finir probablement un jour comme Jobim, à se pisser dessus en hôpital psychiatrique. Pauvre femme, la Fernandes, qui côtoyait à longueur de journées ces déglingués et les vieilles intégristes voilées de noir.

Mais l'avenir était à côté, derrière le mur, masqué par le bric-à-brac. La fille Fernandes, petit bouchon urbanisé qui gérait le minuscule supermarché attenant, et qui était pour le moment préservée des vicissitudes du bar... Quant au père Fernandes, je le connaissais, un peu. Dans son beau taxi jaune, il passait ses journées à reluquer les cuisses bronzées des touristes femelles. Il avait même mis au point pour ce faire un hallucinant jeu de rétroviseurs intérieurs. Il me l'avait avoué un jour, alors qu'il me chargeait, dans un clin d'œil. J'étais en bermuda, J'avais alors croisé mes jambes.

Mais rien de lubrique, dans tout cela. Le jeu, simplement. Fernandes était affable. Un brave type, vraiment.

Là était le problème du Nord : les Fernandes étaient une exception. Cette terre magnifique, au vignoble en *poios* à couper le souffle, était peuplée de trous du culs et de femmes austères. Il y avait longtemps que les jeunes du coin aux dents longues étaient en transit à Funchal, le regard sur l'horizon, le continent, les continents. Certains avaient franchi le pas. Nombreux.

Car la vie était dure, au Nord. Et la vigne si exigeante. Malgré les hortensias. Pourtant, j'aimais le Nord. Peut-être parce que je n'y vivais pas. Peut-être aussi y projetais-je une vallée du Tâmega fantasmée que j'avais si peu connue. Celle de mes parents, de mes grands-parents, surtout. Celle d'une époque où le vin se souffrait à dos d'homme, comme ici encore sur l'île. Mais cette île avait souffert d'une névrose entretenue par l'absence des émigrants et par les juntes au pouvoir. Cette époque était révolue, Dieu merci. Il n'y avait plus de junte, mais de Madère, on émigrerait encore. Je pouvais comprendre ceux qui restaient. Ce qui faisait d'eux des trous du cul malheureux. Et malsains. Jobim m'avait prévenu : on n'affichait pas n'importe quoi au Nord, surtout ce qui suggérait l'inaccessible. De quoi les rendre tous dingues.

Les mecs du Nord. Des types malades de l'éloignement, du confinement, encore plus de l'absence. Evidemment que je pensai fort à Carlos et Lena ! Je quittai la boutique le cœur serré, sans même dire au revoir.

*

* * *

Des semaines que je n'avais plus de nouvelles d'Oussaga. Il ne m'avait pas vraiment manqué, mais là... Je dus me résoudre à me l'avouer, l'épisode Calhau m'avait traumatisé. Au delà du simple échec, de la fausse route, c'était cette misère, rurale et violente, qui me pinçait.

« Tu nous rends tous dingues avec ta salope ! »

Avais-je malencontreusement enflammé la mèche, dégoupillé la fronde des gueux, catalysé la révolte, organisé la résistance ?

Maria allait-elle être la goutte surnuméraire du vase de tous les désespoirs ? Ces pauvres types, ivres de labeur et d'alcool, allaient-ils un à un s'émasculer pour mourir à genoux dans leur sang tiède ?

Cette misère rurale, violente, recoupait la mienne. La bite à Jobim, le viol pitoyable de ma femme endormie se rejoignaient. La bite à Jobim... Je me mordis la joue pour étouffer un petit rire nerveux. Car je trouvais que ça sonnait, « la biiiiite à Jobiiiiim » ! Une petite lueur de bête joie... bien vite soufflée. Je n'avais pas le droit d'en rire.

C'était cette misère. Rurale, éloignée. L'ennui, le veuvage, la solitude, la misère sexuelle, l'alcoolisme, l'absence des émigrants, l'arthrose précoce. Un catalogue non exhaustif du syndrome des vallées reculées, bien trop fourni pour une si petite île.

Et pourtant.

On taisait. Consensus. Centre Gauche. On ouvrait des tunnels. Repeignait les hôtels. Arrosait les hortensias. Pour les brochures. Et les quelques touristes. Et les devises.

Jobim, lui, s'en foutait. Maria lui suffisait. Mais Maria aussi, s'en foutait. Elle avait mis les voiles, à bord de son méningocoque. Au grand large pour toujours. Et Jobim criait. Et seul l'écho lui répondait. L'écho des montagnes, déclinant peu à peu, en ricochets dégressifs sur la surface plane. Celle de l'océan. L'océan infini, à cette échelle, l'échelle de Jobim. Peut-être n'avait-il d'ailleurs jamais quitté son île ?

Aujourd'hui, on entendit son cri. Et on l'interna. Et « on » c'était moi.

J'en avais les larmes aux yeux. Cette île était un traquenard. Mes gosses avaient eu raison. Tout me parut vain, à commencer par mes affiches à la con. Je déprimais. La Maria de Jobim n'existait plus. La mienne était une imposture du Diable.

Et puis Oussaga me recontacta, dès mon retour à Funchal. Tout de suite, j'allai bien mieux, car l'homme malgré ses mystères manifestement me manquait, surtout à ce point précis de l'enquête.

*
* * *

Rendez-vous était pris ce vendredi à dix-neuf heures chez Marcelino, le vieux bouge du centre-ville qui fermait tard le soir. J'arrivai le premier, et me réfugiai dans un recoin. Était-ce à dire que je me cachais ? En tout cas, dans cette histoire, j'avais de plus en plus de mal à faire la part entre les sphères professionnelle et privée. Je n'étais pas missionné, après tout, j'en faisais maintenant une affaire personnelle.

C'était rococo, chez Marcelino. Mais la musique, ça allait. Un peu triste, quand même. On jouait en sourdine l'*O espírito da paz* de Madredeus, pour dire si on rigolait.

Oussaga me laissa le temps d'écluser une Corral. Puis il arriva, plutôt bien mis. Son regard circulaire accrocha le mien, il me sourit. Je lui répondis par un signe de la main.

Il prit place en face et commanda un Coca.

- Je ne bois jamais d'alcool.
- Vous êtes musulman ?

- Non. Mais c'est comme ça.
- Salif, j'ai vraiment besoin de vous...

Etait-ce dû à ma présente situation de quémandeur, et à l'usage, non prémédité, de son prénom ? J'eus la furtive impression d'un sarcasme dans son regard noir. Il pouvait bien me tutoyer, maintenant. Comme si j'étais dans ses filets.

- Personne n'a dit que ce sera simple, Olibo. Et j'ai bien conscience que je ne réponds pas pour le moment à tes questionnements. Mais il faut que tu me croies, Olibo. Il est bien vrai que je ne me souviens de rien.

- Oui, mais vous... tu pourrais me parler de la Maria vivante ! Certes, tu ne te souviens pas de ton acte, mais avant ? Tu la connaissais, avant ! Tu m'as bien dit que tu l'avais tuée, parce qu'il le fallait. Pourquoi le fallait-il ?

- Et chaque fois que tu évoques ce fait, je disjoncte, c'est ça ? Comme si un curieux processus interne protégeait le mystère Maria. Un fusible. Dès qu'on gratte un peu, il saute. Et moi avec. C'est comme ça, et je n'y peux rien.

- Comment se fait-il, alors, que tu te souviennes de son prénom ?

- Va savoir ! Un jour, je me suis réveillé, j'étais allongé au sol, derrière un banc dans le jardin de Sao Francisco. Je me suis assis en tailleur sur la pelouse, vaguement contrarié d'avoir déconnecté de la belle inconnue que je venais d'apercevoir en songe, et elle s'appelait Maria. J'avais effectivement dormi. Ce n'étais cependant pas un simple somme, comme je le crus tout d'abord. D'ailleurs je

ne me souvenais pas m'être allongé. C'était ma première crise. Un papier défraîchi, qui ne m'appartenait pas, couvrait l'herbe à ma droite. Il était plié en quatre, à côté de moi. Le portrait. Comme tombé d'une autre planète. C'était la même, celle du songe ! La belle inconnue ! Insensé ! C'était il y a cinq ans...

- Tu as attendu cinq ans ! Mais pourquoi tant de temps avant de...

- Oui, mais attends ! Au départ, c'est un rêve, et je crois en une simple coïncidence. J'ai pu apercevoir dans un demi sommeil cette fille passer, au moment où elle laisse choir son portrait qu'on vient de lui offrir, peut-être... Je ne m'en soucie plus, mais garde le portrait. Tu m'entends, note-le bien, Olibo ! JE NE CONNAIS PAS MARIA. Et puis les flashes sont arrivés. Au départ diffus, puis réguliers, puis obsessionnels, aujourd'hui.

- Les flashes ?

- Elle pousse un léger cri, tombe à genoux, face à moi, du sang sur ses mains, ses mains sur ses plaies. C'est la fille du rêve, du portrait, je la reconnais, elle est encore vivante, j'essaie de... et puis le fusible, à chaque fois... Olibo ! Ça chauffe, je le sens, le fusible, je m'en vais, excuse moi, je te recontacte...

- Attends, Salif ! Juste une... Mais alors, pourquoi Diable FALLAIT-IL que tu la t... Eh, salif !

Il venait de me quitter précipitamment. Il avait viré verdâtre, l'effroi avait remplacé sa suffisance initiale dans le regard.

J'allai rester. Toute la soirée s'il le fallait. Car il allait

revenir. Il était parti faire sa crise en solitaire et il allait nécessairement revenir ! On ne pouvait pas se quitter comme cela, on se tutoyait, maintenant ! Et puis j'étais trop excitée, et j'en voulais plus : certes blessée, Maria était VIVANTE ! Il ne l'avait pas vue morte... Seule ma dernière question, sans réponse, continuait de me turlupiner : POURQUOI FALLAIT-IL qu'il la tue ?

Pris d'un léger remords conjugal, j'appelai mon répondeur, puis commandai un *bolo de caco* et un demi. Les volutes crépusculaires de Cesaria Evora avait remplacé celles de Madreus. On s'enfonçait doucement dans la soirée.

*
* *
*

Finalement, je ne revis pas Oussaga ce soir-là. Mais j'en vis d'autres.

Mauro Silva, qui, de loin, m'adressa un clin d'œil signifiant le maintien de notre paix armée. Il était avec Madame. Enfin, j'imaginai, car je ne connaissais pas Madame, à la réflexion.

Quelques anciens prévenus qui, au choix, venaient me serrer chaleureusement la main ou me trucidèrent du regard à bonne distance.

Quelques belles « dames » qui monnaient officieusement leurs services. Elles n'avaient rien à craindre et elles le savaient. De toute façon, à Madère, nous la Police leur foutions une paix royale, aux putes... les putes de luxe, s'entend. Car pour les autres, les toxicos, les étrangères...

Ça dansait mou. Je me demandais comment on pouvait danser sur une musique aussi glauque. Il faut dire qu'en mes vertes années j'étais davantage Stones que Beatles, et fallait oser à l'époque de la dictature. Bon. J'avais de ce fait une bonne excuse pour ne pas avoir bougé une seule fesse depuis des heures.

Je me levai enfin. Le juge venait d'entrer il y avait environ une demi-heure avec trois jeunes poulettes fuselées, ne m'avait volontairement pas vu et était allé s'asseoir à l'ombre. Je titubais fort, la Corral, mais réussis enfin à rejoindre le quatuor.

– Oh bonsoir, Braga ! Prenez un verre.

Il était emmerdé. Et quand j'avais bu, j'étais con. J'enfonçai un clou, avec le sourire.

– Bonsoir, Monsieur le Juge. Madame le Juge est souffrante ?

Pourquoi prenais-je tant de risques ? Le juge, tout de même ! Je ressentis une certaine jubilation. Celle, kaléidoscopée par l'alcool, de l'homme debout, face à l'homme assis pris en faute.

Il était cramoyé.

– Ecoutez, Braga. C'est vendredi, il est aux alentours de minuit. Je ne suis donc pas en fonction. Ce n'est pas une heure pour la magistrature. Mais sachez cependant, et soyez-en soulagé : je me « contrefous » de vos affiches. Continuez si cela vous chante, si vous n'avez que cela à vous mettre sous la dent ! Même le Président s'en moque, c'est Lisbonne qui vous paye. Et même Mauro Silva, la ronce du Diário de Notícias, a l'air de s'en « foutre », ce qui est plus surprenant...

– Oui. Il est d'ailleurs là ce soir. Avec Madame, lui.

Les trois putains ricanèrent. Ça allait lui coûter bonbon, ce trio de choc. Il me surprenait, notre sexagénaire de juge. Trois pépées d'un coup, et une bouteille de Gin. Et il disait presque des gros mots, après quelques verres.

– Braga, mêlez-vous de vous. Je pourrais légitimement ne pas m'en « foutre », de vos agissements ! Alors bon vent, Braga. Et à propos, Braga, votre femme, elle est où ?...

– Quelle femme ?

Je leur tirai un verre de gin et allai rejoindre Silva. Je me retournai. Le juge m'avait déjà oublié, investissant la plus confortable des trois paires de seins.

– Alors, Silva. Du nouveau ?

– Salut, Braga... Du nouveau... Mouais, peut-être, à la vérité ! Passez au journal, demain, début d'après-midi. Vous connaissez ma femme ?

Il me présenta. Bien roulée, souriante.

– Silva, vous voulez du scoop ? Le juge Drogo, oui, Drogo, très accompagné... Derrière la colonne, là !

– Chut, Braga ! Paix armée, Braga. Comme avec vous. Et puis, c'est pas beau de dénoncer ! Mais merci quand même...

Nous éclatâmes de rire, et Madame aussi, par politesse. Ils avaient l'œil brillant, tous deux, légèrement ivres.

– Vous avez de la chance que je ne vous coffre pas, Silva ! A demain. Mes hommages, Madame. Méfiez-vous de votre mari, et surveillez-le, il fricote bien trop avec la

Justice et la Police, ces derniers temps !

J'en avais oublié Oussaga, et sur le chemin du retour, l'angoisse me reprit. Je fis demi-tour, et laissai un message à Marcelino.

« *Demain Samedi, même heure.* »

*

* * *

Le lendemain, au journal, Mauro Silva était là à m'attendre, pas très frais, mais avec son éternel sourire. Moi j'étais limite, mais je m'étais couché plus tôt.

– Bon Dieu c'qu'on s'est mis...

– Avec Drogo ?

– En partie, oui. A la fin. Elles n'ont pas dû trop avoir à s'échiner, les trois pin-ups. Il était juste bon à border, le pépère. Remarquez, moi, ce n'était guère mieux.

– Et Madame Silva ?

– Elle ne risquait pas de me crier dessus. Ce matin, c'était elle qui m'évitait dans les couloirs.

Sincèrement, Silva me plaisait.

– Bon, sinon. Vous avez du neuf ?

– Deux choses. D'abord, la télé est passée. Ils commencent à gratter. Vous comprenez, l'affiche, depuis plusieurs mois maintenant... Ils flairent une affaire pas claire, un sac à rumeurs et donc un pétard à audiences...

La télé coopérait avec les journaux, maintenant ! Fallait que je retourne à l'école de Police.

– Et vous avez fait quoi ?

– Ils vont passer vous voir. Vous vous débrouillez. Mais n'oubliez pas notre deal. A moi l'exclusivité !

– Ne vous inquiétez pas, Silva. Et ?

– Et un type bizarre est passé, avant-hier. Un Noir. Salif Boaventura. Ça vous dit ?

– Je le vois ce soir. En principe.

– Ah, bien ! Bon... Il a laissé un article tellement dithyrambique à votre sujet, que s'il avait été écrit au passé, c'était une oraison funèbre ! C'est surtout ridicule, lorsqu'on vous connaît.

– Vous l'avez ?

– Evidemment. Je tenais à ce que vous le lisiez. Dois-je publier ? Les gens qui vous connaissent vont bien rire... Les autres découvriront un drôle d'oiseau... Je suis perplexe. Tenez...

« Rubrique : Les Madériens ont la parole. Titre : Un bienfaiteur de l'ombre.

Les Madériens, évidemment, ne se doutent de rien. Ils vont leur vie au rythme des îles. Vie de labeur, parfois, mais de tranquillité, certainement. Les Madériens ne le savent pas, mais cette tranquillité, qui permet aux enfants d'investir jusqu'à tard les parcs et jardins, qui permet aux jeunes filles non accompagnées d'aller au bout de leurs soirées, aux retraités de dormir à verrou ouvert, ne descend pas du ciel. Un homme l'a en charge. Depuis quelques années déjà. L'homme de l'ombre, du devoir, toujours discret, j'ai nommé l'Inspector-Chefe Olivario Braga !

Ne vous fiez pas à son allure débonnaire. Ce quinquagénaire, né sur les hauteurs de Porto, dirige le bureau des Investigations Criminelles de Funchal d'une

main de fer. Il n'y a plus de crimes sur notre île. Nous savons désormais à qui nous le devons. Grâce à l'Inspector-Chefe Olivario Braga, notre île est en paix. Et la Paix, c'est la Démocratie !

Alors oui, je me permets, Monsieur Braga, notre pacificateur, même si votre légendaire modestie me réfutera, de vous dire encore merci !

S.B. »

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries ! Vous allez publier ça ?

– Si vous me donnez une photo, pourquoi pas... Sinon, on peut la faire ici, la photo...

Silva, n'en pouvant plus, éclata de rire, et je fus bien obligé de le suivre... « Notre pacificateur » ! Certes, il n'y avait pas de crime, mais c'était *justement* parce qu'il n'y avait jamais de crime que l'on m'avait mis là !

Oussaga semblait bien trop subtil pour avoir pondu un truc pareil au premier degré. Il gardait la main, avec une longueur d'avance. Pour l'instant, l'idiot, c'était moi, et ce depuis le début. Bonté divine, il allait falloir qu'il m'explique ! Quant à la télé, elle pouvait toujours venir, j'allais la recevoir !

Bon Dieu, ça me trouait de me sentir aussi bête. Et où était-il allé le chercher que j'étais de Porto ?

*

* * *

– Oussaga, ça suffit !

– Tu as vu le type du Diário, et il t’a montré...

– Oui. Et il y a des limites à ne pas franchir.

– Mais quel bel hommage, tout de même ! Il y a longtemps que tu n’avais pas lu d’aussi belles choses te concernant, non ? Auras-tu d’ailleurs jamais lu ou entendu quelque chose sur toi... Peut-être les niaiseries de tes collègues lors de tes pots d’adieu, lorsque tu changeais d’affectation ? Rassure-toi, Olibo. Ils ne publieront jamais sans ton autorisation. Bon. Tu en es où, avec Maria ?

– Maria ? C’est exaspérant. Trois mois et une seule piste. Fausse. Un tordu. Au Nord. Si ça peut t’intéresser, j’ai sauvé sa bite.

– Ne te décourage surtout pas, Olibo. Ne néglige aucune piste, même la plus insignifiante. Il faut que nous retrouvions la trace de Maria. Pour ton honneur, ta carrière, ma conscience. Notre dignité, en somme.

– « Nous » retrouvions ?

– Oui, nous. Car je suis avec toi, Olibo. Pas sur le terrain, mais dans ta tête. C’est le coup de ta vie, Olibo. Fonce. Mais n’oublie pas, nous avons le temps. Et tiens-moi au courant. Souvent. Tiens, pourquoi pas une fois par semaine, un petit pli, ici, chez Marcelino ? Mettons, le vendredi soir. Ça te va ? Et même si le plus souvent je ne lirai que les trois lettres RAS. Associe-moi, je t’en prie. Et puis, mais qui sait, peut-être, la mémoire...

Je ne protestai pas. Plus. Et tant pis pour l’article, Silva aurait ma photo. Et ce « nous » que j’aurais dû éloigner à grand coup de tatane, m’emplissait maintenant d’un doux coton. C’était un Oussaga tamisé par les lumières d’ambiance, chez Marcelino. Et je le trouvais beau. Oui, beau. J’étais piégé par le boa constricteur.

– Salif, une question. Comment as-tu deviné que je viens de Porto ?

– Ça se voit, Olibo. Et puis n’oublie pas, je suis dans ta tête...

III

– Vous n’êtes pas en uniforme ?

Cela recommençait...

Juillet avançait. Deuxième piste, près de Calheta. Une femme entre deux âges, plutôt jolie avec quelques rondeurs. Elle venait de m’ouvrir sa porte.

– Vous êtes bien Lourdes Botafogo ?

– Oui. Et l’uniforme, alors ?

– Je ne travaille pas en uniforme, Madame. Je suis de la Criminelle.

Qu’avaient-ils donc tous avec ma tenue ? Il n’était pas bien repassé, mon tee-shirt ? Lourdes Botafogo nous avait contactés la veille, elle avait des choses à nous dire à propos de la fille de l’affiche. Et puis, mais peine perdue, elle avait insisté pour que ce fût moi qui vinsse la visiter. La faute à l’article du Diário. Car oui, il venait de paraître, avec photo bien peignée à l’appui.

J’entrai dans une maison de poupée bien tenue.

– Vous vivez seule ?

– Avec le chat.

Elle posa deux petits verres et un litron hors d'âge, de la propriété du voisin m'expliqua-t-elle, sur la table. A neuf heures, fallait oser. Le cul sec actionna ma chaudière. La sienne aussi, apparemment. Elle me colla sa généreuse poitrine sous le nez pour me resservir.

– Quel dommage pour l'uniforme, quand même... Mais vous êtes plus beau que dans le journal !

Son lourd sein gauche effleura mon épaule. Deuxième cul sec.

– Bon. Madame Botafogo. Qu'avez-vous à me dire sur Maria ?

– Que j'aurais aimé lui ressembler.

– Et ?

– C'est tout.

– Et vous m'avez fait me déplacer simplement pour ça ?

– Que non ! Quel dommage pour l'uniforme. Enfin, on fera sans...

J'étais assis. Elle était maintenant debout derrière moi. Elle posa carrément sa belle poitrine à califourchon sur mes épaules, puis me caressa les cheveux. Je me surpris à reposer ma nuque sur son plexus. Je fermai les yeux lorsqu'elle me massa les tempes.

– Voyez-vous, Monsieur Braga...

– Inspector-Chefe, Madame.

– *Inspector-Chefe* ! Et vous êtes armé, je suppose. La Criminelle...

– Oui.

- Ça rattrape l'uniforme. Oui... Voyez-vous, *Inspector-Chefe*. Que dire de ma petite vie... Je suis employée de banque à la Caixa Regional, au service litiges clientèle, à deux pas d'ici. Sympathique. Je possède un chat, Mido, castré, très sympathique. Où est-il, d'ailleurs, le gros vilain ? Je côtoie des voisins extrêmement sympathiques : Madame veuve Lopese, avec qui je potine, et Monsieur Figo avec qui je couche lorsque Madame Figo est à la messe, c'est-à-dire souvent, et qui me remercie de quelques fioles millésimées de sa vigne. Je vis des soirées mémorables et tranquilles (je n'ai pas d'enfant), avec les délicieuses séries brésiliennes de TV Globo, et Mido sur les genoux. Puis je me couche vers vingt-deux heures, avec Mido sur l'oreiller. Bref, comme vous pouvez le constater, *Inspector-Chefe*, j'ai une vie de merde.

J'allais lui dire que chez moi, c'était à peu près pareil, sauf que je n'avais pas la lessive et le repassage à faire. Puis la pression mammaire sur mes épaules s'accroît.

- *Inspector-Chefe* ! Je ne connais pas la pétasse de votre affiche, mais sachez qu'avec sa gueule d'ange et sa bouche à pipes, elle fait bien du mal aux femmes seules et sur le retour, dont je suis la digne représentante. Et elle me fait mal. Très. Malgré Mido et Figo. Qu'elle aille au Diable ! Aujourd'hui, c'est vous que je veux, *Inspector*. Baisez-moi, *Inspector* ! J'ai toujours aimé être baisée par les flics. Demandez à vos voisins de la Sécurité Publique, certains me connaissent très bien... Vous n'avez pas d'uniforme ? Et bien, on s'en passera !

Elle plongea sa main droite entre mes cuisses, la remonta, fit le tour de ma ceinture, se saisit du revolver et me le plaqua sur la tempe.

– Eh !!! Doucement, c'est pas un joujou !

Pure formalité, le flingue était vide.

– On a peur, hein ? Mon cochon ! Mais n'aie crainte, loin de moi l'envie de te refroidir ! Mumh ! Le canon froid de ton revolver dans mon vagin, et ta queue brûlante dans mon cul... Allez ! Viens ! Passe par derrière !

Que pouvais-je faire ? A choisir entre attributs de tarés, plutôt le cul de Lourdes que la bite à Jobim. Je décidai d'ultérioriser l'analyse, découvris ses fesses rebondies, besognai puis vidai mon barillet intime.

*
* * *

Elle me supplia presque de rester. Pour toujours, si j'avais voulu. Finalement je partis, un peu péteux, sur le coup de onze heures, vague à l'âme et gland en feu. Lourdes Botafogo haussa les épaules avant de refermer sa porte.

De lourds nuages retombaient du plateau de Paúl da Serra en surplomb, gagnant pied à pied sur le soleil. Je rentrai à Funchal, les testicules vides, certes, mais encore une fois bredouille.

Les Madériennes... On ne les voyait plus guère avec leur mètre cinquante, à force de belles et grandes touristes aux jambes interminables. Et pourtant... Sans elles, cette île n'aurait peut-être été qu'un piège à ivrognes. Vrai que je me gaussais des veuves et de leurs noirs foulards, de leur propension à papoter à l'ombre des églises.

Les Madériens mâles mourraient jeunes. Dos cassés, foies en miettes. Passée la cinquantaine, les femmes tenaient la baraque. Et elles en avaient du mérite, car elles grattaient tout autant la terre, sinon plus, que leurs maris souvent indignes. Plus les enfants. Et la gestion du foyer. Et elles cherchaient à baiser, elles aussi. Il ne fallait cependant pas le dire trop fort, le poids idiot de la tradition et de l'histoire.

Restait ma femme. Un cas. Sûrement, m'aimait-elle. A sa façon, et je l'aimais, à la mienne. Reliquats d'un bonheur plus fantasmé que vécu...

Il se mit à pleuvoir à mon arrivée à Funchal. Le papier des murs allait se mâcher. Je n'avais plus trop la foi, en milieu de journée. Oui, encore bredouille.

Temps mort. J'allai grignoter dans un bar.

Mais Lourdes avait réveillé mon appétence. Au bureau, de permanence pour toute l'après-midi, je ne pensais qu'à son cul, en reniflant le bout de mon flingue. N'y tenant plus, vers dix-huit heures, j'appelai Dona.

*
* *
*

A la réception de la Residencial Zarco, je tombai sur mes deux Français. Je n'en menais pas large malgré ma moumoute, ma moustache postiche et mes lunettes noires.

Ils avaient un peu de mal avec la réceptionniste, la langue, mais je n'intervins pas. Surtout ne pas me faire remarquer. Je trouvais cependant que la fille me regardait bizarrement. Je rougis.

On m'indiqua la chambre douze.

Je toquai, pas de réponse, entrai... Je surpris Dona dans la salle de bains, nue, une paille à la main. Putain, elle venait de se charger ! J'allais encore passer un sale quart d'heure, d'autant plus que j'avais déjà la bite un peu comme au cirage, depuis l'épisode Lourdes, dans la matinée.

J'honorai Dona fort convenablement cependant, et à la pause cigarette, pour la première fois, elle me parla de mon enquête.

– Alors, c'est qui, cette Maria ! C'est toi pour les affiches, non ?

– Une disparition. Peut-être un meurtre.

– C'est mon mari qui m'en a parlé. Il commence à s'inquiéter. Ces affiches ont plusieurs semaines, maintenant... Il redoute que les gens prennent peur, tu comprends... Avec une Police qui pédale sur place... Elle est belle, d'ailleurs, la fille de l'affiche... J'aimerais bien avoir encore son âge... Et si tu la retrouves, tu vas la... Hein ! Dis-moi !!!... Tiens, c'est rigolo, tu as le zizi tout rouge !

Dopée à la farine, Dona était parfois incohérente. Je recentrai.

– Laisse mon zizi. Ton mari, tu disais...

– Il y a bien longtemps que je n'ai pas tripoté son zizi, et...

– Dona !

– Jusqu'à présent, il s'en foutait. Mais il m'a dit qu'il allait prendre les choses en main.

– Dona ! Mais enfin, de quoi me parles-tu donc ! De mon affiche ? De son zizi ?

– Mais de ton affiche, idiot d’Olibo ! Juste que pour ta disparue, ça commence à jaser, jusqu’au Parlement. Il se dit que la télévision va venir y mettre son nez. Jusqu’à présent, je l’ai appris par Drogo, on t’ignorait magnifiquement. Jusqu’au Diário qui bizarrement, n’a même pas relancé, à part peut-être avec cet article nullissime du président de ton fan-club ! Mais là, je ne sais pas. Ils prennent peur. Drogo ne me dit pas tout. Encore moins mon mari. A mon avis, ils ont eu vent de quelque chose. Une indication ? Une révélation ? Un courrier ? Anonyme ? Ah oui, ce serait bien, ça ! Un courrier anonyme...

Bon Dieu ! Ça, c’était signé...

– Dona ! N’oublie pas que je dépends de Lisbonne. Je suis fonctionnaire d’Etat !

– Oui, mais tu as quand même des comptes à rendre à la Région Autonome. A mon avis, tu ne vas pas tarder à recevoir un coup de fil. Drogo va se pointer, crois-moi !

Finalement, cela me convenait que Drogo entrât dans le jeu. Cela allait booster un peu les choses. Je connaissais mes limites, et surtout, ma lenteur. Les pieds au cul m’avaient toujours fait avancer, et si Oussaga avait senti cela, c’était bien joué ! Mais qu’était-il donc allé leur raconter, à ces notables endormis, pour qu’ils se réveillent enfin. Ou bien...

Ou bien c’était Drogo lui-même, à jeun, qui, peut-être informé de ma liaison avec la Magistina, se servait honteusement de la belle en fausses confidences sur l’oreiller. Pour me faire réagir.

Mais il se faisait tard, on verrait demain, il convenait de détendre l’atmosphère.

– Sinon, le zizi de Drogo, c’est comment ?
– Petit con, va ! C’est le tien qui va comprendre pourquoi il est tout rouge !

Elle m’enfourcha subitement, et il me fallut puiser loin pour ne pas la décevoir.

*
* *
*

Césaré n’était pas encore levée lorsque je pris mon habituel café sur la véranda. La pluie de la veille avait lavé le ciel, et une fine couche de brume lévissait sur l’océan, en bas. Il faisait déjà lourd.

J’étais perplexe. Qu’avaient donc Drogo et le Président en leur possession pour qu’ils bougeassent enfin leurs fesses ? Oussaga tirait-il les ficelles ? Et la télé, et l’article du Diário... Mais à quoi jouait-on, coquin de sort ! Et cette Maria, toujours virtuelle après plus de trois mois, et ces tordus que révélait mon affiche dans les collines !

Arrivé plein centre, je contournai la place que surplombait la Residencial Zarco. J’y aperçus, au deuxième, le petit Français se roulant une cigarette à la fenêtre.

J’arrivai au bureau à neuf heures. Et bien sûr, la télé était déjà là.

– Monsieur Braga ? Luis Pacheco, de la RTP Madeira. Félicitations pour l’article !

– Oh, vous savez...

– Teuteuteuh ! Pas de fausse modestie ! Notre plumitif en herbe avait l’air bien sincère. Et au fond, c’est l’impression qui compte ! *Inspector-Chefe*, vous êtes un héros !

- Bon, je suppose que...
- Oui, en effet. Assez de la brosse à reluire. Parlons plutôt de cette fameuse Maria.

Hallucinant ! Pacheco anticipait toutes mes répliques. Ce petit bonhomme, fraîchement promu par la chaîne, enfin je supposais car inconnu à mon bataillon, devait avoir trente ans à tout casser. Un joli costume à l'italienne, une belle gueule et des dents longues comme ça.

C'était d'ailleurs toujours pareil. Ces types débarquaient à peine secs de la maison mère de Lisbonne, pour tout renverser. Puis au bout de quelques mois, ils se calmaient. A Madère, on finissait par pantoufler... ou repartir.

- Il s'agit d'une banale disparition. Nous ne faisons que notre travail, nous vous...

- Et non, ce n'est pas votre travail ! Il s'agirait plutôt de celui de la Sécurité Publique ! Allons, Monsieur Braga... Et pourquoi avoir attendu cinq années ?

- Et bien tout simplement parce que cette disparition nous a été signalée il y a seulement quelques semaines. Au mois d'avril, pour être plus précis. Ce qui évidemment, ne facilite guère notre tâche et...

- Et même si vous aviez quelque piste, vous nous laisseriez dans l'expectative...

- Non, Monsieur Pacheco ! Je suis prêt à collaborer. Mais nous n'avons effectivement actuellement aucune piste crédible, point !

Pacheco commençait à me gonfler. Encore un petit con fraîchement émoulu de la fac et de l'école de journalisme, qui avait décidé de faire tourner la planète dans l'autre sens... C'était de son âge.

Mais je ne bluffais pas. Pacheco me renvoyait à la triste réalité. Aucune piste. Je pris les devants.

– Dites, Monsieur Pacheco. A mon tour de vous poser quelques questions. Après tout, c'est aussi mon boulot. Pourquoi venir fouiner, et si tard, dans cette affaire ?

– Mon prédécesseur s'en foutait. Je l'ai remplacé il y a quinze jours. Moi, ça m'intéresse. Et puis, on a été contactés...

– Par ?

– Chacun ses cachotteries ! Vous avez vos sources, j'ai les miennes. Je suis venu vous rencontrer aujourd'hui les mains dans les poches. Mais on va sortir l'artillerie lourde, faites moi confiance ! Nous ferions mieux de collaborer, dans notre intérêt commun, Monsieur Braga. Alors, Maria ?

J'eus presque envie de lui répondre que s'il se fût agi d'une affaire politique mettant en cause des gouvernants, il aurait moins fait le malin, le petit clown. La RTP était en effet aux mains du pouvoir. Je me retins cependant.

– Vous me croirez si vous le voulez, Monsieur Pacheco, mais rien depuis trois mois. Nous ne connaissons même pas le patronyme de Maria. Nous ne sommes même pas capables de vous assurer qu'elle a seulement existé ! Rien, je vous dis ! Rien !...

– Ah oui ? Et Jobim Calhau ! Et Lourdes Botafogo !

– Hein ? Mais...

– Au revoir, Monsieur Braga. Voici où me joindre.

Il balança de manière désinvolte sa carte de visite sur mon bureau, tourna les talons, et claqua la porte. En voilà un qui ne se prenait vraiment pas pour peu ! J'allais me le

recadrer, le jeune coq en chef, et l'envoyer en stage chez Silva pour lui apprendre les bonnes manières !

Plus grave... Jobim Calhau, Lourdes Botafogo. Qui était jaune dans l'histoire ? Gomez ? Fernando ? L'inspecteur stagiaire Praïa ? Le gamin du standard ? Ou bien...

Calhau. Et comment allait-il, celui-là ? J'appelai l'hôpital. Il allait bien. Enfin... Il souriait tout le temps et répondait des oui oui Monsieur oui oui Madame dès qu'on lui causait, en regardant le plafond, drogué jusqu'à l'os. Sa bite était sauvée, lui pas encore. On m'assura que personne n'était passé le voir. Dommage pour lui, mais pour moi, c'était déjà ça. Et si Pacheco se pointait, il serait reçu ! « Oui oui Monsieur oui oui Madame... »

*
* *

Je contactai Lourdes Botafogo dans la foulée, non pour demander sa main comme elle fit mine de l'entendre en plaisantant. Non, la télé n'était pas encore passée. Non, Lourdes ne mettrait pas son nez dans l'affaire. Seul le sexe l'intéressait, et elle me promit de taire nos cochonneries, si jamais. Tout mignon qu'il fût, le petit de la télé était surtout imbuvable, Lourdes en était maintenant avertie. Elle m'assura qu'elle maîtrisait quelques petites circonvolutions buccales pour boire même les plus imbuables. Je souris. Cette fille était sympa. Je pouvais avoir confiance.

Et puis flûte ! Pacheco n'avait pas à venir fouiller dans mon linge. Et puis il y avait Silva, qui était prioritaire.

Gomez toujours en congés, j'étais consigné. Nous

étions vendredi. Un peu de temps pour me retourner, faire le point, et soigner mon rapport hebdomadaire.

Mon rapport ! Nom de Dieu, je réagissais encore comme si c'était Oussaga qui menait l'enquête ! J'aurais dû l'envoyer au Diable dès le départ, celui-là, mais il était trop tard. Cette affaire commençait à avoir un certain écho, à prendre de la dimension. Je ne pouvais m'y soustraire. Et j'avais besoin d'Oussaga. Et mon unique lien avec Oussaga était mon billet du vendredi. J'étais fait comme un rat.

Chez Marcelino, je remis à mon habitude le pli au barman. Je fus soulagé de l'absence d'Oussaga à cette heure.

« Vendredi 10 juillet. RAS. Si, la télé entre en jeu. Et puis, va te faire foutre, Salif ! »

Je me révoltais un peu, mollement, par écrit et à distance respectable. Tout de même, il exagérait. La presse, la télévision, le Président... Pourquoi ? A quoi jouait donc l'Angolais ? Une chose paraissait certaine, Oussaga était loin d'être la moitié d'un imbécile.

Je commandai une Corral et me remis mentalement au boulot.

Car il me restait un petit problème à régler en interne. Mais j'allais attendre lundi, que mon petit Gomez chéri tout bronzé reposé participât à la fête !

*
* *
*

Le lundi matin, en ouverture, je convoquai tout mon

staff, et je n'eus pas long à faire le tour : Gomez, Fernando et le gamin du standard. Gomez avait l'air de débarquer de Vénus ; quant à l'inspecteur stagiaire Praia, il était pour l'instant loin et en vacances.

– Bon, les gars. Vous avez envie de congés bien mérités ?

– Oh oui, alors !

– Moi, j'en reviens ! C'était bien, escapade au Maroc...

– On te sonnera quand tes photos seront développées, Gomez. Moi aussi, figurez-vous que je voudrais bien en prendre, des vacances.

– Tu vas voir qu'il va encore nous em... avec son fantôme !...

Anonné entre les incisives, ceci arriva pourtant jusqu'à mon pavillon.

– Dis donc, Gomez !

– Mille excuses, Olibo. Mais viens-en au fait, veux-tu, et pas besoin d'introduction, on devine. Il s'agit du dossier Boaventura. De tout façon, c'est le seul dossier qu'on a pour le moment !

– Trois mois d'affichage intensif, et pour quel résultat ? Trois lignes saturées d'appels pornographiques et deux pistes loufoques dans les montagnes.

– Peut-être que la méthode, Olibo...

– Et qu'avez-vous d'autre à proposer ? On n'a que cela, le visage de la fille. Si, son cul. Avec ça... Il faut bien une amorce. Je nous vois mal aller frapper à toutes les portes de l'île !

– Et pourquoi pas ?

Gomez chambrait. Lui qui avait déjà bien du mal à lever ses fesses pour aller baisser le store.

– Je ne crois pas que la méthode soit en cause, Olibo.

Fernando avait beau jeu, c'était lui qui avait créé l'affiche !

– En tout cas, sachez que les médias entrent en scène, et Drogo semble lui aussi vouloir se réveiller. C'est peut-être pas plus mal, au fond. Pour remotiver le ramassis de fainéants que nous sommes ! Bon. Y'a plus grave... Calhau et Botafogo. Qui a vendu la mèche à la RTP ? Ne me dites pas que c'est Praïa, même si les absents ont toujours tort !

– Mais enfin, Olibo ! Et d'abord, tu nous prends pour qui et...

– Et Fernando à raison. Certes, nous sommes payés la misère. Mais de là à aller vendre des mèches !

– Tu nous déçois, *Chefe* !

– Et puis moi, de toute façon, j'étais en vacances, alors...

– Doucement, doucement. Je n'accuse personne. Simplement, un petit rigolo que je crois bien connaître s'amuse à saupoudrer le dossier sur nos médias et gouvernants. Dossier confidentiel, je le rappelle !

– Si tu le connais si bien, ton rigolo, tu n'as qu'à lui demander ! Bon, Olibo, même si cela ne se voit pas, on a tous du boulot, alors...

Sur cet habile signal de Gomez, ils quittèrent mon bureau à l'unisson. Il était clair que je ne m'étais pas fait des copains ce matin là. Un lundi, en plus. Mais je connaissais mes hommes. Des mollusques, certes, mais pas des cafteurs.

Et Gomez avait raison. Je n'avais qu'à lui demander ! Seulement, Salif Oussaga était devenu difficile à approcher.

Il m'avait pris au piège avec son billet hebdomadaire. Il recevait les courriers, mais ne se sentait guère obligé d'y répondre. Il avait ce qu'il voulait, moi pas. Ce type était insidieusement intelligent. Oui, il avait ce qu'il voulait... Mais que voulait-il, d'abord ?

Il me fallait récupérer le manche, là. Sinon, bonjour la semaine qui s'annonçait, et encore une fois, ce n'était pas à la maison que j'allais pouvoir compenser.

A défaut d'Oussaga, tant pis, prenant les devants, je contactai Drogo.

*
* *
*

– Ah, bonjour, Braga ! Justement, j'allais vous joindre.

– Monsieur le Juge, je n'irai pas par quatre chemins. Que faire du dossier Maria ? Trois mois et nous sommes toujours dans les starting-blocks. Aucune piste crédible. Rien. J'en viens à penser que nous sommes en présence d'une mystification. Cette fille n'aurait tout simplement jamais existé. Aucun écho à son sujet, et je suis remonté jusqu'à Lisbonne. Seulement, Monsieur le Juge, la télévision semble vouloir s'en mêler, et...

– Et il est bien naturel, *Inspector*. A-t-on idée d'apposer des centaines d'affiches, ouvertement racoleuses, sur toute l'île ! Et je ne vous avais pas saisi de l'affaire, car c'était celle de la Sécurité Publique, que je sache ! Officiellement, pour moi, et pour *vous*, ce dossier n'existe pas ! Ou tout du moins, n'existait pas...

Il y venait ! Vite, relancer.

– Monsieur le Juge. Malgré tout, auriez-vous eu vent de quelque rumeur ?

– Ne tournons pas autour du pot, Braga. Dona Magistina vous a informé. Oui, je suis au courant de votre liaison. Depuis longtemps. Non, rassurez-vous, je n’ai rien dit. Et je ne dirai rien, tant que vous ne direz rien. Et en cela, c’est elle que nous protégeons. Car croyez-moi, le Président serait bien trop heureux de pouvoir la congédier à si peu de frais... Nous sommes tous en équilibre sur un drôle de château de cartes, Braga... Sinon oui, le Président a bien reçu un courrier.

– De Monsieur Salif Oussaga Boaventura, je suppose...

– Qui ? Allez savoir, Braga. Vous vous doutez bien qu’il manquait la signature.

– Le document est-il manuscrit ?

– Non. Anonyme à l’ancienne. Découpage de caractères typographiques, puis collage. Mais ne vous emballez pas, Braga. Vous n’irez pas bien loin avec cela :

« Maria est morte assassinée. Il faut aider Olivario Braga. »

Seulement, vous ne m’aviez rien dit quant au meurtre ! Une disparition, soit. Un meurtre, ce n’est plus la même chose !

– Encore faudrait-il que cela soit établi, Monsieur le Juge ! Il n’y a pas de cadavre. On tue une fille qui n’existe pas, il n’y a donc pas de cadavre ! Qu’en pensez-vous, Monsieur le Juge ?

– On peut aussi tuer une fille qui existe, et faire disparaître sa dépouille ! Et ce n’est sûrement pas elle qui se reconnaîtra toute seule sur l’affiche ! Poussez vos investigations, Braga ! Si les médias ont eu vent du

meurtre, et il ne me surprendrait nullement qu'ils aient reçu un courrier du même acabit, la population va gronder. Donnez au moins l'impression de prendre les choses en main. Vous, le « superflic », dixit le Diário. Que leur a-t-il donc bien pris ce jour là, d'ailleurs, pour écrire de telles bêtises ? Au revoir, Braga, et au boulot. Oui, je vous saisis de l'affaire, et non, nous ne nous sommes rien dit au sujet de Dona Magistina.

Il me raccrocha au nez, le goujat. Au moins, je savais dorénavant à quoi m'en tenir.

Oussaga avait réussi à réveiller la belle endormie. Peut-être était-il là, son plan.

Oussaga tout à la fois me plaisait et m'inquiétait. Son regard, surtout. Comme l'imperceptible nuance du ciel au passage du nuage, ses yeux d'enjôleurs pouvaient virer goguenards, voire menaçants à l'approche de ses crises. Quelque chose en moi me disait de fuir le bonhomme, mais je ne pouvais pas, comme sous l'emprise d'un prédateur charmeur. Et puis, il y avait Maria. Fût-elle une chimère, je me devais d'aller au bout.

Si mince que fût la piste...

*

* *

Nous avons basculé au mois d'août. Et en août, à Madère, le quinze, c'était Monte. Une immense procession, tous lampions dehors. La Vierge, le Christ, et toute la Sainte clique. Ce n'était certes pas ma chapelle, mais l'ensemble avait de l'allure. J'aimais bien aller à la fête à Monte, dévorer dans les beaux jardins l'*espetada regional*,

l'immense brochette de bœuf piquée de laurier, au gré des barbecues géants dispersés et à disposition.

Monte et sa blanche église surplombaient Funchal, et c'était la pagaille noire ce jour-là sur tous les accès, téléphérique compris. Quelques jours encore, tout cela se préparait.

Je n'avais pas rafraîchi mon parc d'affiches depuis un bon moment. Ce n'était plus la peine, la télévision avait pris le relais, les journaux et les radios avaient finalement suivi, j'étais presque célèbre. Je n'avais donc aucune raison d'en rajouter, et les affiches restantes arboraient le plus souvent moustaches et inscriptions obscènes. Les cons avaient fini par se lasser de la beauté de Maria.

Le petit de la RTP, Pacheco, s'était finalement révélé très professionnel, et à ma grande surprise, plein de tact. Le Président et Drogo y étaient peut-être pour quelque chose. La télévision publique relayait l'affaire sans forfanterie, diffusant régulièrement le doux visage une minute à l'entame du JT, sans mauvaises extrapolations.

Les radios et quelques journaux de la Place, dont le Diário, reprenaient sobrement. J'étais régulièrement sollicité par les médias, mais j'envoyais Gomez, ça le sortait.

Ainsi l'enquête n'avancait guère, mais dans la sérénité.

Curieusement, seul le Jornal voz Jovem, celui des jeunes catholiques, ne relevait pas l'affaire, trop occupé peut-être à apprêter la Vierge pour Monte...

Oussaga n'était pas réapparu, mais il encaissait toujours mes billets hebdomadaires, on me l'avait confirmé chez Marcelino. Peut-être Salif était-il à l'initiative du beau

bouquet anonyme que reçut Césaré le dernier vendredi de juillet ? Jamais elle n'avait tant souri depuis deux ans. Depuis son mutisme mais aussi, peut-être mon dernier bouquet... Salif visait juste. Ce garçon était plus que « dans ma tête ». Il était la tête que j'aurais dû avoir.

Pour « l'affaire » de la fameuse fuite, j'eus le fin mot de l'histoire, ou tout du moins une explication satisfaisante. Ce jour-là, je me souvins, mon agenda était ouvert de biais sur mon bureau, une feuille volante en travers résumant mes deux visites en gros caractères. Et les journalistes avaient de l'acuité, notamment Pacheco, qui n'en attendait sûrement pas tant. Oussaga et mes hommes n'avaient donc rien à voir dans l'histoire. Je ne m'excusai même pas devant ces derniers, l'épisode étant depuis bien longtemps oublié.

*
* *

L'ensemble s'installait dans un doux ronron. Nous n'avancions pas, mais la Criminelle venait d'acquérir un semblant de notoriété. Les médias, par leur prudence, injectaient du mouvement, mais point de psychose. Les autorités locales pilotaient à distance, avec précaution, car les élections à Madère, étaient comme les nuages : elles se profilaient toujours à l'horizon.

Elles pilotaient quoi, au juste, les Autorités ? Elles surveillaient la météo, l'altitude, la pression atmosphérique. Mais le véritable commandant de bord, le maître du cap, celui qui allait choisir où nous allions atterrir, se nommait Salif Oussaga Boaventura, *levadero* intermittent.

Oussaga ! Ange, ou démon ? Il offrait maintenant des fleurs à ma femme. Ce « pauvre type » parachuté d'un autre monde avait réussi à transformer le climat séculaire de l'île. En introduisant Maria dans notre microcosme gélifié, le judiciaire se réveillait (Drogo), les médias s'affûtaient (Silva, Pacheco), et la Police (moi) avait enfin un peu de grain à moudre.

Après des années de mer d'huile, il commençait à y avoir un peu de bulles à la surface de mon existence. Avec le recul, j'avoue avoir particulièrement apprécié cette courte période. Mais cela ne pouvait éternellement durer...

IV

Pour Monte, je sortais avec Césaré. Je lui collais un cierge dans la main, et nous suivions bien sagement la procession. Cette année, pour le quinze août, le temps était gris, vaguement humide, doux.

Pour grimper vers Monte, il ne fallait même pas penser au Niva, à cause des embouteillages.

Téléphérique à craquer, bus surpeuplés, il nous restait à enfiler de bonnes chaussures... Sept kilomètres, en pente croissante à partir du front de mer. Et presque autant pour la procession, puis le retour.

De chez nous, à mi-pente, c'était plus proche.

Pour l'occasion, la Municipalité de Funchal affrétait le triple de saucissons sur roues, et tolérait le surbooking. Les embouteillages vers le saint village prenaient ainsi l'allure d'une immense chenille jaune, la couleur de la compagnie municipale de bus, ainsi que celle des taxis.

Pour éviter les croisements intempestifs des saucissons sur les étroites épingles des ruelles, on instituait un vaste

parcours giratoire, avec grande pompe aspirante et refoulante au sommet. Un bus montait, arrivait, dix minutes calibrées, puis un autre repartait, descendait. Même chose en bas, mais à l'envers. Premier entré, premier sorti. Le cœur et ses oreillettes. Et tous les Bleus de la Sécurité Publique préposés au talkie-walkie. C'était leur sortie de l'année.

Et bien, malgré les moyens, chaque année, c'était toujours une pagaille monstre. Le téléphérique, c'est bien simple, c'était pire...

Je décidai pour la journée de mettre Maria en veilleuse.

J'imposai à Césaré la robe rouge, me fendis moi-même d'une chemisette, et « nous » décidâmes d'aller à pied. Il était environ dix heures. Césaré avait gardé davantage de ligne que moi, et cela se sentit lorsque la pente devint sévère. Après une heure de cet enfer, nous arrivâmes au grand carrefour, où les bus chargés déchargeaient. Tout auréolé sous les bras, je détectai rapidement la première buvette. J'interpellai le barman.

– Vous voulez quōa ? Me demanda-t-il, en se grattant les couilles. Elégant.

Je rejoignis Césaré avec mes deux canettes de Corral, puis nous nous enfonçâmes dans le village-jardin noyé sous les eucalyptus.

Monte avait beaucoup d'allure. Outre le téléphérique et les *caros de cesto* attrape-touristes, le village constituait un jardin ombragé, suspendu au dessus de la métropole, où les quelques ruelles allaient se perdre entre les arbres et

les maisons. Un havre de paix, presque désert d'habitude. Une fourmilière, aujourd'hui, étonnamment calme. Des centaines de personnes se dispersaient au hasard des allées, et le doux fumet du bœuf grillé, mêlé à celui du laurier, exhalait des foyers épars. Tout respirait la quiétude, à peine troublée à l'approche des buvettes.

Comme une vis sans fin, la procession avait déjà débuté son mouvement perpétuel. J'achetai le cierge annuel de circonstance pour Césaré, puis nous prîmes place dans le train des pénitents. Beaucoup me dévisagèrent, célébrité nouvelle oblige.

Je baissai la tête à l'approche d'une caméra de la RTP. Mais elle n'était pas venue pour moi.

En tout cas, j'avais une touche, avec la petite vieille dame à tête bleutée qui me précédait dans le cortège : elle me souriait, se retournant à chaque arrêt. Les gens transpiraient la sérénité et le bonheur.

Une fois par an, j'étais catholique, et c'était le quinze août à Monte. La procession rejoignit le parvis en léger contrebas de la blanche église de Nossa Senhora do Monte. Certains, plus allumés que leurs cierges, attaquaient les quelques dizaines de marches à genoux. La messe allait être donnée, mais pour moi, elle était dite.

Car là, le charme se rompait, et j'allais me faire chier, comme à chaque fois. Mais Césaré pétillait. On pouvait toujours croire un peu aux miracles...

*

* *

A la fin, c'était manger où tomber. Nous rejoignîmes les jardins qui prenaient en écharpe l'église. Au premier stand, je me procurai une bonne livre de viande et deux épées de laurier. Avec Césaré, c'était tout bénéfice. Avec son appétit de moineau, j'étais assuré d'avoir double ration.

Je trouvai un barbecue à peu près disponible, et en jouant un peu du coude y déposai les brochettes géantes. J'allai rechercher de la Corral pendant que Césaré surveillait la cuisson, c'était son domaine.

J'aperçus alors en léger contrebas mes deux auto-stoppeurs jouant à cache-cache dans les hortensias.

Des centaines de personnes éparpillées dans les jardins, et pourtant je tombais encore sur eux. Encore et encore... Etaient-ils des espions à la solde d'Oussaga ?

Mais oui ! Ça collait ! Et cette affaire était au centre d'un vaste complot anarcho-trotskyte à l'échelle mondiale... Non ! Interplanétaire ! Dont j'étais le bras piloté ! Et les franc-maçons ! Et les extraterrestres ! Et...

– Bon alors, vous voulez qu'ça ?

– Hein ? Ah oui...

Il me fit sortir brusquement de mon rêve intersidéral, sans se gratter les couilles ce coup-ci.

Je pris mes Corral et, tout en rejoignant Césaré, j'éprouvais encore la douce excitation de mon petit rêve éveillé. Au centre d'un vaste complot interplanétaire !. On pouvait bien fantasmer gentiment, se laisser aller à un peu d'enfance. Mais j'aurais été bien emmerdé s'il se fût agi de la réalité.

Je retrouvai ma femme, et nos *espetadas* fumants. Une excitation avait chassé l'autre. Et puis de toute façon, les espions avaient quitté les hortensias. J'engloutis avec appétit les presque deux *espetadas* au grand mépris des règles de la diététique, arrosés des deux Corral, accordant à Césaré la portion congrue. L'inconvénient avec les brochettes géantes, était que l'on s'en mettait plein les doigts et la moustache. Je n'avais pas de moustache. Des doigts, oui.

Légalement ivre de barbaque et de bibine, je m'effondrai sur un banc miraculeusement libre, à côté d'un eucalyptus sur le tronc duquel se pavanait encore une de mes affiches jaunies. Césaré s'assit sagement à mon côté, les deux mains posées bien à plat sur ses genoux serrés, le regard transperçant les hortensias d'en face.

Mes mains suintaient la graisse animale. J'attendis que l'allée fût à peu près déserte. Et comme un blasphème, je me levai et barbouillai de mes deux mains grasses le visage de Maria. Je ne pus exprimer pourquoi, mais cet acte gratuit me fit du bien.

Et bien m'en prit, car par ce geste, je venais sans le savoir d'épousseter la lampe d'Aladin.

*
* *

Le Génie enfin libéré prit les traits de la petite vieille aux cheveux bleus du matin. Elle passait alors, me remit, s'arrêta, et dans un sourire :

– Il y a des lavabos, Monsieur. Le cabanon, là-bas, au bout de l'allée.

Comme un gamin pris en faute, je mis à la hâte mes mains derrière mon dos.

– Oh, bonjour, Madame ! Et belle journée, n'est-ce pas, malgré les nuages...

– Oui, et que le Seigneur soit avec vous, Monsieur. Avec vous aussi, Madame...

– Elle ne vous répondra pas. Elle est muette.

– Et sourde ? Oh, la pauvre enfant !

Le pire était que Césaré n'était même pas sourde. Mais je n'avais vraiment pas envie de m'étendre. Je n'eus pas à le faire cependant, car elle embraya sur autre chose.

– Et quelle idée de vous essuyer les mains sur un aussi joli visage ! Et je le reconnais, il appartient à Maria, la fille du journal télévisé. Vous même l'aviez reconnu, n'est-il pas ?

Tout cela dit sur un ton un poil ironique, mais elle était adorable. Je n'eus pas le courage de lui mentir.

– Vous me croirez si vous le voulez, mais je suis de la Police, et chargé de retrouver Maria. C'est moi-même qui ai déposé cette affiche !

– Oh mais je vous avais reconnu dès ce matin, Monsieur Braga ! Vous savez bien, l'article dans le journal... même si les semaines ont passé. Dites, ne volez tout de même pas la vedette à notre Sainte Marie, Monsieur Braga ! En tout cas, vous me voyez bien fière de notre Police, qui par votre présence en ces lieux, montre son intérêt pour les choses « d'en haut ». Avez-vous donc remarqué le nombre de personnes qui vous ont regardé pendant la procession ?

Elle eut un petit rire. Et bien oui, j'avais remarqué !

– Et pour vos investigations, Monsieur Braga, si je puis bien évidemment me permettre : avez vous pensé au Carmel ?

– Hein ? Le Carmel... Les nonnes, pardon, les sœurs, le couvent... tout ça ?

– Oui ! Le Carmel, de Santa Maria da Madalena ! A Cural das Freiras. De toute façon, il n'en existe qu'un sur cette île. Mais évidemment, vous y aviez déjà pensé, n'est-il pas ?

– Oui, enfin... Et qu'est-ce qui vous permet d'évoquer cette vénérable institution ?

– Et bien, voyez-vous, avec mon immense dévotion, je puis vous dire ceci. Ma propre mère avait cette bien curieuse sentence. Elle disait souvent : « A Madalena, lorsqu'elles s'échappent, c'est toujours vers les étoiles ». Faites en ce que vous voulez, Monsieur Braga. Il est grand temps pour moi d'attraper un bus. Au revoir, Monsieur Braga, j'ai été très honorée de vous rencontrer. Au revoir, Madame, même si vous ne m'entendez pas. Et que la Sainte Vierge guide vos pas à jamais !

Le Génie avait parlé, exhaussé mon vœu le plus cher, et venait de se vaporiser.

« A Madalena, lorsqu'elles s'échappent, c'est toujours vers les étoiles ».

Enfin une vraie piste. Mais bien sûr ! Elle était là, la piste. Tellement évidente. Encore merci, Madame !

Madalena, le seul endroit de l'île où l'on cloîtrait encore les femmes ! Le premier endroit où chercher. Quatre mois pour le découvrir...

*
* * *

Allais-je enfin me mettre à croire en Dieu après tout ça ? J'avais, mais alors totalement, occulté l'affaire avant d'aller à Monte. Dans la poche, et trente-six mouchoirs par dessus, tout occupé à ma fausse piété. Puis vinrent les apparitions...

Tout d'abord les Français, puis le portrait, profané par mes soins, puis surtout la petite vieille qui remit en jeu Maria. Quelle main invisible avait guidé tout ce petit monde ? Qui était vraiment celle qui m'avait divulgué la « cache » de Maria ?

Car oui, curieusement, j'étais maintenant persuadé, confusément, que la vieille dame savait. Savait pour Maria et le Carmel. Que représentait-elle, d'ailleurs, dans l'organisation des extraterrestres, avec ses cheveux bleus ? Pourquoi cette confiance, aujourd'hui, le quinze août, là, dans mon jardin ?

Et pourquoi pas, bordel !

Il fallait cependant revenir sur Terre...

Il n'y a PAS d'organisation, Olibo, et tu le sais bien, n'est-ce pas, que le hasard est souvent le meilleur pourvoyeur de confidences. Le hasard et les enquêtes... Si les usagers savaient, ils auraient comme froid dans le dos.

Il fallait réagir. NON, Dieu n'y était pour rien. NON, il n'existait pas d'organisation diabolique. OUI, j'avais simplement une nouvelle piste. OUI, par le fruit du hasard, et les Français vagabonds n'y étaient pour RIEN ! Rien...

Et Oussaga, y était-il pour quelque chose ?

Nous intégrâmes pour le retour la grande chenille jaune. Excité j'étais, malgré tout. Une nouvelle piste, solide, en apparence. Mais il y avait potentiellement de quoi déchanter, aussi. Car le Carmel, ce n'était pas si simple !

A la maison, nous nous contentâmes d'une soupe froide après mon trop-plein carné du déjeuner. Césaré avait vraiment un appétit d'oiseau. Elle cuisinait, pourtant. Et même très bien. Pour moi.

*
* *

J'étais bien ennuyé avec mon Carmel. Je me rendis compte que je ne connaissais absolument rien de ce monde du silence, et que ceci, jusqu'à présent, ne m'avait jamais vraiment empêché de dormir. Je sentis cependant que j'allais avoir à marcher sur des œufs.

Je me doutais bien qu'il ne suffirait pas d'aller frapper à la pieuse porte de l'institution, bombant du torse, pérorant du *Inspector* par ci et du *Chefe* par là. Ils étaient bien là, mes extraterrestres, derrière cette porte, j'en étais persuadé.

Le lendemain, à la bibliothèque municipale pour la journée, je me documentai.

Et bien, j'allais en apprendre des choses ! Comme quoi, il n'y a pas d'âge pour... Chez moi, jusqu'à présent, l'Eglise, c'était relativement simple. Un chef, là-bas à Rome, et plein de fonctionnaires partout dans le monde, qui bossaient le dimanche. Quelques traditions, dont la fête

à Monte, pour mettre de la couleur à l'ensemble, et surtout, un petit paquet de jours fériés pour se rouler les pouces ou aller à la pêche. Après... Dieu, le Christ, la Vierge, les apôtres, tout ça, c'était plutôt opaque pour moi. Quant au Salut de mon âme, on allait bien voir en temps utile.

Je découvris à la bibliothèque, à travers une dense documentation, un monde que je n'aurais imaginé. Un monde d'une complexité bien supérieure, par exemple, à celle de la tuyauterie déjà bien nouée de l'administration portugaise. Un sac de nœuds deux fois millénaire, pur produit d'une histoire mouvementée.

L'Eglise avait patiemment tissé une toile au fin tamis, de laquelle pas même les incroyants échappaient. Les plus profondes de nos valeurs étaient minées. Les républicaines, même, ancrées dans cette morale judéo-chrétienne universaliste.

Pour tout dire, si j'avais trucidé des petites vieilles, fait souffrir des enfants, des animaux, craché sur les pauvres, exhibé ma bite, mes millions, et bien... et bien même les athées les plus fondamentalistes m'auraient conchié. Ils pouvaient être parfois encore bien pire que les curés, ceux-là.

Tout le monde était contaminé, jusqu'aux gauchistes les plus caricaturaux. Aider son prochain. Personne n'avait encore osé revendiquer la religion du « chacun sa merde », même si, dans la pratique, elle avait beaucoup d'adeptes...

En tout cas, deux mille ans, ça avait patiné bien des cerveaux. Au Portugal, surtout. A Madère, en particulier. Karl Marx pouvait aller se remettre aux billes. Au royaume des barbus, ceux des évangiles avaient quelques longueurs d'avance.

Bon. Je n'étais pas venu ici pour dissenter sur la morale, même si cela me fit du bien de me dérouiller un peu les méninges. Retour au Carmel, un truc encore plus compliqué dans ce truc déjà compliqué qu'était l'Eglise.

*
* *
* *

Pour dire vrai, je ne compris pas grand chose. Avec les apostoliques, les contemplatifs, ceux de Saint Joseph, de l'Emmanuel, les thérésiens, les déchaussés, les réformés, les non-réformés... Il existait même des « fraternités carmélitaines de laïcs ». Ce qui liait toutes ces aimables personnes, était une dévotion sans borne pour la Vierge Marie.

Rock n'roll !

Je découvris que le Carmel de Santa Maria da Madalena était rattaché « à l'ordre thérésien et avait adhéré à la réforme intestine de 1594 ». Sauf que je ne trouvai nulle part dans mes documents ce que pouvait bien représenter la dite réforme.

Je continuais.

Le premier Carmel de Sainte Thérèse du Portugal fut fondé en 1948 à Coïmbra par une certaine Lúcia dos Santos, née en 1907 et qui occupa sa vie à voir le bon Dieu partout. De nos jours, on envoyait en psy pour moins que cela.

Le Carmel de Coïmbra, affilié aux « sœurs carmélites de la réforme », essaima dans le pays, jusqu'à Cural das Freiras, trou à rats improbable aux confins d'une vallée

verticale en plein cœur de Madère, petit point sur l'océan.
Pour prier tranquille...

Curral ne fut pas choisi par hasard. Dès 1566, les religieuses de Santa Clara vinrent s'y réfugier lors du Pillage de Funchal par les Français...

« L'Ordem terceira do Santa Maria da Madalena » fut donc bâti en 1967-68 à la gloire de la Vierge, sous le village étagé de Curral, qui à bien des égards, avait des allures de bout du monde. Le canyon spectaculaire et étroit débouchait sur un véritable mur : le versant nord du Pico Ruivo. La base du mur était grignotée par les quelques blanches maisons du village, cherchant le soleil accompagnées de leurs maigres vignes suspendues. Quelques bananiers étaient venus également se perdre dans cet appendice.

L'étroite route qui reliait le village au reste du monde (c'est-à-dire Funchal) était effroyable, et il était préférable de la suivre dans le brouillard pour éviter le spectacle des précipices vertigineux. Et puis surtout, surtout... Mieux valait ne pas avoir à croiser le bus...

Les bus. Joachim. Ceux de la Rodoeste. A cette évocation, j'écrasai une larme d'un revers.

Lorsque le monde sera mûr pour imposer, je me réfugierai à Curral, vivre d'eau fraîche, de bananes, et de...

Il ne manquait pas de filles, à Curral. Vingt-quatre au total, maximum syndical, ayant fait vœu de chasteté, ou à deux doigts de... Trois ans de noviciat, il fallait donc faire vite. Avant que des poils ne leur poussassent au menton, la faute aux hormones non stimulées.

Certaines novices donnaient de leur temps aux œuvres sociales de la Région Autonome et de la ville de Funchal. Maria avait-elle été novice ? J'avais bien du mal à l'imaginer sœur, avec son petit cul affolant et sa bouche à tout croquer.

Je tombai pour finir sur un article iconoclaste qui raillait la pratique apparemment très répandue du saphisme, plus familièrement le touche-pipi, chez les cloîtrées carmélitaines. Cet article me fit du bien, et réveilla en moi un soupçon de Malin à l'issue de cette sage journée d'étude.

J'ai dû en rire trois secondes. Assez pour déplaire aux lugubres rats de bibliothèques qui m'entouraient. On me poussa dehors poliment.

Je finissais donc par cette note cocasse sur les mœurs religieuses, et je ne pus m'empêcher dans l'embouteillage du retour de me coller entre les oreilles un peu du fracas des Rolling Stones. « Their satanic majesties ».

Comme quoi, Dieu menait bien à tout.

*
* *
*

La journée à la bibliothèque, intense pour mon pauvre cerveau rouillé, m'avait envoyé direct chez Morphée sans l'habituelle escale sofa. Même le bouche-à-bouche du pourtant lippu Mick Jagger n'avait pu bien longtemps me maintenir en vie. Ce fut au petit matin, sur la terrasse, apaisé, que je tentai de coller quelques morceaux.

Je partis du principe, pure hypothèse, que Maria était

novice à Madalena, au moment du drame. J'avais bien compris qu'avant leur postulat, c'est-à-dire durant leur noviciat, les filles de Madalena se devaient d'être présentes dans la société civile, en participant notamment à l'organisation de l'aide sociale sur l'île. Il était vrai que j'avais déjà croisé quelques filles, arborant croix et voile, à l'hôpital et dans certains services municipaux. Certaines étaient moches, d'autres jolies. Jolies... Peut-être même avais-je déjà aperçu Maria ?

Car Maria aurait pu donc, en toute logique, travailler pour la municipalité, ou l'hôpital, ou autre, et dans ces circonstances, rencontrer Oussaga. Puis le destin... C'était plausible. Mais alors, pourquoi à l'hôpital et à la mairie n'avait-on pas daigné reconnaître Maria ? Le voile, peut-être ? Le nom ? Car au Carmel, il n'était pas rare d'être « rebaptisée ».

Oui, mais Maria était belle. Très belle. Objection, les nonnes étaient selon les canons de l'Eglise asexuées. On ne les regardait donc pas. Je dus bien admettre qu'elles se ressemblaient toutes un peu. Même les plus belles. Et puis l'artiste au fusain en avait peut-être ajouté. Donc, Maria aurait pu passer inaperçue, et ne pas se nommer Maria nonne. Ou se nommer Maria, nonne ! Mon hypothèse, pourtant malmenée, tenait cependant toujours la route. J'allais donc la suivre, cette hypothèse. En faire une doctrine. Par conséquent, j'irais cuisiner au couvent.

Restait Oussaga. Au départ, j'aurais volontiers imaginé leur rencontre dans un bar glauque. Le milieu de la nuit. Une autre piste vraisemblable après tout, et Maria en prostituée haut de gamme. Je n'y croyais pas, cependant.

D'abord, les putes, je les connaissais presque toutes. Elles n'étaient pas légions, à Madère. Ensuite, Oussaga et son Coca-Cola. J'avais du mal à l'imaginer en rapace nocturne.

Et puis la petite vieille au casque bleuté. Et l'apparition de mes routards dans les hortensias. Et pourquoi pas la robe rouge de Césaré, tant qu'à y être...

Au grand mépris des grands standards de la Police scientifique, il nous arrive souvent à nous autres, enquêteurs, de nous en remettre au bon vieux pifomètre, parfois teinté de surréalisme. Démarche « heuristique », mon œil...

Et puis surtout, peut-être : le seul journal à se taire, le Jornal voz Jovem, était celui de curés.

Comment dire... La piste du Carmel, je la sentais. Voilà, c'était dit. Et Oussaga avait sûrement rencontré la jeune novice dans un des foyers de la ville, voire à l'hôpital. C'était comme cela. La doctrine. Par contre, quant à la suite de leur « histoire », pour l'instant elle leur appartenait...

Je n'allais rien dévoiler à Drogo, encore moins aux médias. A Oussaga, oui. Dès mon rapport hebdomadaire. Bon sang, il allait bien finir par se souvenir...

*
* *
*

Le vendredi, je le trouvai chez Marcelino. Sûr qu'il m'attendait ! Avait-il pressenti mon pas de géant ?

- Salif, j'ai beaucoup de choses à te dire.
- De bonnes nouvelles...
- Oh oui ! Enfin... Un Coca ?
- Certainement. Garçon ? Un Coca, et une Corral, à la pression. Une Corral, ça ira, Olibo ?
- Et bien soit !

Il me sourit.

- Alors, Olibo. La Sainte Vierge t'a montré le chemin ?

Heureusement, j'étais déjà assis.

- Je t'ai vu, à Monte. Je t'ai vu maculer le visage de Maria. Pourquoi ?

- Salif, c'est compliqué... Mais sache que ce geste m'a dirigé vers une drôle de piste. Le Carmel.

- Tu y as enfin pensé !

- Mais...

- C'était la première des pistes, Olibo.

J'étais cramoisi. De honte et de rage.

- Mais nom de Dieu, tu ne pouvais pas me dire...

- Calme-toi, Olibo. C'est une simple déduction logique. Mais je me suis refusé jusqu'à présent d'interférer sur ta méthode. Tu dois me trouver déjà assez pesant dans l'histoire, et ce n'est vraiment pas la peine d'en ajouter. Mais oui, j'avais pensé à la piste du couvent. Peut-être parce que le portrait semblait venir tout droit du ciel... Simplement, j'attendais TA confirmation. Car, vois-tu, je me fais peur, depuis l'apparition de mes troubles. Peux-tu le comprendre ?

Tout mon enthousiasme était ruiné. J'étais nullissime. Je n'osai même plus évoquer la petite vieille. Il le ressentit.

– Mais Olibo, rassure-toi, tu es un bon flic. J’ai à peine exagéré dans le Diário. Et puis, j’ai confiance en toi. Cela prendra le temps qu’il faudra. Laisse-moi juste te débayer un peu le chemin.

– En envoyant des courriers anonymes ?

– Par exemple. En saupoudrant. Cela te dérange ?

Non, cela ne me dérangeait pas. Plus. Il me poussait ainsi aux fesses, voilà tout. Je repris les rênes.

– Salif. Souviens-toi. Les foyers de réfugiés, d’indigents, l’hôpital, une jolie sœur novice...

– Les foyers, des centaines de fois. L’hôpital, presque autant. Des nonnes, par dizaines. Désolé, Olibo, j’aurais tant aimé... Mais continue donc, va au couvent, va ! Là-bas est la clé. Je le sens comme tu le sens. Vendredi, n’oublie pas ! Au revoir, Olibo, tu es un bon flic.

– Et au fait ! Merci pour les fleurs, pour Césaré. C’était bien toi qui...

Il me laissa tout bête, là, avec ma bière et son Coca. « T’es un bon flic »... Un bon chien-chien, oui ! Va au couvent et rapporte ! Je me sentais humilié. Humilié par ce grand Africain qui pilotait le plus fantastique embroglio médiatico-judiciaire que se préparait l’île pour les mois à venir. Et comme si cela ne suffisait pas, on allait maintenant mouiller le clergé...

Ce type était un sorcier.

Je bus, bus à nouveau, jusqu’à son Coca, laissé là. J’attendais Silva. Il vint, non accompagné. Ou plutôt si, mais par une autre. Je me fis discret et partis rejoindre le micro-ondes puis le sofa jaune, qui m’accueillit à bras ouverts jusqu’au petit matin.

*
* *
*

J'avais des congés à prendre, mais je ne pouvais décemment laisser tomber l'affaire. Tous les yeux de l'île étaient maintenant braqués sur moi, j'aurais eu l'air de quoi ! On allait se contenter d'un petit dimanche, en virée pique-nique avec Césaré.

Je me rapprochais un peu d'elle, ces derniers temps. Une valeur refuge...

Et puis, mon récent coït foireux avait laissé quelques traces, et pas seulement sur le sofa. Mais le temps avait accompli son œuvre... Je sortais avec Césaré, elle était ma femme même si je pensais que je n'allais peut-être plus jamais la toucher. La mère de mes enfants... Le sexe, Césaré s'en foutait, du moins me semblait-il, et j'avais ce qu'il me fallait ailleurs. J'étais peut-être un brave type, finalement. Oussaga avait raison. Je m'occupais donc de ma femme : déjeuner sur l'herbe, sur le seul endroit à peu près rectiligne de l'île, le plateau de Paúl da Serra.

Le Lada aurait pu tracer la route tout seul, tant il l'avait arpentée, tout du moins jusqu'au col d'Encuméada. La pause apéritive eut lieu chez le moustachu du col. Nous étions dimanche, donc pas de *levaderos*, mais quelques touristes.

De là nous bifurquâmes à gauche, sans plonger vers le Nord. La grande prairie surmontée d'éoliennes et piquetée de moutons s'offrit alors à nous. Il faisait exceptionnellement beau sur cette terre de brume et on voyait l'océan sur trois côtés, comme d'avion. La brise était

légère, la température tellement idéale qu'elle en paraissait inexistante.

Le repas pris, je m'endormis le nez dans le gazon, bercé au son régulier des éoliennes, laissant Césaré au milieu de ses fleurs et de ses moutons. Je me réveillai en fin d'après-midi la face zébrée, à l'issue d'un profond sommeil. Assise à mon côté, Césaré confectionnait un bouquet. Elle me sourit. Je me levai, l'embrassai dans le cou. La quiétude, et un début de commencement de joie : le sourire de ma femme. Je jetai un coup d'œil alentour. Personne. Je regardai au loin. Trois quarts bleu, l'océan, le ciel, un quart ocre zébré de vert, les crêtes du Pico Ruivo, vers l'est.

De mon promontoire, je dominais ainsi le monde. J'étais donc à cet instant le Roi du monde, prêt à affronter les carmélites, dès le lendemain.

*
* *
*

De bon matin, je pris la route de la mort pour Cural das Freiras en serrant les fesses durant tout le trajet. Je ne croisai aucun bus, heureusement. La route, en corniche, arrivait par le haut du village, et ses quelques commerces. Je passai devant l'unique terrasse et ils étaient déjà là à faire les lézards, mes deux poissons pilotes. J'étais donc sur la bonne voie. A leur hauteur, je baissai la tête.

Je descendis les grandes boucles à travers les maisons et les vignes étagées. Bien curieux village, avec l'administratif et le commerce tout en haut, la populace s'éparpillant en dessous sur la pente. Médiéval presque. Le château de Kafka chez les Tartares de Buzzati, au pied du

cirque du bout du monde...

Et oui, n'en déplaise, j'avais lu quelques livres.

Les gens d'ici avaient des mollets conséquents. Surtout les nonnes, vu que le couvent était tout en bas. Comme un symbole inversé, l'aspiration vers le Ciel était ici bien ancrée à terre.

Je garai le Lada devant la bâtisse sans style. Une caserne. Réplique du Carmel, célèbre celui-là, de la colline des Anges à Getafe, en plein cœur de l'Espagne. Je le savais parce que je l'avais lu, en même temps que les aventures de Mère Maravillas de Jésus, la fondatrice. Parce que vous vous doutez bien qu'à la base, je m'en foutais un peu. Et la « caserne », je passais d'habitude plutôt sans la voir.

Un énorme portail, un petit jardin à la française, mais sobre, un grand porche pour aller puiser au cœur des trois quatre bâtiments ventrus, blanc et rouge. Tellement austères, les bâtiments, que je n'y distinguai pas de chapelle. A l'intérieur du grand carré, quelques silhouettes fuyantes et drapées rasaient les murs sous de sombres arcades.

Santa Maria da Madalena était-il hanté ? On eut dit des fantômes...

*

* * *

Je frappai à la plus haute des portes. On m'ouvrit, m'introduisit, mais point trop loin, dans une sorte de parloir sans fenêtre flanqué d'une croix au mur. On me dit de patienter assis, qu'on allait chercher la Mère Prieure.

Carrément, la Mère Prieure...

Elle entra, l'air à la fois doux et sévère, le teint jaune. Comment lui donner un âge ? Elle s'assit à distance respectable.

– Monsieur Braga. On nous a averties de votre visite. Soyez le bienvenu, dans une des innombrables maisons de Dieu.

Ma sœur ? Ma Mère ? Ma tante ? Ma cousine ? J'optai pour « Ma Mère », pour Mère Prieure.

– Ma Mère. Je vois avec satisfaction que mes services ont bien travaillé en annonçant ma venue et...

– Il ne s'agit pas de vos services, Monsieur Braga. Mais de Salif.

.....

– Vous connaissez donc Monsieur Boaventura !

– Oui, nous connaissons Salif. Il a déjà frappé à notre porte plusieurs fois, nous l'avons accueilli. Il a également séjourné dans les foyers où officient certaines de nos jeunes sœurs. A l'hôpital, aussi. Nous l'avons perdu de vue il y a quelques années, puis il a réapparu. Et il nous a écrit. Pour nous dire que l'*Inspector-Chefe* Braga allait venir nous rencontrer. Il nous a suppliées de bien vous recevoir. Il n'a pas indiqué pourquoi.

Je n'étais guère à l'aise face à ce pingouin mystique. J'avais l'impression de jouer une partie de Mikado. Une question de travers, et tout pouvait s'écrouler.

– Ma Mère, on a dû vous renseigner sur une disparition.

– La pauvre fille de l'affiche ? Bien sûr, nous sommes

au courant. Si c'est à vous que l'on doit cette misérable exhibition, je ne vous félicite pas, mon fils !

– Et cette fille... disons...

– Vous voulez savoir si cette pauvre âme nous a déjà visitées. Elle a fait plus que cela, Monsieur Braga. C'est nous qui l'avions « baptisée » Maria.

– Elle était donc novice ici, à Santa Madalena !

– Oui, Monsieur Braga. Mon devoir aurait été de taire tout ceci. Mais vous êtes de la Police, et je dois m'incliner, malheureusement. Le terrestre a pris le pas sur le spirituel, et c'est bien triste.

Putain, j'avais pour une fois vu juste !...

– Maria est donc ici !

– Etait, Monsieur Braga. Car effectivement, il y a cinq ans, elle nous a quittées, quelques temps après Salif.

– Elle n'est pas inhumée ici, Monsieur Braga, si c'est ce que vous peinez à me demander. Elle est partie. Elle a quitté l'Ordre, si vous préférez. Bien vivante. A quelques semaines de son postulat. Quel gâchis... Mais tel était son désir.

– Quelle novice était-elle, ma Mère ?

Elle s'attendrit. Elle continua sans trop me voir, les yeux plantés dans le mur derrière.

– Eclairée, attentionnée, éprise de foi, aimante. Elle aidait à la destinée du foyer de Misericórdia, en ville. Des pauvres gens, sans abris. Elle œuvrait à l'hôpital, aussi. Mais Maria était secrète. Terriblement secrète. Elle nous a rejointes à tout juste dix-huit ans, nous a quittées à même pas vingt. Elle nous a juste dit au revoir, et merci, et bon courage. Et elle a pris définitivement le bus. Un jour. Il y a environ cinq ans.

– Environ ?

– C'était au printemps, nous avons célébré Pâques. Ecoutez, Monsieur Braga, vous en savez assez. L'Eglise a aussi son devoir de réserve.

– Attendez, ma Mère. Lui connaissiez-vous une famille ?

– Nous. Et puis sa mère, quelque part en Algarve. Je ne puis vous dire comment la toute jeune Maria a fini à Curral, au cœur de Madère, à mille lieues du continent. Je ne l'ai jamais su. Elle a frappé, elle est entrée. Nous l'avons accueillie, aimée. Le reste ne me, ne nous regardait pas. Et ne vous regarde pas !

Je crus apercevoir une petite pépite mouillée dans son œil. Avait-elle aimé Maria plus que de raison ?

Elle finit par me donner la véritable identité de Maria, et ce fut bien difficile pour elle.

Maria devenait Mado Chaves, du bout des lèvres de la Mère Prieure qui trahissait ainsi celle qu'elle avait manifestement beaucoup aimée.

Mado Chaves...

– Partez, Monsieur Braga. Et vous n'êtes jamais venu.

Je déguerpis sans attendre sa bénédiction.

*

* *

Je ne regagnai pas le Lada. J'allai m'asseoir à mi-hauteur de la pente, sur une marche d'une des innombrables ruelles en escalier qui grimpaient droit vers

le haut du village. J'étais à l'ombre sous la vigne suspendue. Elle était belle, tachetée de bleu. Elle allait bientôt donner.

Je fermai les yeux pour m'apaiser. Je devinai enfin toute la violence sourde dans la dernière réplique de la Mère Prieure. Elle souffrait de son amour impossible. Elle m'avait finalement aidé, faisant exploser son devoir de réserve... Et elle souffrait, aussi, de m'avoir aidé. Ces maux semblaient nécessaires, au fond. Ils ouvraient un nouvel espoir, pour moi, mais aussi peut-être pour elle. L'espoir de retrouver Maria.

Maria avait donc existé. Puis voici que débarquait Mado. Mado Chaves. Maria Mado Chaves. Elle avait croisé Oussaga. Au foyer, à l'hôpital, ou au couvent. Peut-être les trois. J'en étais maintenant à peu près persuadé. Où était-elle à présent ? Assassinée par Oussaga ? Alors à Madère encore, toujours, pour toujours : sous terre, au fond d'un ravin, d'une fosse marine... Vivante ? Alors sûrement ailleurs. En Algarve, près de sa mère ?

Je fermai les yeux de plus belle. La brise était douce et j'avais fait un pas de géant.

Ça s'agitait derrière. Ça descendait, ça s'approchait. Je fermais toujours les yeux. Ça me frôla, me dépassa. Je comptai jusqu'à dix, relevai les paupières. Les deux poissons pilotes, devant moi, de dos, s'éloignaient vers le bas, papotant de leur étrange dialecte.

Ils descendaient vers la route. Comme s'ils m'invitaient à en faire autant...

Ce que je fis enfin pour rejoindre le Lada. Après avoir compté jusqu'à cent.

*
* *
*

De retour au bureau, j'eus droit à quelques moqueries.

– Alors, elles vont bien les filles ?

– C'est'y vrai à ce qu'on dit que derrière les murs du couvent, elles se promènent à poil ?

– Bon, sinon, Olibo. Maria en vrai est-elle aussi belle que sur MON affiche ?

– Oui oui, Fernando.

Je m'en tirai avec un clin d'œil, et un index tendu en travers de ma bouche. Chut ! Je filai vers mon QG. Qu'allais-je donc leur raconter ?

Tout ? Rien ? Un peu ?

Rien. Tout du moins pour l'instant. Je fis venir Gomez.

– Olibo ! Tu ne vois pas que je suis occupé...

– A ne rien faire, oui, je sais. Bon, assieds-toi. Je reviens donc de Santa Madalena. Et Maria y est inconnue au bataillon.

– Ah ! Je vois qu'on avance...

– Arrête, Gomez. Ça ne m'amuse pas. Bon, tu es plus ou moins chargé du service de presse. Alors écoute. On n'évoque PAS la visite au Carmel. Je ne veux surtout pas d'emmerdes avec l'Eglise. Vu ?

– Oui, mais les carmélites...

– Elles savent être discrètes, tu peux me faire confiance. C'est le monde du silence, là-bas. Et puis de toute façon, y'a plus à y fouiner.

– Ok, *Chefe* ! Donc ?

– Donc ? Comme avant. « *L'enquête suit son cours* », point. Et avec le sourire. Ce sera tout, Gomez. Tu peux retourner à tes passionnantes occupations.

– Et au fait, Olibo. C'est vrai, pour les filles à poil ?...

– Dis donc, tu te dévergondes, mon second ! Où est-elle donc passée, ma petite sainte-ni-touche ? Non. Conneries que tout cela. Là-bas, c'est la banque. Avec plein de pingouins noir et blanc dessus.

– Tu veux dire, des pin... gouines ?

Il quitta la pièce, riant tout seul de sa vanne foireuse. Il avait bien changé, mon petit Gomez. Lui dans le temps si coincé s'essayait même à présent aux calembours les plus mauvais. Cela le rendait au fond aujourd'hui bien plus sympathique, et puis cela pardonnait un peu son crin dans la main. Car quitte à glander, autant que ce fût dans la bonne humeur.

Il n'existe rien de pire, à mon avis, qu'un fainéant morose.

J'étais moi-même modérément fainéant. Disons qu'il fallait que ça me plaise. L'affaire Chaves tombait à pic.

« L'Affaire Chaves ». Rien à dire, ça sonnait, ça avait de la gueule.

*

* * *

Il s'agissait de repérer la petite famille. Pas joué d'avance, car des Chaves, au Portugal... J'appelai les foyers de Funchal, puis l'hôpital. Sœur Maria leur disait peut-être

quelque chose, pas Mado Chaves, bien sûr...

Il pouvait apparaître incroyable que le visage de l'affiche ne fût pas reconnu. Et pourtant, cela pouvait aisément s'expliquer. Tout d'abord, les carmélites de Santa Madalena, novices comprises, officiaient voilées.

De plus, il eut paru aberrant que le visage coquin et aguicheur de l'affiche fût celui d'une nonne ! Madère la prude... Au mieux certains avaient décelé une vague ressemblance, vite conjurée par un furtif signe de croix.

Il en fut ainsi du côté de l'aéroport.

« Ah oui, maintenant que vous le dites... »

Il était bien temps, pourtant. Bon, quatre mois d'enquête de perdus après cinq ans de néant, on s'en remettrait. On retrouva enfin la passagère. Mado Chaves. Embarquée pour Lisbonne le 12 mai 1991 sur un vol régulier de la TAP. Elle avait donc quitté l'île, et pas dans un cercueil. Était-elle revenue depuis ? Ça...

« *A Madalena, lorsqu'elles s'échappent, c'est toujours vers les étoiles* ». Et non, désolé, pas toujours, la preuve ! Ou alors, elles y allaient en prenant l'avion.

Que devais-je annoncer à Salif ? La vérité. La stricte vérité. Il était là chez Marcelino le vendredi qui suivit et ce n'était certainement pas un hasard.

– Salif, j'ai retrouvé la trace de Maria. Oui, à Madalena. Puis elle a quitté Madère. Il y a cinq ans. Et on te connaît au couvent. Qu'as-tu à dire ?

– Qu'elle est certainement revenue. Pour que je la tue, il faut qu'elle revienne...

Il parlait au présent.

– Il y a cinq ans, Salif.

– Oui, et je l’ai tuée, il y a cinq ans. Elle est donc vite revenue.

– OK, Salif, mais il y a un hic. Aucune trace de son retour.

– Olibo ! Malgré le respect que je dois à ta Police, tu sais bien que cet aéroport est une passoire. Allons...

– Allons quoi, Salif ! Arrête de me prendre pour un abruti ! Et tes propos sibyllins commencent à me les briser bien menu, si tu veux savoir ! Fais gaffe, je pourrais rejouer au gros con de flic, et ça, je sais faire, crois-moi ! Et ton meurtre, et bien j’y crois de moins en moins. Et...

– Oui, mais la fille existe. On n’est donc pas dans l’affabulation totale, n’est-ce pas ? Il y a enfin matière, non ? Fais ton boulot, Olibo ! Le plus dur est fait. Retrouve Maria, et prouve donc que je ne l’ai pas tuée ! Bien sûr que j’en serai le premier ravi. Non mais tu me prends pour qui ! Je n’ai jamais rêvé de devenir un assassin ! Maria vivante et je n’ai plus qu’à aller me faire soigner pour mes hallucinations. Mais surtout, je ne suis plus un assassin, tu comprends ? Je veux, je dois enfin savoir ! Va au Portugal, Olibo. Toi. Oui, toi ! Ne confie pas l’affaire. Va jusqu’au bout !

– C’est tout ?

– Non, Olibo. Tu m’as peiné. Jamais je ne t’ai pris pour un imbécile. Ce n’est pas moi, c’est l’affaire qui est sibylline. Vous avez fait un grand travail, *Inspector-Chefe* !

– Soit. Alors, Salif, écoute-moi bien. Officiellement, l’affaire tourne toujours en rond, d’accord ? Et fini les courriers anonymes, compris ? Il n’y a plus besoin, c’est bon j’ai saisi !

– Mais...

– Stop ! Par contre, des fleurs pour ma femme, c'est quand tu veux.

– Hein ? Mais ce n'est pas moi qui...

– Si, c'est toi !

Je le plantai là et m'enfuis, satisfait de mon effet.

Avec le recul, j'aurais dû s'en doute *vraiment* m'enfuir, quitter cette histoire par trop extravagante pour qu'elle débouche sur une « happy end ». S'il est vrai que chaque décision coupe le monde en deux, celle que j'avais prise alors allait doucement m'orienter vers la face sombre de l'Humanité. Mais j'avais décidé de continuer, mû par les forces étranges et maléfiques du sorcier africain...

*

* *

« Quelque chose cloche » pensai-je ce soir là en mangeant ma soupe.

Lorsqu'il reçut du ciel son chef d'œuvre, Salif ne reconnut pas la fille crayonnée. « *Je ne connais pas Maria avant son meurtre* » m'avait-il claironné à l'époque, sentencieux. Et pourtant, il l'avait forcément croisée, au couvent où ailleurs. Il ne fut même pas surpris lorsque j'évoquai le séjour de la jeune novice à Curral puis son départ de Madère.

Mais il ne mentait pas, j'en étais persuadé. Car s'il avait menti, il aurait été plus cohérent. Et Salif était intelligent. Donc ?

Donc. Salif avait vraiment de bien curieux cauchemars

pendant ses vertiges. Et il en souffrait pour de bon. Un espoir commun venait cependant de naître, pour lui comme pour moi : pour la première fois, aujourd'hui, il avait évoqué l'hypothèse d'une Maria vivante. « *Maria vivante et je n'ai plus qu'à me faire soigner pour hallucinations* ».

Bref, Oussaga avait mis un coin. Une brèche par laquelle j'apercevais enfin un rai de lumière. Maria n'avait jamais été aussi vivante. Mado...

Il fallait aller au Portugal. Voir, savoir, comprendre. Oui, mais là-bas, je n'étais rien, et il fallait refiler le témoin pour l'enquête.

Et ça, pas question...

Ça tombait bien, j'avais quelques congés à prendre. Je changeai donc d'avis, et *chiça* ! Tant pis pour le qu'en-dira-t-on. Je n'avais tout de même pas affronté la terrible Mère Prieure pour des prunes.

Dans l'élan de ma décision, costaud dans ma tête, je débarrassai la table. Pour une fois. Au grand dam de Césaré... mais je lui laissai la vaisselle.

*

* * *

Retrouver Mado ne fut pas si long. En quelques jours, j'eus l'info, adresse comprise. Les collègues pédalaient plus vite sur le continent. Elle habitait avec sa mère à Lagos, au Sud-Ouest du Portugal. Son père n'était plus, semblait-il. Sa mère s'appelait Maria. Ah ben mince, alors...

Lagos, l'Algarve. C'était beau, l'Algarve. De plus en plus bétonné, m'avait-on dit, mais beau.

Un mari ? Un compagnon ? Non, d'après les collègues.

Mais Maria, pardon, Mado avait un fils. Je n'avais ni son prénom, ni son âge. J'aurais pu, en grattant davantage. A quoi bon ?

Un fils...

Surtout, elle était vivante.

J'appelai Drogo qui m'incendia. « Le rat quitte le navire ! » ironisa-t-il. Ce n'était certainement pas le moment de poser des congés, mais j'en avais le droit. S'il avait su ! La vérité me brûlait les lèvres. Je ne cédaï pas. Officiellement, je refilais le bébé à Gomez. Il l'aimait bien, Gomez, et la pilule passa ainsi.

Je contactai les services sociaux de la municipalité. Il fallait s'occuper de Césaré pendant mon absence. Oh, trois fois rien. Quelques menues courses et un « bonjour ! » quotidien avec le sourire. Elle se débrouillait, sinon. J'aurais pu jouer l'option château fort avec pont-levis relevé et congélateur saturé. Mais j'avais trop de scrupules. Même si elle ne communiquait plus, je n'avais pas le courage de couper ma femme du reste de l'univers. Le piquant fut qu'on allait lui affecter une jeune nonne motorisée de Madalena...

Je joignis également Silva et Pacheco. Oui, je prenais quelques jours. Pour le recul nécessaire. Il fallait dorénavant s'adresser à Gomez. Gomez que je briffai d'ailleurs l'après-midi même : « *L'enquête suit son cours* ». L'ensemble était

verrouillé. Restait Salif Oussaga. Un billet long, et nous n'étions pas vendredi, une fois n'étant pas coutume.

*
* *

« Tu as gagné, Salif. Je pars pour le continent, dès que possible. Pour combien de temps ? Je ne le sais. J'espère revenir vite. Avec Maria. Je ne sais par quel mystère tu as connu mon adresse, ainsi que le prénom de ma femme, pour les fleurs. Car c'est bien toi, n'est-ce-pas ? D'ailleurs, qui d'autre... Si tu passes voir Césaré, ne viens pas les mains vides. Elle ne te remerciera pas, tu sais, mais tu le liras dans ses yeux. Une dernière chose, Salif, qui m'est bien plus facile à exprimer par écrit. Je t'ai méprisé, au début. Tu étais noir, ressortissant d'un pays communiste, il ne m'en fallait pas plus. Relents de l'école de Police... Tu es sur le point de me changer, Madère s'éveille enfin... Sais-tu que Maria se prénomme en réalité Mado, et qu'elle est devenue mère sur le continent ? Tu n'es pas un meurtrier, Salif. Dérangé, peut-être, un peu. Mais tu es une providence. A bientôt dès mon retour, Olibo ».

Je m'épanchais, et cela faisait du bien. Car cette lettre à Salif m'était tout autant destinée. Comme si un moule se cassait avec elle, et qu'un nouvel Olibo déployait enfin ses poumons. Car je partais avec un fol espoir : celui de dynamiter une carrière atone... Baroud d'honneur du presque vieux flic, avant le repos forcé, cette recherche de l'ailleurs où il fait forcément plus beau. Cet ailleurs serait l'Algarve, cap au Sud pour moi l'homme du Nord !

Ce fût sur un doux nuage que j'appelai l'aéroport.

Mon billet et mon Airbus m'attendraient deux jours plus tard, à six heures trente le premier septembre. J'appelai aussi Dona qui me promit pour le soir même de me donner envie de vite revenir après mon périple.

V

Où construire un aéroport sur une terre au relief exclusivement vertical, en foutant la paix à l'unique plateau de l'île, ses éoliennes et ses moutons ? Sur l'eau. Ce qui fut fait, à Santa Catarina, entre Machico et Santa Cruz, à l'est de l'île, dans les années soixante. A une demi-heure de Funchal.

La dernière fois que j'avais mis les pieds en métropole, c'était pour enterrer un cousin. Ce premier septembre, à cinq heures du matin, j'étais dans un tout autre état d'esprit en garant le Lada devant l'austère barre grise de la façade de l'aéroport. Je coupai le contact, il faisait encore nuit, et frais. J'ouvris la fenêtre et à la brise légère fermai les yeux. J'étais heureux de quitter l'île.

La longue façade grise masquait partiellement la piste, et il valait mieux tant cette dernière était effrayante. Elle était en effet une des plus courtes au monde, scotchée à la montagne et posée sur l'océan. De tradition les arrivants applaudissaient le pilote une fois l'appareil au sol et stabilisé, mais après s'être signés pendant la phase d'approche. On avait remplacé les hydravions par un gros

porte-avions immobile. J'aurais aimé connaître l'époque des hydravions... Mais comme pour les tunnels, il fallait vivre avec son temps.

Il n'y avait pas foule. Quelques véhicules sur le parking, de types déjà envolés. Je rejoignis le grand parvis de béton au niveau des départs, passai la grande porte automatique. A l'intérieur, écroulés sur leurs sacs à dos, je retrouvai dans un coin encore une fois mes deux poissons pilotes qui manifestement n'étaient pas très frais. Petite nuit sous les étoiles, sans doute.

Le type à l'enregistrement n'avait pas l'air bien frais non plus.

– Vol 438 pour Lisbonne, Monsieur Blaga.

– Braga. Olivario Braga, voyons...

– Désolé. Mais ce n'est pas une heure pour travailler, ça. Vous partez en vacances, Monsieur Blaga ? Mais quelle idée de partir en vacances à cinq heures du matin, à l'heure où se lèvent les cueilleurs de bananes ! Je plaisante, Monsieur Blaga... Oh mais je vous reconnais, Monsieur Blaga, et...

Je m'échappai, peu enclin à visiter les pages people à cette heure-ci. Ce type m'énervait, à plaisanter jaune. Si ça l'emmerdait de travailler si tôt, il n'avait qu'à rendre tablier. Après tout, ce n'était pas ma faute s'il était ouvert à cette heure, son putain d'aéroport.

Il faisait bon, je rejoignis sans encombre le tarmac, pour prendre le frais.

J'aurais pu passer en poussant une brouette de bombes que je n'aurais pas davantage été inquiété. Bravo, les collègues...



Car à Santa Catarina, on rejoignait l'avion à pied. Il faisait encore nuit, on allait donc assister à un lever de soleil surplombant l'Atlantique. Cette perspective m'emplit de joie. En avion, je restais un petit garçon. Parmi la petite vingtaine de passagers silencieux, je repérai mes deux poissons pilotes. Nous intégrâmes le petit Airbus de la TAP-Air Portugal. Nous étions si peu nombreux qu'il était possible de s'éparpiller dans la carlingue. Je choisis de m'asseoir le plus loin possible des deux Français.

Les autres passagers étaient des Madériens bon teint, qui semblaient partir faire leurs courses. Ils arboraient néanmoins leurs habits du dimanche. Après les simagrées de l'hôtesse, le bonjour endormi du pilote et les traditionnels signes de croix, l'engin s'éleva brusquement au dessus des flots.

Enfin stabilisé, à la hauteur d'un ciel qui devenait jaune par l'est, je débouclai ma ceinture. J'avais près de deux heures devant moi, bien assez pour faire le point, tout en grignotant la collation sous vide offerte par la compagnie.

Le bilan fût des plus rapides, car je ne réussis guère à vraiment me concentrer. Il faisait *toujours* beau au dessus des nuages, logique, et la boule rouge commençait à percer là-bas, au fin fond du gigantesque champ de coton. Je partais en quête de cette fille, maintenant femme, mais je n'étais pas en service, ce qui curieusement libérait tous les possibles, et puis j'avais envie d'aller voir mon frère. Je ne l'avais certes pas prévenu, mais en bon terrien qui se

respectait, Armando ne quittait pratiquement jamais ses collines. J'étais certain de le retrouver, botté de caoutchouc entre ses ceps de vignes. Et puis, les vendanges devaient se profiler à cette époque. Mais Amarante, ce n'était pas la porte à côté. Plein nord. Et Lagos, plein sud. Et entre les deux, un pays, mon Pays...

J'allais louer une voiture et le sillonner, ce pays. Je me rendais compte que je n'en étais pas vraiment sevré, j'en avais parfois marre de vivre sur un échantillon. D'avion, Madère, c'était petit petit.

*
* * *

Et puis ça me vint comme ça.

J'avais le nez collé au hublot, clignant de l'œil au soleil maintenant haut, observant l'immensité cotonneuse qui de cette altitude semblait posée sur l'océan. Ça me vint comme ça. Une fulgurance ! J'avais été *embauché* par Oussaga. Il aimait Mado, peut-être même était-il le père de l'enfant, mais elle était partie. Cinq années plus tard, Oussaga entreprit de rechercher Maria/Mado...

Je me glissai dans sa tête.

« ... Je suis étranger, sans ressources. Je vis sur un île où probablement je resterai un long moment. J'ai fini par séduire une jeune novice, et notre liaison va aboutir au bonheur ultime : la venue d'un enfant. Mais pour la jeune novice, c'est un drame. Et ses convictions, bien réelles, ne l'autorisent pas à se débarrasser de cette graine. Elle disparaît en catastrophe, autant pour cacher à son

institution cette grossesse interdite que pour fuir les avances de la Mère Prieure. Disparu mon embryon de famille. Et les grands au Pays sont bien loin. Je vais traîner au couvent dans l'espoir de glaner quelques maigres informations. J'ai beau sympathiser avec les sœurs, rien, rien... Je vais à droite, à gauche, multiplie les séjours en foyers... Les années passent. L'enfant a grandi dans ma tête. Cinq ans... Où est Maria ? L'enfant ? M'aime-t-elle, encore ?

M'est venue alors l'idée : La Police, évidemment ! Et sa puissance d'investigation ! Lancer un avis de recherche, mieux, m'accuser de meurtre, pour les faire bouger un peu, ces flics madériens de pacotille... Pour l'intrigue, je m'invente ces transes farfelues et l'histoire du portrait tombé du ciel, portrait que Maria m'avait remis elle-même en gage de notre amour naissant. Certes, je ne suis pas un meurtrier. Maria retrouvée, on nous confrontera, forcément. Et je pourrai à nouveau lui déclamer ma flamme. Rencontrer enfin mon enfant. Je serai pardonné pour mon mensonge car la presse people et les talk-shows télévisés prendront le relais. Quelle belle histoire ! Il s'accuse de meurtre par amour !

Mais ces imbéciles de policiers n'avancent pas bien vite. Alors j'interviens, à ma manière. En remuant le panier à crabes : lettres aux médias, au judiciaire, aux gouvernants. Et cet abruti de Braga qui comprend, enfin... Le couvent ! Impossible de le mettre sur la piste plus tôt, il n'aurait jamais eu le cran pour aller affronter l'Eglise à froid. Il a eu la piste au meilleur moment, celui où il n'y croyait plus. Il a suffi pour cela de soudoyer une petite vieille. Braga était enfin mûr. Et les Français dans l'histoire ? De faux espions pour donner à l'ensemble un léger parfum de polar. Ils ne m'ont rien coûté, ils se sont pris au jeu et ça a occupé leur séjour. »

J'y étais, cela ne pouvait être autrement.

Salif, j'ai tout compris. Tu n'es pas un meurtrier, je retrouverai Maria, et...

– Monsieur... Monsieur ? Monsieur ! Monsieur !!

L'hôtesse me secouait doucement l'épaule. Il fallait attacher nos ceintures, nous allions entamer la descente sur Lisbonne. Ejecté de mes fertiles pensées par cette main longue et manucurée, je me sentais tout neuf, prêt à affronter le continent.

*

* * *

L'aéroport de Lisboa-Portela avait été rattrapé par les immeubles. L'Airbus semblait vouloir se poser sur les toits. Cette phase m'impressionnait toujours : à Lisbonne, on atterrissait en ville.

Portela, ce n'était pas Santa Catarina. Les quelques sommets attenants étaient ceux d'immeubles, l'océan était bien à l'écart et surtout, les pistes multiples semblaient partir dans toutes les directions, avec ce chassé-croisé incessant des avions au sol. Portela, c'était Lisbonne, la capitale, et on le ressentait dès le tarmac.

Un bus nous accueillit au pied de l'appareil, pour nous acheminer vers l'antre de l'ogre. Oui, l'ogre, car Portela, côté coulisses, c'était encore bien pire que sur les pistes. Un gruyère monumental à trente-six niveaux par lequel je me sentais avalé et où je me perdais inmanquablement. Je ne dérogeai pas à cette affligeante habitude. Bienvenue au hub !

Je finis par trouver mon tourniquet, et mon sac aplati par le séjour en soute apparut enfin. Je me mis à chercher désespérément le niveau pour la sortie générale, passai et repassai vingt fois devant les mêmes toilettes, finis par m'y arrêter. Puis je vis une dernière fois mes deux poissons pilotes au guichet de la compagnie Portugalia. Le prochain vol était pour le Sud de la France. Je les saluai à bonne distance mais ils ne me virent pas, et j'eus un curieux pincement au cœur. Sur le continent, j'étais désormais livré à moi-même. Je passai devant les duty-frees, aperçus au loin la clarté du dehors, l'ogre m'avait enfin digéré. Libre !

J'avais toujours cette sensation à la porte de l'aéroport : « je suis libre, ok, bon, et maintenant ? »

Attendu nulle part, je n'avais que l'embarras du choix. En face, les marchands du temple et parmi eux, les loueurs de voitures. Il y avait quantité d'enseignes. Je choisis la seule qui clignotait, et je ne fis pas dans le luxe, avec une Fiat entre deux âges et deux puissances. L'essentiel était qu'elle démarrât, ce qu'elle finit par faire sans enthousiasme.

*

* *

Nord ou Sud ? Armando ou Mado ?

Le Nord, mon frère. Mado, j'appréhendais en réalité. Je retardais l'échéance, je procrastinais.

La matinée était avancée, je ne traînai pas à Lisbonne. Je décidai cependant de longer la côte. Je dépassai la grande soucoupe volante de l'estadio da Luz, rejoignis la mer à la hauteur des résidences bourgeoises d'Estoril. Il

était bien là, mon cher océan, celui de Madère, de tous les Portugais. Je filai au nord, évitant Sintra, débouchai à Leiria, au milieu des pins, pour déjeuner.

J'aimais bien cette petite ville paisible, à distance raisonnable des plages.

Septembre, la tranquillité. Du beau ciel, encore, mais moins de touristes. Je m'alanguis à cette terrasse ombragée, souvenir d'un séjour avec Césaré, il y avait bien longtemps. Carlos et Lena étaient petits, Joachim n'était pas né, encore. J'étais alors stagiaire en poste à Aveiro, un peu plus au nord.

Avec ma voiture, à l'époque une vieille Renault 16 rafistolée, nous étions montés à l'aplomb de la ville jusqu'au fier château médiéval, qui me surplombait encore aujourd'hui, à ma terrasse fétiche. La visite en était payante, et comme j'étais encore stagiaire, on comptait alors jusqu'au moindre escudo. Nous ne visitâmes donc pas le château. Déçus, les enfants se mirent à bouder à l'arrière de la R16, et de mauvaise humeur je démarrai, enclenchai la marche arrière et... bing !

Je n'avais pas vu le Land Rover. Lui avait le pare-chocs rayé, moi le coffre démolé. Les enfants se mirent à pleurer. Pourtant, cette rayure faillit me coûter très cher, et je ne dus qu'au tact et au talent de Césaré de ne pas finir comme mon coffre, tant l'autre connard était enragé. J'en vins à me demander à quoi pouvait bien servir un pare-chocs. Césaré passa derrière pour reconforter les enfants.

– Allons, mes chéris... Papa n'a rien. Il est fort, Papa !

Fort... je descendis à dix à l'heure, ne m'approchant pas à moins de vingt mètres du moindre véhicule. Et puis

nous retrouvâmes nos esprits à cette même terrasse. Réconfort familial, lait fraise, Super Bock, complicité, amour. Nous nous aimions, simplement, tous les quatre. Puis tous les cinq ensuite. Avant que...

De cette époque datait certainement mon aversion pour les cons en gros 4x4, mon Lada gardant une taille raisonnable sur une île taillée pour les cabris.

Bref, en milieu d'après-midi, je décidai de gagner Porto.

La ville de mes études, de mes premières amours, de mes premières cuites, aussi. Pourquoi ne pas y passer la nuit et tenter d'y retrouver, trente ans plus tard, cet élan juvénile ? Armando attendrait bien au lendemain, et de toute façon, il n'était pas prévenu de ma visite. L'occasion était trop belle. Je pris l'autoroute A1 à la hauteur de Fátima, oubliai d'y déposer un cerge, traçai plein nord, laissant Coïmbra et Aveiro sur le bord. La ville se profilait à grande vitesse.

Comme il me tardait d'arriver, bien évidemment je crevai sur l'autoroute. Une demi-heure pour trouver la roue de secours, tout autant pour découvrir le cric... les ingénieurs de la FIAT à Turin étaient d'impayables plaisantins.

*
* *

J'arrivai en toute fin d'après-midi, fis réparer ma roue, puis m'enfonçai plein centre. Je pris une *pensao* pas trop chère, y déposai mon sac et en sortis presque

immédiatement. Une soirée orgiaque se profilait, j'allais enterrer à nouveau ma vie de garçon, tout seul comme un grand, à cinquante ans passés...

Je commençai par m'empiffrer au Café na Praça, au son d'une musique bien naze, et continuai par le bar Rock's. Putain, c'était quoi tous ces nouveaux groupes ? Je filai ensuite vers l'Aniki-Bóbó, qui en était bien un, sans rire, bar à bobos. Peintres, architectes, photographes venaient y refaire le monde, et surtout cramer leurs subsides en bières irlandaises et belles de nuit hors de prix. Je décidai de rester chauvin, et ici en métropole la Super Bock au niveau bibine remplaçait convenablement la Corral.

J'étais seul, j'observais les gens. J'aimais bien. Je me grisais, aussi. Je terminai au Swing. En boîte. J'eus un peu de mal avec la musique électronique et le volume sonore. J'approchai au bar une jolie brune, me révélant trop saoul pour elle, et peut-être trop vieux, ou trop péquenot plus probablement. Lorsque j'en eus marre, je partis. Personne dans les ruelles désertes, nous étions en semaine et Porto était une ville laborieuse.

J'eus quelques difficultés avec l'escalier de la *pensao*. Je rentrais seul, bourré, comme souvent, du reste, à l'époque...

Je me levai un peu tard, légèrement congestionné entre les oreilles, la faute aux excès de la veille. J'ouvris les volets, le soleil était éclatant. J'étais sur les hauteurs, près de Terreiro da Sé. A mes pieds, se déroulait le vieux Porto orangé, qui descendait mollement vers le Douro et ses grands ponts en fer forgé. Derrière était le port, puis l'océan. J'accueillis ce beau tableau avec un sourire.

Ce paysage eut raison de ma gueule de bois. Après une bonne douche et un café serré, je regagnai la Fiat et quittai la ville sans trop de difficultés. Je décidai de remonter le Douro. J'entrais enfin chez moi.

*
* *
*

Je boycottai l'A4, choisissant les petites routes en corniche. Dès après l'agglomération, j'entrai dans le vignoble, celui du *vihno verde*, le vin vert, qui pouvait être blanc ou *tinto* comme son appellation ne l'indiquait pas. Le raisin produit pour le vin de Porto proprement dit poussait bien plus à l'est. A Madère, les vignes étaient suspendues, en voûtes ombragées, couvrant d'abrupts *poios* hauts sur l'océan. Ici, les terrasses étaient douces et la vigne au sol, en amples escaliers vers le fleuve Douro domestiqué. Au confluent avec le rio Tâmega, je bifurquai.

L'ensemble se fit plus sauvage, les vignes plus brouillonnes. Je remontais lentement la route de Villa Real vers les montagnes de Trás-os-Montes. J'arrivai à Amarante. La ville m'apparût tout-à-coup dans toute sa nudité au sortir d'une courbe. J'en eus les larmes aux yeux. La ville de mon enfance.

Amarante était posée sur le rio Tâmega en équilibre parfait sur son magnifique pont blanc. Ici comme ailleurs l'Union européenne avait rafraîchi le décor et je ne retrouvais plus ses ornières séculaires. Point de veuves noires dans les rues non plus ; c'était l'heure de la vaisselle et des premières séries brésiliennes affligeantes de l'après-midi à la télévision. J'avais passé l'heure du repas, et j'avais

faim. Je n'osai pas cependant m'arrêter dans les quelques commerces que je croisais. Peur d'être déçu, peur qu'Amarante, de l'intérieur, ne se ressemblât plus.

Bah, ce n'était pas grave, Armando aurait bien deux ou trois œufs...

Je quittai la ville, toujours sur la route de Villa Real. A trois kilomètres sur la droite, j'entrepris le large chemin blanc qui s'enfonçait dans les coteaux, ce fil d'Ariane qui m'avait toujours ramené à la maison familiale. Maison occupée par Armando mon frère, digne je-ne-savais-plus-combientième aîné héritier d'une longue série de Braga, qui passèrent leur vie à grignoter pied à pied les vignes du voisinage. Armando était aujourd'hui à la tête d'un domaine conséquent, presque un notable avec ses deux tracteurs.

*
* * *

Je ne trouvai personne au domaine, mais la porte était ouverte, comme toujours. Je pénétrai le bâtiment d'habitation, minuscule comparé aux dépendances. Armando vivait seul, certes, mais nous avions tenu à quatre avec mon frère et mes parents dans ce trois pièces de poupées. Depuis, Armando n'avait pas jugé nécessaire de pousser les murs, il était mieux dehors, de toute façon.

Armando était célibataire. On ne lui avait jamais connu ne fut-ce qu'un embryon d'aventure amoureuse. Nous n'en parlions pas tous les deux. Je n'osais pas, et puis il n'avait pas l'air d'en souffrir. Simplement aujourd'hui, la soixantaine engagée, il était en quête d'une porte de sortie

honorable, et ses appels du pied étaient nombreux en direction de sa nièce et de son neveu, mes enfants, qui rechignaient à changer à nouveau d'hémisphère.

Il était pourtant si beau son, pardon, *notre* domaine ! Vingt hectares d'un seul tenant en large escalier jusqu'au Tâmega, exposés sud-est. Un luxe, une merveille.

Oui, *notre* domaine, et Armando tenait à m'y associer, même si j'avais fini par m'exiler sur mon caillou atlantique. Armando était le gardien du trésor des Braga, le dépositaire, le développeur, et il se donnait du mal avec ses trois employés, saisonniers à presque plein temps. Mon frère était un brave type et un employeur généreux ; ainsi ses trois gars étaient au rendez-vous depuis bien des années. De vraies comètes, qui repointaient leurs nez dès la taille de janvier.

Je piochai au frigo une cuisse de poulet, continuai par une aile, dénichai une fiole de *vino tinto* et l'appétit passa comme ça.

Je m'assoupis le nez dans les bras, les bras sur la table. Des pneus sur le gravier de la cour m'éveillèrent. C'était Armando !

*
* *
*

Bien sûr que nous nous embrassâmes. Longuement comme à chaque fois. Nous nous aimions, sans nuages. Puis il appela pour annuler un rendez-vous. Pour moi, il était toujours disponible.

Nous allions boire, ce soir. Je le savais. A nos

retrouvailles, évidemment trop rares. Et puis, c'était toujours l'occasion pour Armando de me présenter avec fierté le dernier millésime. Vrai qu'il était bon son vin, *notre vin* me reprendrait-il !

Curieusement, nous ne nous appelions jamais. Nous arrivions à nous voir à peu près une fois par an, même s'il ne daignait plus guère venir sur mon île, l'âge avançant, et puis je le soupçonnais de redouter de se retrouver face à Césaré. Comment ne pas être désemparé face à telle déchéance... J'allais donc sur le continent, chaque occasion étant la bonne.

Armando était grand comme Papa, tout autant que moi petit. Il avait « tout pris » mais cela ne me gênait en rien, j'étais et restais le petit frère, assumant près de dix ans d'écart au compteur.

Après la visite des caves et le prélèvement de quelques échantillons pour la soirée, nous passâmes en cuisine. J'allais popoter avec mon frère, alors que je n'avais jamais épluché ne serait-ce qu'une pomme de terre à la maison. Les pommes de terre, je m'y collai, justement, et avec plaisir.

Armando vivait seul, mais il aurait pu nourrir n'importe quel régiment passé à l'improviste. La soirée fut formidable, et après que nous eûmes épuisé nos sujets de discussions habituels et consensuels, notre viril ragoût d'agneau et quelques bouteilles de la propriété, au moment du cigare, il s'enquit :

- Bon, Olivario... Et si tu me disais maintenant *vraiment* ce qui t'amène ?

Il était temps, en effet. Non pas que j'eus voulu taire la raison de mon voyage, mais j'étais tout à mon frère, depuis deux jours, je m'en rendais compte. J'en avais occulté l'affaire. Et cela m'avait fait du bien, je devais aussi l'admettre. Armando m'y replongeait, maintenant, de façon abrupte.

Alors je racontai, tout, dans les moindres détails. Oussaga, Marie, la disparition, la vieille aux cheveux bleus, le Carmel, les Français, les affiches, les médias, mon « illumination » dans l'avion, les...

– J'ai bien du mal à la croire, ton histoire.

Armando coupait court, plutôt incrédule, et il fallait bien se rendre à l'évidence : de loin, cette histoire était par trop rocambolesque...

– J'ai bien du mal à la croire, mais j'en ai entendu un bout, de ton histoire. A la télé.

*
* *
*

J'étais consterné, effondré, nul, nullissime. Mais bien sûr que cette histoire avait été relayée sur le continent, un tel scénario, la jolie disparue, et bientôt le meurtrier auto-proclamé et énigmatique, choux gras de médias en recherche d'audience bon marché. De l'info, qui croustille, l'idéal. Mais à vivre sur une île, on finissait seul au monde et l'idée que mon enquête eut pu rejaillir sur les journaux et chaînes lisboètes ne m'avait pas traversé l'esprit. En ce sens, j'étais un mauvais. J'étais un flic de la Criminelle, merde ! Et bien sûr, si Maria/Mado ne s'était pas signalée

aux autorités, c'était qu'elle souhaitait qu'on lui fichât la paix. Plus surprenant que personne n'ait vendu la mèche... A moins qu'elle eut vraiment changé en cinq ans.

- Elle est jolie, la fille, trop. Ça n'existe pas, des nonnes comme ça, Olivario. Un enfant, en plus... Y a que dans les livres, Olivario. Tu cours derrière une bulle d'air.

- Armando, et même si, je dois continuer, tu comprends, ET SI c'était vrai, hein ?

- Alors pourquoi tu fais ça *en congés*, hein, Olivario ?

Mon frère était « de bon sens ». De bon sens terrien. J'en avais fait une affaire personnelle, de cette histoire, et j'allais cureter jusqu'au tréfonds de l'Algarve. Et puis avec cette fierté de Portugais court sur pattes, j'allais lui montrer à l'Africain ce dont j'étais capable. Je n'éludai pas sa question.

- Parce que sinon, on m'aurait dessaisi, Armando. Et je veux aller au bout. J'ai un compte à régler avec Oussaga. J'ai peut-être aussi un compte à régler avec moi-même, ma carrière, la Police... Je vais au bout, Armando.

- Je te comprends, Olivario. Vois-tu, ma terre est un cycle. La taille de la vigne, puis la sève monte, on épampre, dirige le bourgeon, élève la grappe. L'été se passe, la vendange, l'hiver. Et ça recommence. Il y a longtemps que je ne me pose plus de questions, Olivario. Ça tourne au rythme de quatre saisons, tout juste je sens mon corps vieillir, un peu. Alors je transfère, sur le vin. Lui, devient meilleur, s'élève. Quand je quitterai ce monde, usé, alors mon, pardon, *notre* vin, sera formidable. Et je serai arrivé au bout. Tu as raison, petit frère, vas aussi jusqu'au bout de toi-même !

Je ne pouvais que l'embrasser, ce que je fis. Mon frère, je l'aimais.

Titubant il gagna sa chambre, on ferait la vaisselle le lendemain. Je gagnai celle de nos parents, devenue depuis la mienne, lors de mes trop rares visites. Le matelas était nu, il avait gardé cette odeur un peu aigre qui réveillait là mon enfance. Je l'en remerciai puis m'effondrai sur lui, sans prendre la peine de l'habiller, et de me déshabiller. J'étais fin bourré.

*
* *
*

Le lendemain je pris la direction du Sud. L'aventure continuait. Peu d'effusions au matin, Armando cachait mal un réveil difficile, de tristesse fraternelle et de vapeurs avinées. Le petit déjeuner pris, il rompit enfin le silence.

– Olivario, parfois j'aimerais partir sur la route. Même à traquer les fantômes, comme toi...

Je ne répliquai pas, il n'attendait pas de réponses. Nous nous embrassâmes, je promis de bien m'occuper de Césaré à mon retour. Oui, oui...

Je pris le chemin vers la route, levant la main en guise d'au revoir sans le regarder. Mon frère.

Je croisai alors quelques saisonniers à pied sur le chemin qui venaient se faire embaucher pour la vendange, je les saluai au passage.

Je choisis de ne pas prendre la côte, mais l'axe médian de ce pays tout en longueur. J'allais me taper tout le relief de face avec ma Fiat poussive, à se demander si je voulais vraiment y arriver, dans le Sud. J'allais passer la nuit à Evora, dans un bouge endormi mais au bar convenablement fourni.

– Vous allez où, hein ? Me demanda le type derrière le comptoir, à mon arrivée.

– Ben, je descends... L'Algarve, Lagos... Y a toujours les portions pavées sur la route ? M'inquiétai-je, pensant à ma Fiat à la santé fragile, et à ma caution.

Il haussa les épaules. Manifestement, il pensait que je le snobais, moi le *Portuense*... Ils m'agaçaient ces types du Sud et leur complexe maladif. D'abord, Evora, ce n'était pas tout à fait, encore, le Sud, et puis zut.

*

* * *

Après une nuit bonne conseillère je m'éveillai avec appétit, le soleil éclatant déjà sur les façades blanchies à la chaux de la vieille ville. Au rez-de-chaussée, l'ours sudiste de la veille avait été remplacé par une charmante demoiselle. Certaines journées débutaient mieux que d'autres, me dis-je. J'avalais goulûment tout ce qui trônait sur la table, miettes comprises, acquittai la facture et mis les voiles.

A partir d'Evora, le Pays devenait presque africain, avec ces chênes-lièges éparpillés sur les collines ocre. Je traversai la savane à vitesse modérée, tentant d'éviter les pavés. J'avais le souvenir de quelques virées juvéniles dans la région, de veuves noires avec charrettes à bras. Le temps et l'économie avaient fait leur œuvre, les voitures croisées étaient maintenant de dernier cri.

Où allais-je, et par quel bout reprendre l'écheveau de cette drôle d'enquête qui à ce moment n'en était plus une, officiellement du moins, puisque j'étais sensé être en

congelés... Alors j'allais arriver, ma gueule enfarinée, sonner, et Maria/Mado allait ouvrir la porte, sauter à mon cou, me susurrer du « Mon sauveur... », puis j'allais la rendre à son bel Africain, à moins que je ne m'avisasse de la garder pour moi, j'aurais mon portrait dans les journaux, et...

... Et non, bien sûr. Ineptie des pensées relâchées de l'homme au volant. Mais Lagos et la côte sud approchaient, bon sang, il s'agissait maintenant de convenir d'un protocole, après ces quelques jours tout à ma nostalgie et mon frère dans le Nord. Je garai la Fiat, posai mes fesses sous un chêne trapu et me mis à réfléchir.

*
* *
*

Premièrement, trouver la fille. J'avais bien une adresse, mais le ramdam médiatique avait dû la faire se terrorer, la mettre sur ses gardes, car le signalement avait été émis. Mais peut-être avait-elle bien changé, après tout. Ceci dit, je n'en connaissais qu'un vague dessin crayonné et chiffonné, et peut-être que depuis le début, nous nous mettions le doigt dans l'œil, jusqu'à l'oreille. On pouvait bien imaginer que l'artiste sublimât son œuvre, et alors elle pouvait bien tirer la langue à tous les policiers qu'elle croisait, Maria/Mado, sans risquer autre chose qu'un simple rappel à la loi. Sauf qu'elle avait bien été reconnue chez les carmélites... Comment m'y présenter, ensuite. Exhiber ma carte de Police comme une seconde paire de couilles, menottes et décharge de virilité vaine... De toute façon, je n'étais pas en service. Il allait falloir jouer serré...

Pas une simple affaire, cette histoire. Il me sembla entendre ronfler, j'étais parti, sous mon chêne.

L'éveil fut humide avec cette truffe tiède sur la mienne, et je hurlai en sursaut. Le chien tout autant surpris partit en courant, j'étais toujours sous mon arbre, mais l'ombre avait tourné. A sa longueur, je me doutais qu'il devait être assez tard dans l'après-midi. Dix-sept heures, bon Dieu ! A ce rythme, autant aller à pied...

Sur la route maintenant monotone, traçant au travers des chênes-lièges et du relief bosselé à l'infini, j'essayais mentalement d'imaginer une Maria vieillie. Grandie, plutôt. Je décrétai qu'elle serait ici et maintenant Mado, réservant Maria à la nymphe crayonnée de Madère. Je pouvais tout imaginer, au fond, ce qui ne m'avancait en rien, mais me permit de passer le temps, la radio de la Fiat ayant rendu l'âme, âme à déduire de la caution, bien évidemment. Et merde.

Et puis le demi-sourire d'Oussaga me rattrapa, me transperçant en filigrane à travers le pare-brise sale. Dire que je pris peur eut été exagéré, mais l'atmosphère dans l'habitacle devint lourde et orageuse. Je sentis alors, de manière fugace, que cette histoire allait peut-être bien mal tourner. Si j'avais su, à cet instant... Mais il était trop tard, je filais vers le sud.

Je passai Beja, attrapai l'autoroute après Castro Verde, filai sous le soleil couchant, pris à l'ouest, dépassai Portimão, contournai la baie et arrivai en vue de Lagos, aux lumières naissantes du soir venu. C'était beau. Et c'était chouette la mer, les matins à Funchal sur ma veranda en surplomb du port. Une nostalgie m'envahit, alors que j'atteignais pourtant le même océan.



La nuit était là. Je garai la Fiat dont le moteur chauffait-c'était manifeste à cette moche odeur de durite cuite-en haut d'un promontoire au dessus de la ville, face à l'océan. J'eus à peine le temps d'admirer la courbe de la guirlande colorée que formaient les lumières des stations de la baie. Je m'endormis sur mon volant, sans avoir avalé le moindre repas ce qui chez moi relevait de l'exploit olympique. J'avais roulé roulé, roulé... j'étais lessivé.

Je m'éveillai peu avant le lever du soleil. Une chance. La frange rose glissa au dessus de l'océan, devint laiteuse. Puis vint le flash. La boule rouge apparut soudain sur les flots. Comme à chaque fois, je pris une décharge, un orgasme intérieur. Et puis... Petite mort, baby blues, au bout de cinq minutes, la magie était retombée. Le rouge virait déjà au blanc, devenait soleil. Je louai l'hypothétique Autre, en haut, de m'avoir placé ici, face à cet océan qui dans cette anse donnait à l'est.

Je me sentais crasseux, perclus, mais la ville en contrebas, il fallait maintenant s'y confronter. Je démarrai et m'engageai sur la descente en lacets. Il était tôt, encore. Je m'avançai vers le port et repérai un rade ouvert. J'hésitai un instant, car je puisais. Je m'installai finalement en terrasse. Le marin à la table d'à côté n'était apparemment guère mieux loti que moi niveau hygiène, j'en fus rassuré.

Le double café avalé, je décidai d'aller dégourdir mes courtes jambes en ville, mes genoux ayant morflé d'une nuit en angle droit. Le centre était resté tel que je l'avais connu il y avait bien des années. Façades à la chaux, rues pavées,

guinguettes à touristes. Il y avait bien des clubs, sous terre, tenus par des Anglais le plus souvent. Ils étaient à cette heure rendus au silence, aussi crasseux que moi. Je croisais quelques silhouettes laborieuses, fermées. Les villes du Sud, si chatoyantes à la nuit, étaient muettes au matin. Une culture. Il était à peine huit heures, ceci dit. Je me perdis jusqu'au front de mer, pas terrible à Lagos, où les criques alentours séduisaient bien davantage : une côte cisailée par les flots et le vent, ocre comme un crépuscule, splendide. Le front de mer, quant à lui, terriblement impersonnel, était triste.

Un café, puis un autre, puis chute d'enthousiasme. Pour la première fois, je me demandai ce que je foutais là, à des centaines de kilomètres de mon île verte en forme de haricot, à boire des cafés dans des bistrotts anonymes... Pour la première fois je me sentis seul, loin de Césaré, d'Armando, de Gomez même. Le cul de la Magistina se brouillait presque à cette distance d'espace et de temps. Mais curieusement, celle qui me manquait le plus, là, à cet instant de vide abyssal, c'était ma mère...

*
* *
*

Après bien des ronds dans cette ville à la gueule de bois, je finis par me présenter à l'adresse que m'avaient refilée les collègues autochtones. Je sonnai. Personne, évidemment. Plus gênant, la bâtisse semblait inhabitée, dans cette ruelle légèrement en retrait de l'hypercentre. Cette porte n'avait pas le lustre de celles ouvertes plusieurs fois par jour, et les volets étaient clos, poussiéreux. Je toquai alors à la porte voisine, des fois que. J'attendis un

moment, puis des pas, puis un juron, puis :

– Dites-moi, c'est pourquoi que tu frappes ?

Entre deux âges avancés, la femme minuscule m'enveloppa d'un regard inquisiteur. Manifestement, j'étais l'emmerdeur de service. Justement, je n'étais pas en service, inutile de brandir ma carte. J'improvisai :

– Bonjour Madame, désolé de vous importuner. Je rends visite à une cousine, Madame Chaves, qui est votre voisine. Je viens de Porto, n'est-ce-pas...

– Et alors, que bien vous en fasse, Monsieur, mais la Chaves, vois-tu, et bien y a longtemps qu'elle a disparu du quartier, avec sa fille et son bâtard...

J'avais tapé à la bonne porte.

– Et par hasard, sauriez-vous où elles, ils, sont partis ?

– Ça, mon bon Monsieur, je n'en sais fichtre rien. Ces gens-là, Monsieur, vois-tu, ne parlaient pas avec le voisinage. Le bonjour-bonsoir, point à la ligne. La fille rentrait tard, ou plutôt, tôt le matin... Je ne dors plus la nuit, alors regarder quand il y a des pas dans la rue à la nuit, ça occupe. Et vous m'avez réveillée ce matin, mais c'est pas grave, je t'en veux pas. Mais je vous fais pas entrer, non plus. Au revoir, Monsieur.

Elle me planta là. Je toquais aux alentours, parcourus toute la rue, mais non, les Chaves s'étaient bien évaporés. De toute façon personne n'avait l'air de s'en plaindre, tant ces gens là semblaient transparents. Tout juste appris-je que le petit était poli, sa mère effacée, discrète, sa grand-mère fantomatique. Les Chaves étaient partis, et la Terre tournait toujours.

Et alors, et maintenant ? Je réalisai que je pouais, encore. Je regagnai la Fiat et avisai un hôtel propre, à mi-pente sur la baie pour me rappeler la maison.

Accueil souriant, douche tiède rédemptrice puis je piquai du nez dans l'oreiller, m'éveillai décalé vers quinze heures, commandai un sandwich à la réception. Je jetai un œil dans mon sac de sport, empli d'une boule de linge sale. Laver essorer n'ayant jamais été mon fort, je décidai d'aller faire du lèche-vitrines en ville, dans ces heures creuses avant la soirée. Jamais pu blairer les après-midis, de toute façon. Alors comme les filles, j'avais l'alternative entre le chocolat ou les magasins pour retrouver un semblant de sourire... car, à la vérité, j'étais totalement paumé quant à mon investigation, et je ne pouvais même pas me faire aider par les confrères du cru. Je n'avais plus qu'à me fier à ma bonne étoile et mon pif légendaire, habillé d'un tee-shirt neuf.

Le soleil déclinait enfin, chaud encore en cette fin d'été. Il était temps de rejoindre le Lagos noctambule et interlope, mon petit doigt, mais surtout mon goût prononcé pour la bibine me disant que...

*
* *
*

Brochettes au restaurant arrosées grand luxe avec du vin français, je décidai dans ma panade de ne pas me laisser abattre. Trois jours que je divaguais dans cette putain de ville à fouiller les bottins, questionner les commerçants, pister les autobus, interroger sonnettes et boîtes aux lettres. Mais ça allait, au fond, ces journées

besogneuses à mon rythme me convenaient fort bien.

Je m'empiffrais, donc, et commandai un second dessert. J'étais beau comme un sou neuf dans mon nouveau tee-shirt rouge, prompt à relâcher les jambes fines des dernières touristes de la saison. Puis je traînais de bar en bar, dans une sorte de dérive contrôlée. Car oui, je cherchais encore et toujours Mado. « *Elle rentre tard, plutôt tôt le matin* »... Quelque chose me disait que... La petite nonne avait grandi, mangé de la misère, et quel meilleur moyen pour disparaître que le discret milieu de la nuit, où les chats n'étaient pas seuls à être gris. Je me promis ce soir-là de visiter tous les lieux nocturnes, et si bredouille j'allais peut-être rentrer, ç'allait être en compagnie d'une bonne cuite. Grandeur et décadence.

Vers deux heures du matin je débarquai au Golbo, dont le bar était en sous-sol à cette heure. Une musique assez massive remontait l'escalier en colimaçon, il allait falloir encore gueuler pour se faire entendre. Je gueulai donc au bar pour faire se retourner la serveuse, qui me proposait en vis-à-vis son lourd fessier.

– Eh ! Psssit ! Mademoiselle, une bière, UNE BIERE, s'il vous plait !

– J'ai oubliée d'être sourde, me répondit-elle par dessus son épaule. Suis occupée, demandez donc à Madly, de l'autre côté du bar !

Madly... Mado ?

Traits et silhouette épaissis, petite, regard geai néanmoins, mais triste... Etait-ce MA Mado que je visais là, à deux mètres à peine, en train de sourire

commerciallement à un pauvre type ? Mes codes se brouillaient, j'avais une copie du dessin originel dans mon portefeuille, que je sortis. Ce n'était pas la fille du dessin, bien sûr, mais c'était elle, si si, c'était elle... bon Dieu.

*
* * *

C'était peut-être elle, mais je n'eus pas le cran de l'aborder. Pas préparé. Ou trop. Ou pas assez. J'étais en face sans doute de l'être qui avait accaparé mes jours et mes nuits depuis des mois, et non, je ne pouvais pas, je n'y arrivais pas. Et lui dire quoi, d'abord ? « Bonjour, *Inspectore-Chefe* Braga, de la Criminelle de Funchal, veuillez bien me suivre... » ou encore « c'est Salif qui m'envoie », ou bien « suivez-moi, vous aurez une surprise »... Ça ne *venait* pas ; Je n'y étais pas, et je n'avais guère intérêt à me loucher sur le coup. Alors, piteux, je fis le deuil de ma bière au Golbo, quittai le sous-sol moyennement garni à cette heure avancée. Elle ne m'avait même pas regardé. Ouf... Je gagnai à pied mon hôtel perché, très moyennement glorieux, et pas si pété que ça. Tant mieux, au lendemain, j'allais avoir à réfléchir et combiner une stratégie fine. Je me plantai dans l'oreiller, pensant ne pas arriver à m'endormir, mais au final, si...

En vacances après tout, je passais les jours suivants entre plages, criques, petits restaurants et soirées au Golbo, évitant soigneusement ma supposée Mado. Je m'adressais à l'autre cheval fessu pour mes commandes, tout en observant le manège derrière le bar, avec les deux filles et une sorte de mentor à petits bras et à la gueule vraiment de

l'emploi. A la façon dont il causait, aux filles, ce type me fut immédiatement antipathique. La serveuse m'interpella en me tirant mon demi.

– J'ai bien remarqué que vous louchiez sur Madly. Elle vous plaît, hein ?

– Le type, là, celui qui vous parle mal, c'est le Boss ?

– En quelque sorte. Le fonds appartient à un Anglais, que j'ai jamais vu. Le type mal embouché, c'est Rezilho, le gérant. Alors il gère, en nous gueulant dessus. Moi je m'en fous, un soir qu'il m'a pincé les fesses, je lui ai retourné une claque, et depuis je m'en fous. Madly c'est pas pareil. C'est dur pour elle. Je sais pas ce qu'elle fout dans un trou pareil, mais elle a un gosse à nourrir, et une mère assez malade. Voyez le tableau. Elle est pas belle, la nuit, ça non, hein ? Malgré la musique et les lampions...

Cette femme parlait comme un livre, je lui présentai mentalement mes excuses pour l'avoir comparée à une jument. Oui le lieu donnait le change, avec ses lumières bien choisies et un DJ compétent. Mais le prolétariat était partout, en l'occurrence ici, derrière ce bar, avec l'ouvrière et son con de contremaître. Madly, ça sonnait comme Mado dans la nuit. Il n'y avait pas foule ce soir, on allait boucler tôt, sûrement. Puis ça beugla derrière le comptoir.

– Mais quelle conne !!! Mais putain c'est pas possible, tu ferais mieux de bosser avec ton cul !!!

Madly avait renversé un verre, Rezilho frétillait de bêtise. Je ne pus m'empêcher.

– Souci, Patron ? Je te le paie le verre, si tu veux, hein ?

Rezilho, décontenancé, me lança un regard noir, puis

bâtit en retraite. Ce n'était manifestement pas le moment d'en découdre avec un client, et d'un tout autre gabarit que Madly qui plus était. Le médiocre Rezilho disparut en cuisine.

VI

La petite, je l'avais. Enfin... Je lui décochai un sourire. Elle me le rendit, triste.

- Vous serez de service, demain ?
- Oui, Monsieur.

Je fus pris d'un léger tremblement. La fille au dessin était là, devant moi. J'avais entendu le son de sa voix. Je réalisai qu'au fond, je n'y avais cru qu'à moitié à cette histoire, comme si je jouais dans une fiction écrite par Oussaga. Je m'étais laissé emporter par le romanesque du machin, et voici que Maria-Mado-Madly était plantée là, avec ses traits doux et ses grands yeux tristes. Certes, elle n'était pas, n'était plus, la bombe du dessin. Petite, en rondeurs, et rien de cette moue provocante et sensuelle du dessin. Une silhouette légèrement courbée au poids des turpitudes du monde, aujourd'hui. Une jeune femme à la beauté mélancolique, qu'on avait davantage envie de cajoler que de baiser. Je ne pus ce soir là aller au delà, je pris congé.

- Alors, à demain.

– A demain, Monsieur. Au revoir, Monsieur. Et merci, Monsieur.

Le lendemain, je me mis en mode *débriefing* au buffet de l'hôtel. Bon, alors, et maintenant... Devais-je y aller avec mes gros sabots, sachant que je n'étais pas en mission ? J'optai pour la transparence. J'allais tout lui déballer, à la fille. De son Africain à fusible, au dessin, puis aux affiches, puis au tolet répandu sur l'île aux fleurs, jusqu'à remuer les pourtant immobiles carmélites. Je risquais néanmoins de l'ébranler, à la petite, car son histoire était certainement tout sauf rose. Je devinais même son refus de retourner à Madère, sinon elle y coulerait encore des jours paisibles... Et puis, il y avait sa mère. Il me fallait la convaincre de me suivre... car sur l'île, elle était recherchée, par moi qui plus était. Et puis, avec sa présence, cela disculperait celui qui se prétendait son assassin. J'allais faire la Une du Diário de Notícias, Oussaga serait soigné, il connaîtrait enfin son fils, et Mado Madly redevenue Maria, son rejeton et sa mère iraient où bon leur semblerait. Et moi, auréolé de la gratitude de « mes » îliens, je lorgnerais vers la retraite...

L'évocation de la retraite me ramena à Césaré. Lorsque je partais plusieurs jours, j'avais l'improbable espoir de retrouver son babil à mon retour. Cette femme, je l'avais vraiment aimée, et je l'aimais forcément encore. Je l'aimais elle, et pas son enveloppe avec laquelle je vivais désormais. Allait-on me la rendre intacte, bon Dieu... les circuits allaient-ils se connecter à nouveau, elle n'avait pas pris de coup sur la tête, rien ne lui avait broyé les neurones. Ils étaient tout neufs, ses neurones. Bon sang, il manquait juste l'électricité. J'y croyais loin d'elle, à chaque fois. Elle était bien devenue un souvenir...



Au Golbo, le soir, c'est Rezilho qui m'accueillit, en ces termes :

– J'ai pas apprécié vos commentaires hier, vu ? Alors vous faites pas le malin, vu ? Et vous foutez la paix aux filles, vu ? Sinon je vous fous dehors, vu ?

– Vu...

J'aurai pu ajouter « mon Capitaine », mais ce n'était pas vraiment le moment pour l'esbroufe. Il me fallait cueillir Mado, avec délicatesse, comme pour une pêche mûre.

Je m'approchai du bar, Mado y était pour l'instant seule. Elle me remit, me sembla-t-il à son sourire triste.

– Bonjour, Monsieur. Une pression ?

Je confirmai. Du regard je balayai la salle : trois, quatre clients, et pas de Rezilho, qui avait filé en coulisses. Une fenêtre pour m'introduire. J'appliquai ma stratégie, je me mis à déballer.

– Madly, vous êtes Mado Chaves, et aussi Maria, là-bas, à Madère. Je suis venu vous chercher. Vous savez peut-être, ou non, que la Police vous recherche sur l'île. Je suis chargé de l'enquête, mais suis ici en privé. Braga. *Inspector-Chefe* Braga. Ecoutez, un homme qui semble important dans votre vie remue ciel et terre pour vous retrouver...

– Salif !

C'était sorti d'un coup. Elle s'en mordit presque les lèvres.

– Oui, Salif... et Salif a imaginé ce plan pour vous retrouver. C'est lui qui a mis la Police sur le coup, mais de manière, comment dire...

– Salif ! J'ai mis un océan entre lui et moi. J'avais mes raisons, il a probablement les siennes pour me rechercher, si longtemps après. Et vous pensez qu'après tant d'années à tenter d'oublier je vais vous suivre ? Excusez-moi, je dois servir...

Elle était étonnamment calme, mais avait tressailli à l'évocation d'Oussaga. Comme si elle s'attendait à être débusquée. Elle s'était certes cachée en Algarve, mais mollement, comme pour lui laisser *une chance*. Je ne savais rien de leurs liens, j'avais projeté une belle histoire d'amour impossible entre l'étranger et la novice, comme en ces vieux romans français du XIX^e siècle. Puis l'arrivée de l'enfant. J'étais dans un roman. Oussaga m'avait entraîné au cœur d'un roman qu'il écrivait peut-être.

Je n'avais cependant pas anticipé qu'elle eut cet aplomb à mon déballage. Renvoyé dans mes cordes, de manière courtoise mais sèche, j'allai m'affaler sur une banquette. L'héroïne de mon roman n'était pas fleur bleue, et elle m'avait mouché.

M'approchant du bar, je revins à la charge.

– Mais bon sang, écoutez-moi, Mado. Il y a que Salif Oussaga Boaventura s'accuse de votre meurtre, il y aurait près de six ans maintenant. Ce type est à coup sûr mentalement malade, mais on se doit de prouver, non seulement à lui, mais à toute la chaîne judiciaire, que vous êtes bien vivante. Le juge en charge de l'affaire, le juge Drogo, voudra soyez-en certaine que vous vous présentiez

au parquet. Vous avez, bien involontairement j'en conviens, mis cette île tranquille sens dessus dessous. Je ne connais votre histoire avec Oussaga, et à la limite elle m'importe peu. Venez avec moi, prenez quelques jours ! On voit le juge, on rameute les médias, parce que voyez-vous, ils en ont fait leurs choux gras de cette affaire, et avec Oussaga, vous avez un devoir moral, oui moral vous m'entendez, envers cette île qui ne vous demandait rien !

J'avais vidé mon sac.

Je lui laissai sur mon ticket le nom et le numéro de mon hôtel et je m'enfuis. J'avais conscience que je prenais le risque de la voir disparaître, mais je n'y croyais pas. Je voulus ainsi éviter une surenchère verbale qui aurait peut-être verrouillé la situation. J'espérais que, la pression tombée, ma tirade produirait ses effets. Mais j'étais à peu près persuadé qu'elle allait se manifester, dès le lendemain...

*
* *
*

Ce qu'elle fit. Alors que je m'éveillais en fin de matinée, un message avait été laissé à la réception.

« Monsieur Braga. Je vous attends à 13h pour déjeuner chez Mottro, sur le port. Maria »

Elle avait signé Maria. C'était une marque d'ouverture, un code. Elle avait cheminé depuis hier soir. Elle ouvrait une porte. On m'indiqua que chez Mottro était un petit restaurant sans prétention donnant sur ce qui restait du port de pêche.

J'étais surpris par l'aplomb de cette fille. Héroïne de cet

improbable roman, elle était asexuée malgré son physique de bombe, gentille, rêveuse, taciturne et surtout nunuche. La réalité me montrait une femme plus mûre que n'autorisait son âge, qui bossait durement pour un connard, élevait son fils et soignait sa mère. Mais il fallait bien avouer que servir dans les clubs aux heures indues cuirassait tous les caractères, même les plus friables. Avec Maria de chair et d'os, devant moi, bien vivante, on sortait maintenant des affabulations d'Oussaga. Il avait écrit une belle histoire, sans nul doute. Et moi, j'étais tombé sous le charme, assez pour gober l'hameçon, prendre l'Airbus et aller chercher la Princesse. Qui avait aujourd'hui les seins et les hanches un peu plus lourds, et des cernes sous les yeux. Belle, quand même, belle, surtout, car la beauté est d'imperfection, la bulle de Champagne naissant à l'imperfection du verre. Je fus tout heureux de ma métaphore.

J'arrivai chez Mottro. Elle était déjà installée en terrasse, lunettes noires, à se tartiner du beurre de sardine.

– Prenez place, Monsieur Braga...

– *Inspector-Chefe* Olivario Braga, de la Criminelle de Funchal. Mais mon voyage est officieux.

– Alors Monsieur Braga, comme vous vous en apercevez sûrement, je n'ai pas dormi de la nuit.

– Maria, je...

– Laissez-moi finir, Monsieur Braga. Vous avez parcouru des centaines de kilomètres, vous m'avez, vous avez écouté Salif, alors maintenant, *c'est moi* que vous allez écouter !

Je fus stupéfait par l'autorité de cette fille. Oui j'allais l'écouter, son histoire, l'absorber, comme une éponge. Oui, j'étais venu pour ça. Enfin comprendre, résoudre le mystère

Oussaga, car ce type m'avait envoûté et il fallait casser cette emprise. Oui, il fallait dénouer les faits, pour faire le ménage sur mon île, calmer la presse, la radio et la télé, rendormir Drogo, rassurer Gomez, apaiser les paysans du Nord, et pourquoi pas, laisser mon nom sur une affaire rondement menée, mais ça, je n'osais pas le penser trop fort.

*

* *

« Je m'appelle Mado Chaves. Je suis née à Lisbonne le 12 décembre 1971. J'ai donc 25 ans aujourd'hui. Je vois à vos yeux que vous me donneriez volontiers davantage... Le travail de nuit, vous comprenez... Mon père était ouvrier sur les chantiers de travaux publics. J'ai eu une enfance en caravane à le suivre avec ma mère, ce père nomade. Nous étions trois, très unis. Mes parents n'ont pas eu d'autres enfants. J'ai été l'unique, et conçue sur le tard, ils étaient tous les deux déjà dans la quarantaine. Au gré des chantiers, nous avons vécu aux quatre coins du Portugal. Ma scolarité s'en est ressentie, mais je compensais par la lecture, puis la littérature. José Saramago, Fernando Pessoa, plus récemment Antonio Lobo Antunes... Mais vous vous en fichez, de tout cela, n'est-ce pas ? Ces écrivains et bien d'autres, étrangers aussi, ont illuminé ma vie, à cette époque et encore aujourd'hui... Mon père est mort, en 1988. Ecrasé par une benne. Ce fut brutal. Avec ma mère, ils s'aimaient, simplement, comme les gens simples. Ma mère ne supporta pas, on dut l'hospitaliser. Livrée à moi-même, je finis à Faro, proche d'ici, à prendre de la cocaïne et à deux doigts de faire la putain. J'avortai en 1989, puis n'en pouvant plus, allait supplier à droite et à

gauche, pour qu'on m'envoie loin... Jusqu'à Santa Maria da Madalena, à Curral das Freiras. J'abandonnai Maman pour le cœur perdu de Madère, chez les carmélites.

Ce fut une révélation. Le village donnait le sentiment de vivre au centre du Monde, mes journées étaient rythmées par les vêpres, les oraisons, les eucharisties, les matines, le travail, et les repas, dans le silence... Que du mot utile échangé, puis la contemplation, et l'amour. Du prochain...

L'amour du prochain, c'était à l'hôpital, pour soigner les indigents, les laissés-pour-compte. Dans les foyers, également. C'est ainsi que je rencontrai Salif.

Salif était beau. Salif était cultivé. Je le connus alors qu'il avait été hospitalisé suite à une mauvaise chute, sur la levada do Caniçal sur laquelle il travaillait. Il est resté immobilisé avec un corset pendant plus d'un mois, bien assez de temps pour qu'il tisse sa toile. Car oui, aujourd'hui, j'en suis toujours persuadée, cet homme m'a manipulée. J'avais rencontré la sérénité à Curral, au milieu de mes congénères, avec une Mère Prieure aimante, maternante. J'avais trouvé un sens à cette vie, éloignée de ma vraie mère... Entrer dans l'Institution implique ce sacrifice. J'étais bien, à Curral. Au centre du Monde...

Mais Salif me parlait. De son pays en guerre, de son déchirement. Salif avait fui comme j'avais fui. Salif parlait à mon cœur, et je rêvais d'esprits, d'animaux, de lacs et de savane, avec lui... Il contait, avec cet accent chaud de l'Afrique. J'étais une enfant pendue à ses lèvres, lèvres que je finis un jour par embrasser, en haut de la falaise, au dessus de l'océan.

Il sortait juste de l'hôpital.

Notre relation fût bien entendu des plus discrètes. J'avais offert mon amour à Marie et au Christ, j'avais été rebaptisée pour cela. J'avais laissé Mado, la drogue et les hommes miteux au Pays, j'étais sur l'île Maria l'immaculée, qui avait réussi sa rédemption. Jusqu'à l'apparition de Salif.

Nous l'avons accueilli plusieurs fois à Santa Madalena pour sa convalescence. A l'époque j'étais ravie d'être ces jours-là proche de lui. Une belle époque qui dura quelques semaines, puis mon ventre commença à s'arrondir.

Je le suppliai alors de dévoiler cet amour, de nous marier, d'attendre ensemble la venue de cet enfant qui s'invitait pour sceller nos vies. Il n'en fût rien. Salif entra dans une colère épouvantable, m'ordonna d'aller à l'hôpital faire le nécessaire. Ses enfants étaient en Angola, ils ne seraient en rien à Madère. Il m'avoua enfin qu'il avait à un moment envisagé de m'épouser pour régulariser une situation plus que douteuse sur le territoire portugais, mais qu'il ne pouvait envisager la paternité, il ne voulait personne entre nous deux. Il m'aimait tant pourtant, disait-il, pétri de contradictions. Il se montrait déchiré, anéanti.

J'étais effondrée. J'avais déjà mis fin à une grossesse, à Faro, et on voulait interrompre la seconde. Le lendemain, Salif avait disparu. Quelques jours plus tard, je partis à mon tour pour rejoindre ma mère, que je retrouvai en Algarve. Puis Pippo est né.

Je n'ai rien entrepris pour que Pippo rencontre son père, j'ai estimé que c'était à Salif de faire la démarche. Il n'est jamais venu. Je ne m'étais pas cachée, pourtant.

Salif m'a abandonnée, nous a abandonnés, Monsieur Braga. J'ai tout fait pour faire le deuil et oublier le père que mon fils n'a jamais eu. Ce type à la si belle prestance, beau comme il n'est pas permis, qui savait si bien manier le verbe, nous a abandonnés en moins de dix minutes, il y a cinq ans. Un lâche qui a profité de ses charmes naturels pour séduire la fille perdue que j'étais alors.

Et vous êtes là aujourd'hui, Monsieur Braga, pour me rappeler cette histoire que j'aurais voulu à jamais oublier... »

*
* * *

Le silence se fit, puis la serveuse nous amena notre *cataplana*, une sorte de ragoût local à base de fruits de mer et de chorizo, avec deux assiettes. Je servis puis attaquai le plat coloré et épicé, évitant le regard de Mado qui me transperçait, elle avait ôté ses lunettes de soleil.

– Mangez, ça va refroidir... Et le dessin ?

– Quel dessin ?, me répondit-elle, son regard s'ouvrant soudain.

Je sortis de mon portefeuille la reproduction. Son regard brilla un quart de seconde, puis se renfroigna à nouveau.

– C'est Salif qui vous a donné ça, n'est-ce-pas ? Quelle ordure... C'était un cadeau, intime... Je posais parfois à Faro pour une école d'art. J'étais assez jolie, à l'époque, et l'artiste a fait le reste. Un jeune élève assez doué, il s'appelait Sadi je me souviens, qui rougissait lorsqu'il me parlait. Je crois qu'il en pinçait pour moi. Ce dessin au

fusain, il me l'a donné le dernier jour de son cours avant de s'enfuir, je ne l'ai jamais revu. Plus tard, je l'ai offert à Salif, comme ces talismans idiots que l'on se confie entre amoureux. Pour qu'il finisse entre les mains de la Police et diffusé au journal télévisé. Pauvre type... Je ne ressemble guère au portrait aujourd'hui, c'est pourquoi j'ai pu rester tranquillement anonyme à Lagos. Et puis travaillant de nuit, je sors peu en journée.

– Et Pippo ?

– Avec ma mère, la plupart du temps. Nous avons fondé un nouveau trio. Elle l'amène à l'école au matin, je le récupère le soir. Ma mère, malgré son âge et sa santé relative, est une fleur.

– Vous avez déménagé...

– Ben oui. Trois rues plus loin, pour un peu plus grand.

Les briques s'imbriquaient. Putain, j'avais fini par retrouver la fille au fusain... J'étais face à une histoire de fille délaissée par un mufle, mais une histoire pas si ordinaire. Il y avait ce côté romanesque de l'idylle entre le réfugié et la nonne revenue des enfers, et l'enfant à naître. Il y avait surtout ce meurtre dont s'accusait Oussaga qui n'avait pas eu lieu. Par quel cheminement ce type s'était-il présenté à nous comme meurtrier ? Par amour du jeu ? Par pure élucubration freudienne ? Par poussée schizophrène ? Me cachait-il quelque chose ? Elle aussi ? Eux ? Il avait menti. Le dessin n'était pas tombé du ciel.

– Mado, est-ce que Oussaga vous a menacé à un quelconque moment ?

– Non. La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit cette phrase énigmatique : « Maria, nous nous reverrons à notre

crépuscule ». Il s'en est allé, et j'ai fui l'île. Je l'avais oubliée, cette phrase. Elle resurgit, là, au travers de vos questions.

Puis elle ajouta, devançant ce que j'allais lui dire :

– Mais de toute façon, Monsieur Braga, je ne vous suivrai pas. Vous m'avez retrouvée, vous me savez vivante. Je ne comprends pas pourquoi Salif vous a dit qu'il m'avait tuée. Il y a sûrement une symbolique qui me dépasse, ou bien est-il peut-être atteint psychologiquement, si vous voyez ce que je veux dire. Nous avons réussi ici à constituer un foyer avec Pippo et maman, ce ne fût pas simple, il est hors de question de maintenant tout mettre par terre. J'ai aimé Salif. Il m'a abandonnée, et j'ai fini par le fuir. Il n'est plus le père de Pippo, car Pippo n'a pas de père dans mon nouvel univers.

Elle avait raison. Rien ne m'obligeait à la faire revenir sur l'île. Il suffisait de convoquer les médias et point à la ligne. L'affaire était close, les chaumières rassurées. Mais c'était plus fort que moi. Il me fallait confronter Maria à Oussaga, sur *leur* île, préservant ainsi Pippo, sa grand-mère et leur univers algarvien. Je voulais comprendre. Je ne m'étais pas tapé ces jours, ces semaines, ces mois d'enquête, d'atermoiements et d'humiliations face à ce levadero manipulateur, pour des prunes. J'en faisais une affaire personnelle, ce qui n'était, j'en conviens aujourd'hui, pas très professionnel. Je me devais d'amener Maria devant Oussaga. Lui mettre le nez dans ses délires, et bomber le torse devant Drogo, Mauro Silva, le Gouverneur et toute la clique, qui m'avaient toujours pris pour un sympathique incapable.

Je devenais à présent acteur dans cette histoire. La pire erreur de ma vie...

*
* *
*

Elle prit congé, pour aller dormir. Je l'observai s'éloigner, cette femme de chair maintenant, alors que je l'avais jusqu'alors faite vivre à travers une vieille esquisse... Elle avait du cuir, elle assumait une vie difficile. Elle avait réussi le deuil impossible, celui du grand amour, et elle était résolue. Il me fallait trouver un moyen pour la convaincre, mais je me voyais mal utiliser la ruse ou le mensonge, car quelque chose chez Mado m'intimidait... A trop l'avoir admirée sur papier glacé, elle me prenait de court avec son assurance de mère assumée. Mais le destin allait jouer en ma faveur, avec la complicité bien involontaire de Rezilho, le patron foireux.

Le soir même au Golbo, le regard que me darda Mado me fit comprendre que je n'étais pas spécialement le bienvenu. Sa collègue me prit à partie :

– Vous lui avez fait quoi à Mado, hein ? Faut la laisser tranquille, Mado, hein ?

– Hein ? Ben oui, bien sûr. Mais vous vous méprenez, vous...

Le taulier se mit à gueuler, du fin fond de son arrière-boutique, couvrant le haut volume asséné par le DJ compétent. Les trois quatre clients affalés sur les banquettes en sursautèrent.

– CONNE, CONNE, CONNE !!!

Rezilho fondit sur elle, la gifle l'atteignit derrière l'oreille. Mado s'écroula. Je sautai le comptoir, lui fis une clé au bras et lui écrasai le nez dans le cendrier.

– Lâche-moi, connard... dit-il cette fois-ci doucement, ses narines soulevant un léger nuage gris.

– On se calme, pépère, sinon ton rade, je te le fais fermer, tu m'entends ? On ne frappe pas les femmes, ni personne, d'ailleurs. T'es pas au Far West, ici. Alors à Madly, tu vas lui présenter tes excuses, tu lui paies cash les heures que tu lui dois, et tu fêtes ça avec une tournée générale.

– Sinon ?

– Sinon ? Je te fais coffrer pour coups et blessures, et on épiluche comme une banane les comptes de ton bar miteux. Si ça suffit pas, je te donne à bouffer un autre cendrier.

Je lui soulevai la tête, il saignait du nez, un peu. Je m'attendais à davantage de résistance. Mais le gringalet était un péteux tout juste bon à s'en prendre aux femmes. Le costaud de l'entrée descendit, alerté par le bruit. C'était un autre gabarit. Pour me défendre, je choisis l'attaque.

– Toi, tu te tiens à distance, et il ne s'est rien passé, si tu tiens à ton poste de gorille. Ton boss a frappé Madly violemment devant tous les clients. Pas de chance, je suis de la Police !

Massif, mais péteux, lui aussi. Habitué à convoyer de la viande saoule, il était paumé, son regard questionnant celui de Rezilho.

– Laisse, Cristiano. Fais ce qu'il dit.

La fille du bar releva sa collègue. Choquées toutes les deux. Rezilho prit quelques billets dans la caisse et me les tendit.

- Tenez, pour Madly. Et cassez-vous.
- T'entends, Mado ? On se casse. Allez, viens...

Je la pris par le bras. Nous contournâmes le comptoir, je fis un salut théâtral à l'assistance et nous prîmes l'escalier. D'en haut des marches, je gueulai :

- Et n'oublie-pas la tournée, Rezilho !

Mado s'agrippait à mon bras et ne le lâcha pas dans la rue. Je l'avais tutoyée, j'avais agi comme un père. Je réalisai tout à coup qu'elle avait l'âge de mes enfants.

*
* * *

- Vous habitez où ?, lui demandai-je, reprenant au calme le vouvoiement.

- Rua do Primeiro de Maio, au 4. Plein centre. Je vous guide.

Je la ramenai chez elle, en silence. La gifle n'avait pas laissé de trace visible sur son visage, mais son expression vitreuse montrait que Mado était choquée. Tout juste infléchissait-elle la direction lorsqu'il s'agissait de changer de rue. Arrivés devant le 4, dans cette ruelle perdue et tranquille où les chats faisaient la loi, elle se mit dos à sa porte.

- Monsieur Braga. Je viens avec vous à Funchal, où je rencontrerai Salif.

Je restai sans voix. Je n'étais pas préparé à ce brusque revirement. Malgré la nuit ambiante, le ciel s'éclaircissait tout-à-coup.

– Monsieur Braga. Je n'en peux plus des hommes. Vous avez gagné. Le seul, même s'il a fini par m'abandonner, le seul qui a su me faire exister, qui a mis de la poésie dans ma vie, que j'ai aimé et qui m'a peut-être aimée, le père de mon fils même si j'ai tout fait pour l'effacer en tant que tel, c'est Salif. Salif qui aujourd'hui cherche à me retrouver, qui s'accuse de ma mort... Le seul homme, après mon père, avant mon fils. Rezilho et sa énième gifle ont eu raison de ma résistance à vous suivre. Les hommes m'ont battue. Parce que je couchais avec, ou parce que je ne voulais pas. Rezilho, c'est parce que je ne voulais pas. Salif lui ne m'a jamais violentée, Salif m'a dit de belles choses, mais Salif est parti. J'irai le rencontrer, ma décision est prise, Monsieur Braga. Je veux, je dois savoir pourquoi il m'a abandonnée et pourquoi aujourd'hui il me recherche, je vais le disculper, puis je reviendrai, retrouver Pippo et Maman. J'aurai dû rester à Curral. Plus jamais les hommes, jamais ! Monsieur Braga, venez me chercher demain, ma valise sera prête.

Elle disparut. Je ne la vis même pas entrer chez elle, j'entendis juste le verrou se refermer. J'étais abasourdi, pour le moins. Grâce à Rezilho et sa gifle, elle reprenait la main sur son histoire, et assumait, enfin. A l'hôtel, je ne dormis pas, crapotant un cigarillo à la fenêtre. Demain, direction Lisbonne. A Portela, on allait prendre ce billet qui signait ma victoire, j'allais ramener Maria et montrer au Monde, et surtout à Oussaga, qu'elle était bien vivante...

*

* * *

Le lendemain je me douchai à l'eau froide pour faire semblant de m'éveiller. Si j'avais pu j'aurais absorbé une citerne de café au buffet de l'hôtel. Je fis une razzia sur le jus d'orange disponible à volonté, pour les vitamines. J'appelai l'aéroport et réservai deux billets pour Funchal auprès de la TAP, où l'on finit par m'accepter un départ le soir même à vingt heures après des palabres interminables, au prix fort cependant pour un avion à moitié vide. Je n'avais pas trop les coudes pour négocier. Certes j'aurais pu attendre un jour ou deux, mais j'avais la trouille. Que Mado, remise de ses émotions, changeât à nouveau d'avis. Battre le fer, etc... Il fallait faire vite, maintenant. Je fourrai tout dans mon sac, payai avec le sourire à la réception et m'engouffrai dans la Fiat. Qui toussa bien gras au démarrage après ces quelques jours de repos forcé, mais qui finit par obtempérer. Je me garai comme je pus dans l'étroite rua do Primeiro de Maio et frappai chez Maria.

Un petit garçon métissé aux grands yeux noirs et beau comme un cœur vint m'ouvrir, surplombé par une vieille femme blanchie et voûtée comme pour lui faire de l'ombre. Pippo et sa grand-mère. Je pris peur, Maria...

- C'est toi qui vient chercher Maman ? Tu as un gros ventre !

- Ne faites pas attention, Monsieur... Mado finit sa valise. Entrez-donc !

Je fus rassuré. Un instant je la crus envolée. Plus étonnant était l'accueil de sa mère. J'avais imaginé une femme acariâtre comme souvent chez les vieilles du peuple. Et puis je venais chiper sa fille... Mais non. Quant à Pippo, il était à croquer. Il me tira la langue, néanmoins.

– Du café, Monsieur ?... Mado m'a tout raconté. Jamais je ne pourrais assez vous remercier. Pensez-donc, l'amener à Fátima ! Et elle voulait me faire la surprise... Je vous aurais bien accompagnés, mon bon Monsieur, mais je suis vieille et bien malade, vous savez, et puis il y a Pippo, qui doit aller à l'école. Et puis je suis rassurée avec vous, mon bon Monsieur, vous êtes de la Police. Je ne vous cache pas que savoir ma Mado tous les soirs dans ce lieu où les hommes boivent me désole, mais nous devons bien vivre, alors avec ma pension de veuve, un peu d'aide du gouvernement, et son travail de serveuse, nous arrivons à joindre les deux bouts, à peu près.

Heureusement que l'aïeule était prolix et m'avait donné direct le mensonge de Mado. Je pris mon café, et comme je tardais à répondre, elle poursuivit.

– Mon bon Monsieur. Son patron, ce Rezilho est une personne méchante. Heureusement que vous l'avez remis à sa place, c'est bien Monsieur le policier ! Et après Fátima elle m'a dit que vous allez l'aider à trouver du travail à la Municipalité de Lagos. Ce serait bien, mon bon Monsieur. Je ne veux plus que ma fille travaille dans un bar.

– Oui, bien sûr, oui... bredouillai-je. J'y ai quelques connaissances.

Maria nous rejoignit, je ne fus pas mécontent de son arrivée, je me détendis. Pour la première fois, peut-être, elle me sourit, avec connivence. Ses yeux me demandèrent de me taire et de la laisser diriger les débats.

– Je vois Maman que tu as offert un café à Monsieur *Nunez*, que je remercie encore pour s'être interposé hier soir. Monsieur *Nunez* de la Police Municipale qui passe

régulièrement au Golbo dans le cadre de ses tournées nocturnes. Monsieur *Nunez* qui m'a aimablement proposé de le suivre jusqu'à Fátima, il y allait aujourd'hui et je crois que cela va me faire le plus grand bien après toutes ces épreuves. Un moment de prière avant d'engager je l'espère une nouvelle vie, avec travail de jour à la Municipalité. Nous allons prendre Madame *Nunez* puis ensuite la route tous les trois. Nous revenons dans quatre jours, nous serons logés dans la famille de Madame *Nunez* à Santarém, chez des cousins. Je suis heureuse, Maman. Il existe encore bien des gens généreux. Viens, Pippo, je t'embrasse mon Boubou, je t'aime. Maman, nous partons, la route est longue. Je te ramènerai un cierge de Notre-Dame de Fátima !

Elle verrouillait en surjouant son mensonge et en monopolisant la parole. Elle avait tout prévu dans les moindres détails, jusqu'à *Madame Nunez* pour rassurer sa mère et lever toute équivoque, et les cousins de Santarém. Il ne me restait plus qu'à me taire pour ne pas tout ficher en l'air. Pippo grimpa sur mes genoux et me glissa à l'oreille :

- T'as un papa, toi ?

En guise de réponse, je lui souris avec une grimace et ébouriffai ses boucles en bataille. « Je vais voir le tien », me dis-je *in petto*...

*

* *

La Fiat déroulait l'asphalte de l'autoroute A2 vers Lisbonne. Nous traversons l'Alentejo et ses grands horizons arrondis, c'était une belle région. Mado était à cet instant

redevenue définitivement Maria, nous retournions en effet dans la sphère madérienne de notre histoire. Maria se taisait, admirait le paysage, avec un demi-sourire énigmatique. Elle n'avait apparemment pas peur de retrouver Madère et ce passé douloureux, de se confronter au père de Pippo. Quelque chose m'échappait, comme si elle avait *joué* son refus initial, comme elle avait joué les Nunez devant sa mère. Comme si ce retour à Madère était inscrit, depuis longtemps. Comme si ces retrouvailles avaient été programmées. J'eus l'impression, le sentiment, presque la conviction qu'elle m'instrumentalisait elle aussi, comme en connivence avec Oussaga. Après tout, je n'avais qu'à m'en foutre, l'essentiel étant que l'affaire fût bouclée, moi on me collerait une médaille, et puis basta. Je crus bon de rompre le silence.

– Maria. Je vous appelle Maria, c'est plus simple pour moi, je n'ai pas besoin de traduire. Maria, j'ai eu l'impression que votre mère n'était pas au courant de nos recherches.

– Oui, et non, je ne sais pas... la télé en a parlé, à un moment donné, diffusant le visage du dessin, et le prénom Maria. Mais le dessin n'est pas, ou plus, ressemblant. Mais je pense qu'une mère reconnaît sa fille, et puis elle a bien vu que je la forçais à déménager sans cesse. Elle n'a jamais rien dit. Puis la télé est passée à autre chose, alors...

Au fond, elles avaient eu la paix avec Pippo grâce aux complexités administratives de ce pays. Car sur le continent, les collègues avaient retrouvé sa trace puisqu'il m'avaient refilé quelques tuyaux. Mais comme c'était Madère qui était chargée de l'affaire, ils n'avaient rien transmis aux médias. Cela restait mon affaire, c'eut été à moi de donner l'information aux médias avec la

bénédictio de Drogo, ce que je n'avais pas fait. Et j'avais pris des congés pour continuer mon travail, comme si j'entrais moi, personnellement et non professionnellement, dans cette histoire. C'était troublant, tout cela. Troublant, mais passionnant. J'étais entré dans l'histoire sur laquelle j'enquêtai, car elle n'était manifestement pas terminée. Un meurtre clôture son cycle propre, puis ouvre celui qui suit, celui des investigations. De meurtre, il n'y avait pas eu, le premier cycle n'était donc pas achevé, et je l'avais rejoint, moi, Olibo, et non plus l'*Inspector-Chefe* Braga. Elle me coupa net dans mes pensées.

– Pourquoi n'ai-je pas tué Salif, à l'époque...

– ...

– Eh, pas de bêtise ! Nous rentrons pour prouver qu'il n'y a pas eu de meurtre, ce n'est pas pour en provoquer un. Ce serait inédit !

J'essayais de m'en sortir avec humour, mais elle me déstabilisait.

– Monsieur Braga. Si je devais *vraiment* le tuer, je ne le dirais pas à un policier. Je vous ai dit que je voulais le disculper...

Puis elle se tut, se réfugia dans son demi-sourire. J'étais perplexe quant à la transformation de la jeune femme...

*

* *

Après un repas express et indigne pris sur une aire d'autoroute dans l'après-midi, nous atteignîmes Setúbal

qui commençait à ressembler à quelque chose d'urbain. Enchevêtrements de rocades et circulation conséquente, puis enfin Lisbonne et le pont de la mort sur le bras de mer ou la rivière, je n'ai jamais trop su. Pas le temps pour jouer les touristes cependant, je filai vers Portela.

Je laissai la Fiat à son papa qui tiqua pour la caution « vous comprenez elle est sale et sent le tabac, et puis la radio ne marche plus... ». J'admis pour la radio. Je lui rétorquai néanmoins que ça m'arrivait aussi d'être sale et de sentir le tabac, j'allais alors me laver et il n'y paraissait plus, et que le nettoyage était compris dans son forfait. Il avait essayé, mais il jeta mollement l'éponge pour reprendre son sourire commercial à l'entrée en boutique d'un nouveau pigeon.

Nous pénétrâmes ce foutu aéroport en forme de gruyère, passâmes au guichet de la TAP récupérer nos billets, et nous posâmes un moment avant l'embarquement. Maria n'avait plus ouvert la bouche depuis maintenant un long moment. Elle était entrée dans un univers dont elle seule avait la clé, et Oussaga, peut-être. Je me mis à avoir quelques craintes car la fille commençait à m'échapper, de même comme lui m'échappait depuis le début. Cette sensation qu'elle pilotait par son silence et son demi-sourire, comme lui avait piloté de chez Marcelino.

Au décollage, il me sembla la voir tressaillir légèrement. Anxiété due à l'avion, au retour sur un lieu chargé, anxiété de s'approcher d'Oussaga, panique au moment du grand saut qui la ramenait au cœur de l'Atlantique ? Ou peut-être rien, juste un miroir à ma propre perplexité.

Après le levant à l'aller, j'allais avoir droit au couchant pour le retour. Mon spectacle favori en seize neuvième. Je me raccrochais à ce que je pouvais, avant de mettre mon nez dans le repas en plastique de la compagnie. Cette journée n'allait pas rester dans mes annales culinaires, mais scellait pourtant une histoire qui touchait à sa fin. Une histoire qui pour l'instant n'avait envoyé que Jobim à l'hôpital, et mis un peu la pagaille sur l'île. Ce soir j'allais recueillir Maria chez moi...

Chez nous, Césaré. Et peut-être que tu allais crier très fort ta voix revenue, ô miracle, me voyant débarquer avec cette jeune femme, qui elle maintenant se taisait...

Maria dormait doucement à mes côtés. Elle était restée belle, en bulle de Champagne. Je finis par tuer le temps collé au hublot en me mangeant les ongles.

*
* * *

A la nuit au trois quarts tombée, l'eau était anthracite sous les quelques moutons gris clair des nuages. Plein sud s'approchait une monumentale masse sombre, le volcan madérien qui à cette heure et cette altitude déclinantes inquiétait. L'avion descendit rapidement après que nous eûmes attaché nos ceintures. Les habituels signes de croix fleurirent dans tous les recoins de l'appareil. Lorsque l'Airbus toucha le sol, il sembla rebondir, puis le freinage puissant et brutal boucha mes oreilles. L'atterrissage à Madère était l'un des plus courts du monde. Stabilisés en bout de piste, nous applaudîmes le pilote, comme de tradition. Maria était livide.

– Il faut vous détacher, maintenant.

Je dus l'aider. Je n'ai jamais su si son angoisse était liée à l'atterrissage dantesque où à notre arrivée sur la terre que foulait Oussaga. Sur le tarmac, je reconnus cet air doux et piquant, finalement heureux de rentrer chez moi. Rassurée par le sol retrouvé, Maria reprit quelques couleurs.

Le Lada nous attendait bien sagement sur le parking. J'étais heureux de le retrouver, celui-là, mon cabri passe-montagne. Il démarra au premier tour de clé. Je m'engageai en contrebas sur l'autoroute côtière, suivis la guirlande de phares qui menait à Funchal. La nuit était parsemée d'étoiles, auxquelles s'ajoutaient les scintillements lointains des villages accrochés en balcon à flanc de montagne. Etaient-ce ces belles images ? Le besoin de partager le poids de ma vie ? J'en oubliai mon devoir de réserve et sur le trajet lui expliquai mon drame familial et conjugal. Elle cilla à l'évocation de la perte de Joachim. Une mère. J'évoquai le brusque autisme de ma femme qui s'était ensuivi.

– Elle s'est éteinte, alors...

En quelques sortes, oui, elle s'était éteinte.

– Mais, Monsieur Braga, seule la flamme d'amour ne se rallume pas. Seule... Mais si elle vous aime, et surtout si vous l'aimez, si les braises fument encore, alors elle finira par se réveiller.

Touchée, Maria avait enfin parlé, avec ce tact tout féminin. Des heures qu'elle se taisait. Solidarité d'éclopés, peut-être, avec nos vies affectives complètement déglinguées, par un Angolais et un autobus.

A Funchal, je remontai la rivière Santa Luzia avant

d'atteindre le quartier résidentiel étagé d'où ma maison dominait l'amphithéâtre presque parfait que constituait la ville. La porte n'était pas fermée à clé, je sonnai néanmoins. Césaré apparut sur le seuil, me toisa mollement comme si j'étais parti acheter le pain, écarquilla de grands yeux lorsqu'elle aperçut Maria, s'approcha d'elle et lui toucha le bras. Maria l'embrassa spontanément, et j'entrevis une lueur dans le regard de ma femme. Ravi de cette entrée en matière, j'embrassai guilleret Césaré, qui disparut ensuite en cuisine pour nous préparer quelque chose de chaud. Maria protesta du « Merci, Madame, mais nous avons dîné dans l'avion », je rétorquai que la TAP-Air Portugal mettait à la diète ses plateaux repas (mais sûrement pas ses tarifs), et que j'acceptais volontiers ses œufs à la tomate.

Avec Maria, même discrète, cette maison reprenait ce soir un semblant de vie. Césaré avait tout de suite adopté la jeune femme, ce qui à la fois me plaisait et me laissait perplexe. Je laissai ma chambre, qui n'avait jamais autant exhalé la propreté, à Maria, et allai passer la nuit sur le vieux sofa jaune, mon vieux copain avec qui je fumai un cigarillo à la maisonnée endormie.

*

* *

Et ça cogitait, sous les étoiles. La prochaine étape serait chez Marcelino, pour boucler la boucle. Après une courte nuit et un café avalé fissa, je laissai Maria auprès de Césaré (elles avaient l'air de s'entendre, ces deux-là, Césaré lâchait enfin du sourire à profusion, j'en fus presque jaloux) pour une virée downtown. Encore en congés, j'évitai

soigneusement le quartier de la Criminelle, passai en coup de vent aux services sociaux pour Césaré (« tout va bien Monsieur Braga, elle n'a pas bougé de la semaine »... l'inverse m'eut étonné), achetai quelque chose à avaler puis passai chez Marcelino. A cette heure matinale, l'établissement était fermé, je poussai néanmoins la porte.

Marcelino fumait une cigarette en regardant travailler la femme de ménage. Il avait sale mine, vieillissait mal à force de vivre la nuit. Il s'avachissait et perdait ses couleurs.

– Bonjour Braga. C'est fermé, mais tu t'en fous, je sais.

– Boaventura est-il passé récemment ?

– Ton Africain ? Tous les soirs, Braga. Il passe tous les soirs, me demande le courrier, mais y en a plus depuis quelques jours, alors il siffle un demi Coca et il s'en va. Il va avoir du courrier ce soir ou je me trompe ?

– Oui. Donne-moi un papier, et un stylo, s'il te plaît.

Je fus laconique : « *J'ai Maria. Je serai demain soir à 21h ici chez Marcelino. Braga* » griffonnai-je. Je tendis papier et stylo à Marcelino.

– Pour Boaventura. Va te coucher, t'es pas beau à voir, Marcelino.

Je le laissai à sa contemplation.

En ville, je passai acheter trois bricoles au Mercado dos Lavradores juste pour le plaisir d'y faire un tour. « J'ai Maria » avais-je écrit à Oussaga, comme j'aurais écrit « j'ai la came ». J'avais été sec sur le papier, remisant ce second degré presque amical qui nous caractérisait avant mon escapade sur le continent. J'avais signé Braga. Ça se tendait chez moi, j'en avais le sentiment, depuis que ce n'était plus

le flic mais l'homme qui s'impliquait dans cette histoire. Maria jusqu'alors était restée un mythe. Le mythe était incarné aujourd'hui, et je n'agissais plus en tant qu'*Inspector-Chefe*. J'étais Olivario, partie prenante de l'affaire, qui avait trouvé et rapatrié Maria. J'étais donc incarné, également. Ne manquait plus que le retour d'Oussaga pour le tableau final. J'achetai le Diário de Notícias pour aller aux nouvelles. L'île semblait retournée à son doux ronron, et le portrait de Maria avait définitivement fini relégué dans le ventre mou du journal.

A la maison, une douce atmosphère s'était installée en ce jour. Maria était totalement sortie de son mutisme, emplissant les volumes d'un babil autant adressé à elle-même qu'à Césaré. Cette dernière me semblait en joie, redressée, le regard confiant. Habitué que j'étais à cette maison d'où n'émanaient que des bruits mécaniques, il me fallut un peu d'adaptation. Notamment à cet étrange monologue où Maria, s'adressant à ma femme en la tutoyant, m'interpellait indirectement.

– Tu vois, Césaré... Permetts-moi ces familiarités, je *sais* que tu m'entends, que tu m'écoutes. Tu as un mari qui t'aime, oui, parce qu'il t'aime, même s'il ne sait plus te le dire. Tu l'aimes aussi, tu le lui dis probablement, mais il n'entend pas ce langage, celui qui est tien maintenant et qui ne s'entend pas justement.

Elle avait dit cela en haussant la voix, que je l'entendisse bien également, de la pièce adjacente.

– Césaré, je vais revoir le seul homme que j'ai aimé, le seul qui m'a aimé, Salif, le père de mon fils. Vois-tu, je l'avais fait quelque part mourir dans mon univers intime. Il

n'existait plus. Ma seule concession a été pour mon fils, Pippo. Je ne lui ai jamais caché l'existence de son père. Il a le droit de le rencontrer, le rechercher un jour, même si celui-ci n'a jamais souhaité sa venue au monde. Il en a le droit. Mais je m'étais dit que personnellement, je ne le reverrais plus. Mais ne jamais dire jamais, Césaré. Ton mari est apparu, et mon masque est tombé. Je verrai Salif demain, ou après demain, et qu'advienne ce qui devra. Il m'a recherchée, trouvée avec la complicité de ton mari. Suis-je prête à pardonner ? Pardonner, non, bien sûr, bien sûr... Mais affronter ma vie en face, maintenant, oui... Ne jamais dire jamais. Peut-être parleras-tu à nouveau, Césaré, peut-être. Je le souhaite, Césaré.

Elle fit une pause, longue, puis reprit :

- Le destin a mis ton mari sur ma route, pour que se poursuive ma vie. Qui était bien bien morose, tu sais. Mais j'étais avec les miens. Ma mère et mon fils. Me voici aujourd'hui chez vous, en transit avant de rencontrer Salif. Il y a encore quelques jours, c'eut été impensable. Aujourd'hui, je ne sais plus. Mais le destin, Césaré, le destin. Je veux maintenant voir Salif, je pourrais le tuer, aussi. Le voir et le tuer. Oter définitivement ce père déjà fantôme à mon fils. Et me tuer ensuite, comme dans les films. Mais je ne le ferai pas, car on n'est pas dans un film, et je n'en ai pas le droit. Pippo vivra, Pippo verra.

Césaré s'était assise, sur mon sofa, les mains sur ses genoux. Ce qu'elle voulut dire ne passa pas la barrière de son larynx. Un soupir léger, cependant. Le tout premier depuis bien longtemps.



Le lendemain je m'éveillai très tôt, pressentant une journée capitale. La maison dormait encore, ma femme, mon hôte. Le soleil se levait sur la baie, légèrement de biais, toujours ces putains de magnifiques levers du soleil, toujours recommencés, en variantes infinies. Ce matin de fin d'été donnait au tableau ce léger halo de brume qui délayait l'huile de l'océan. Pour sortir de ces poétiques pensées immobiles, je m'ébrouai, me grattai vigoureusement les cheveux, larguai un pet puis me fis du café.

Le Lada m'attendait sagement dans la rue. Lui, mon Sofa... Livré à moi-même dans cette maison avec cette épouse qui vivait dans une autre dimension, j'en avais fait mes copains. Mes jouets. J'aurais pu prendre un animal, mais non. Mon sofa. Et mon Lada. Le siège imitation cuir craqua d'aise lorsque mes fesses se posèrent dessus, et le bon vieux tacot bleu ne fut pas mécontent d'aller crapahuter à travers la campagne. Car je partis ce matin là à l'assaut des pentes, un peu au hasard, pour conjurer je ne savais quoi, peut-être mes vieilles affiches jaunies et décollées. Le sentiment diffus qu'allait se jouer quelque chose qui bien sûr allait m'échapper. Le sentiment que j'étais entré dans quelque chose de bien trop romanesque pour moi, cette histoire de la novice et du réfugié, écrite comme pour un livre. Je me sentais minuscule avec ma vie de croupion de petit fonctionnaire à la vie de famille pitoyable, face à la puissance du scénario. Mais dans les tragédies, ça mourait à la fin. Ici, non. Pouvait-on alors envisager une fin heureuse, avec ces deux-là se retrouvant, se pardonnant, s'embrassant, puis en partance pour

croquer le monde, main dans la main à l'aéroport pour l'ailleurs, une autre vie, avec Pippo ? Et moi les saluant de la main, une larme à l'œil, avant de rejoindre Lada, sofa, femme éteinte...

Bon Dieu certains avaient des vies à vivre, alors que tant d'autres vivaient pour rien. Juste de quoi avoir à respirer d'un jour sur l'autre, jusqu'à la mort. J'avais connu l'amour, bien sûr, quelques bonheurs, mais aujourd'hui, c'était l'impasse. Je baisais, je picolais quand j'en avais l'envie. Mais ce n'était pas ça, la vie. Au moins mon frère, dans son immense solitude, faisait respirer sa terre, vibrait à l'unisson avec son élément. Il allait laisser aux hommes un art, ancien, transmis, à transmettre, celui de transformer la sève de ses vieux cepes en noble élixir, ce vin qui fit grandement notre civilisation. La vie de mon frère faisait sens. Quant à moi, je faisais ce matin des ronds sur le versant nord et tout le monde s'en foutait. J'étais perdu pour l'humanité. Un nullard qui vivait des subsides de l'Etat et qui n'avait jamais accompli ce pourquoi il était payé : élucider une affaire criminelle.

Descendu tout au fond de la piscine, j'eus enfin l'impulsion pour remonter. Je changeai ipso facto de point de vue : alors comme l'enfant qui sauve l'oiseau en le sortant des griffes du chat, j'allais sortir Salif et Maria des griffes de leur destin.

Qu'ils s'envolent !

Que ma vie soit enfin une transmission !

J'allais l'écrire avec eux, ce putain de roman. Merci mon Lada de m'avoir amené à la montagne.

Olibo se remettait du carburant, après les affres de l'auto-apitoiement. Born again.

A la petite auberge à l'entrée de Camacha, je pris le grand menu, avant de rentrer vers Funchal, en fin d'après-midi.

*
* * *

Je laissai les filles à la maison en tout début de soirée devant une affligeante série brésilienne, pour aller traîner un peu chez Marcelino. Il m'avait dit que depuis mon départ, Oussaga passait tous les soirs. Et puis je l'avais rencardé ce soir, sans me risquer encore avec Maria. J'en étais excité comme une puce, porté par cette belle journée en 4x4 qui me fit reconsidérer tout le machin. Je n'enquêtai plus, car au fond, j'avais retrouvé Maria et elle était en vie. Mon rôle aurait dû s'arrêter là, j'aurais dû convoquer la hiérarchie, le juge, Mauro Silva, Pacheco, et leur présenter Maria. J'aurais eu droit à une médaille en chocolat, et une gloire passagère qui aurait regonflé mon ego jusqu'à la retraite. Je n'enquêtai plus *sur* l'histoire, je l'avais intégrée. Et mon rôle dans le scénario ce soir était de trouver le moyen de faire rencontrer Maria et Oussaga.

Il n'y avait encore personne à cette heure précoce dans l'établissement, j'évitais ainsi les regards. En un sens, ça m'arrangeait, j'étais rentré à Madère avec Maria un peu par la bande.

– Eh, Braga ! Boaventura a laissé ça, pour toi. Cet après-midi. Et il ne viendra pas ce soir.

Je pris avec émotion le pli que me tendit Marcelino. Je bus avec lui en vitesse une Corral puis rentrai à la maison, sans avoir encore ouvert la missive.

Je voulais l'ouvrir en présence de Maria. Nous faisons corps, maintenant, tous les trois, avec Oussaga.

Je choisis le sofa, mon QG. J'invitai Maria à me rejoindre, elle vint s'asseoir à ma droite, et contre toute attente Césaré à ma gauche. Quelque chose se passait. Je décachetai l'enveloppe avec soin, à l'aide d'une lime à ongles, en silence, le moment était solennel.

« Olibo, ravi de ton retour. Je t'attends demain à 8 heures du matin, avec Maria, au Cabo Girao. »

Je tendis le papier à Maria, puis baissai les bras. Ça clochait. Le ton, d'abord. Sec. Ça ne lui ressemblait pas. Il faut dire qu'il faisait écho à mon dernier message, guère plus aimable. Ce n'était pas signé, même si j'avais reconnu son écriture en pattes de mouche. Et puis pourquoi le Cabo Girao et sa lugubre falaise ? Pourquoi si tôt au matin ?

J'avais baissé les bras, au sens figuré, aussi. Il y a fort longtemps qu'il pilotait cette histoire, qu'il en écrivait le livre. Personnage j'en étais devenu, un des principaux, qui s'exécutait selon les desiderata de l'auteur, et peut-être de l'auteure aussi. Et s'ils gommaient, renvoyaient leur copie pour me proposer de les rejoindre à Jérusalem à pied, je l'aurais entrepris sans broncher.

Je jetai un œil à Maria dont le sourire hébété et le regard vide me troublèrent. Césaré n'en laissait pas une miette. Maria avait laissé choir le papier à ses pieds, puis elle se leva, triomphale mais douce :

– Le Cabo Girao, là où il m’a embrassée pour la première fois. Oh mon Dieu...

*
* *
*

Je ne dormis pas. Aux aurores, je fis roter la cafetière, puis Maria vint me rejoindre. A son visage légèrement congestionné, je compris qu’elle n’avait guère fermé l’œil, non plus. Césaré suivait. J’étais soucieux. Maria s’était à nouveau enfermée dans son mutisme, et Césaré ne la quittait pas des yeux. Ses yeux, qui semblaient vouloir lui transmettre quelque chose. Une connexion avait eu lieu entre les deux femmes. Maria lui sourit, comme pour la rassurer. Je servis du café. Maria était habillée d’une splendide robe fleurie. Césaré aussi s’était habillée. La robe rouge... Que se passait-il donc, bon sang ?

Il était temps de partir. Pour être raccord, j’enfilai une chemise italienne, qui me boudinait un peu... beaucoup. Dans l’entrée, j’aperçus mon holster, à la penderie. Mon flingue... mon flingue ! Mon flingue avait *disparu*...

J’avisai Césaré du regard, elle sembla me répondre « oui » de la tête, puis mima l’envol d’un oiseau. Elle tentait de *communiquer*, ce qui n’était plus arrivé depuis bien des mois, des années. Il était trop tard cependant, nous devions partir. Mon flingue devait être ailleurs dans la maison et il n’était pas chargé, je n’étais pas en fonction et je n’avais pas l’intention de sortir armé, nous verrions plus tard.

Césaré à son excitation nous fit comprendre qu’elle voulait se joindre à nous... Je m’étais préparé à tout sauf à cela. Elle ne lâchait plus Maria d’une semelle. Maria me fit

« oui », de la tête également.

Paré de ma garde féminine et silencieuse, je pris la voie rapide via Câmara de Lobos, le soleil n'avait toujours pas percé l'océan, mais la nuit avait viré au bleu. Je me garai sur le parking à touristes, désert à cette heure. Maria n'avait toujours pas décroché un mot, et Césaré ne l'avait pas quittée des yeux.

Nous nous engageâmes à travers la lande sèche sur le sentier qui menait à la falaise. L'océan se devinait à plus de cinq cents mètres sous nos pieds, car de cette hauteur phénoménale, on ne l'entendait pas. Il allait bientôt étinceler, le soleil allait poindre.

Nous étions seuls, il était peut-être sept heures et demi. La brise était légère, modérément fraîche. Puis la brise se fit plus hardie, quelque chose déchira le bleu profond, le soleil sans cesse renouvelé se hissait à l'horizon. Alors, au sommet de notre fabuleux promontoire, mus par je ne sus quelle force, nous nous primes tous les trois par la main.

*
* *
*

– C'est lui...

La pression de la main de Maria sur mon avant-bras se fit plus vive. Nous étions au bord de la falaise. De l'autre côté de la lande, approchait une silhouette, encore protégée par l'ombre de la nuit finissante. Nous ne bougions pas, comme hypnotisés par le spectacle du grand bonhomme de blanc vêtu qui venait vers nous.

Oussaga approchait, d'un pas sûr. Je le voyais marcher pour la première fois. Il semblait à peine effleurer le sol, sur un coussin d'air. Cet homme était un ovni. Il était à quelques dizaines de mètres. Nous nous taisions. A quelques mètres, je vis qu'il ne souriait pas, qu'il avait quelque chose en main...

Nom de Dieu...

Je perçus en même temps les deux détonations et le bruit mat des balles se logeant dans la chair. Césaré se jeta sur Maria, la troisième balle fut pour elle, dans le dos. Je me ruai sur Oussaga, tentai de lui prendre son arme, en vain. Il la retourna dans sa bouche et la détonation me perfora les tympans alors que je le plaquai au sol.

Mort, la tête en bouillie.

J'étais couvert de sang, un flingue à la main, et trois cadavres autour de moi.

Un flingue à la main. *Mon* flingue. C'était bien mon flingue...

Pris de panique, je voulus balancer les corps dans l'océan. Puis je me jetai sur Césaré, encore chaude, pour lui pleurer dans le cou. Morte, celle que j'avais tant aimée, qui avait enfanté de nous. Morte de son dernier combat silencieux.

Morte, Maria. Dans sa robe à fleurs. Je lui fermai les yeux. Mort, Oussaga, dont le plan avait fonctionné à merveille. Ils enterraient avec eux à jamais leur histoire, me faisant porter le chapeau du terrible dénouement. Avec ma femme comme victime collatérale, qui avait fini elle aussi par rejoindre cette histoire macabre.

Trois cadavres autour de moi, tombés avec mon flingue, mon flingue dans ma main.

Le bâton merdeux.

« Je l'ai fait, parce qu'il le fallait ».

« Maria, nous nous reverrons à notre crépuscule ».

« Tu seras mon détective. »

« Olibo, trouve Maria ! »

Et je n'avais rien vu venir.

Je poussai un cri qui ne sortit pas. Vaincu, je rejoignis, à pied, le premier hameau.

Epilogue

« *Si tu passes voir Césaré, ne viens pas les mains vides* », avais-je écrit pour Oussaga avant de partir à la recherche de Maria sur le continent. Il était donc passé, et il n'était pas *reparti* les mains vides, ce jour là. Il était reparti avec mon flingue. Je suis passé pour le criminel, mais j'ai été en réalité l'arme du crime, depuis le début. Ainsi l'avait imaginé Oussaga. J'ai enquêté sur un meurtre à venir dont j'ai été le vecteur. Inimaginable, impensable, diabolique.

Ma femme a été héroïque. Pardon Césaré. C'est quand je t'ai vue morte que j'ai réalisé que tu étais bien vivante avant le drame. Différente, mais vivante.

La presse s'est déchaînée sur le mari indigne que j'étais, le meurtrier raciste, le salopard, que n'ai-je lu et entendu. J'ai été au centre d'un carnage épouvantable, sans témoin, et tout convergeait contre moi.

Dans les tragédies, ça mourait à la fin. C'était bien une tragédie, et j'y avais involontairement tenu le rôle clé. Quant au couple damné, il n'aura jamais dévoilé son

mystère, l'emportant dans la tombe, avec la femme que j'avais aimée.

J'ai pris cinq ans. Au bénéfice du doute, et avec un bon avocat. Cinq années de détention à Caxias, proche de Lisbonne, où j'ai eu le temps de coucher ces lignes sur le papier, lignes que je vous livre aujourd'hui.

A ma sortie de prison, j'ai fait valoir mes droits à la retraite, puis ajouté Pippo Chaves à mon testament.

J'ai rejoint mon frère, ici, dans la maison familiale, à Amarante, que je n'aurais peut-être jamais dû quitter. Mais on ne refait pas l'histoire.

Je ne suis jamais retourné sur l'île aux fleurs.

L'idée de cette fiction est née après un voyage en août 2002 sur l'île de Madère, relayée par quelques souvenirs de séjours au Portugal à la fin des années 80. Même si j'ai réellement effectué un travail important de recherche documentaire, notamment sur les fonctionnements de la Police portugaise, des institutions madériennes et de l'ordre religieux du Carmel, il n'en reste pas moins que j'ai pris bien des libertés, ainsi pour dépeindre les habitants du Nord de l'île, que je ne ménage guère. Je précise néanmoins qu'il s'agit d'une allégorie sur les difficultés de l'enclavement et de ce monde rural et reculé en général, et non d'un jugement de valeur. Je garde toute mon énorme sympathie pour le peuple portugais que j'ai grandement dans mon cœur.

Christian Laguille

Remerciements

Pour leur collaboration active à la relecture de ce texte : Agnès Armengaud, Anne Bordarie, Eve Boussin, Sylvie Boutinet, Isabelle Denis, Virginie Hesse, Robert Duparc.

Sylvaine Audirac, avec qui j'ai entrepris ce voyage en 2002.

A mes enfants Ruben, Sofia et Andréa

A ma mère et ma sœur

A mon père et mes grands-parents disparus...

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-334-16145-9

ISBN pdf : 978-2-334-16146-6

ISBN epub : 978-2-334-16144-2

Dépôt légal : octobre 2016

© Edilivre, 2016

Imprimé en France, 2016